

J. Malivert

O.-L. AUBERT
éditeur
Ti-Breiz, Saint-Brieuc

7. Malwey

Préface de
Maurice Denis

Jeanne Malivel

SON ŒUVRE

et

LES SEPT FRÈRES



O.-L. AUBERT

éditeur

Ti-Breiz, Saint-Brieuc

JUSTIFICATION DU TIRAGE

CE LIVRE : *Jeanne Malivel et son Œuvre*, Y COMPRIS LE
CONTE EN PATOIS *Les Sept Frères*, A ÉTÉ TIRÉ A 300
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SAVOIR : 5 SUR JAPON
IMPÉRIAL NUMÉROTÉS DE 1 à 5, 295 SUR
SIMILI-JAPON DUJARDIN NUMÉROTÉS DE 6 à
300. IL A ÉTÉ EN OUTRE TIRÉ : 5 EXEM-
PLAIRES JAPON IMPÉRIAL HORS COM-
MERCE, MARQUÉS DE I A V ET 25
EXEMPLAIRES SIMILI - JAPON
DUJARDIN, HORS COMMERCE,
MARQUÉS VI A
XXX.

EXEMPLAIRE N° 89



Jeanne Malivel

studio Binet

PRÉFACE

Je ne sais pas dans quelle mesure les Ateliers d'Art-Sacré, dont j'apporte ici le pieux hommage, ont aidé Jeanne Malivel à prendre conscience d'elle-même. Elle y trouva, du moins, mieux que des enseignements : un milieu fraternel où elle rejoignait son amie, peintre comme elle, Anne Le Goaziou ; une atmosphère d'enthousiasme et de foi ; enfin, dans ce Paris où elle étouffait, un foyer pour son âme de Bretonne dépaycée.

La jeunesse embellit tout. Dans les idées qu'on lui fournit, elle insuffle une vie nouvelle, des possibilités d'avenir.

Quels échos, quelles réactions nos manières de penser, nos doctrines trouvèrent-elles dans les cœurs de ces jeunes gens qui, au sortir de la guerre, nous demandaient de les guider vers leur idéal ?

Ils surabondaient de foi et d'espérance. Ils nous savaient gré de n'avoir pas séparé dans nos

recherches esthétiques, dans nos tentatives de rénovation de l'art chrétien, le goût de la nouveauté et la fidélité aux traditions occidentales.

Ces traditions, nous voulions y faire tenir à la fois ce qui nous venait de l'antiquité gréco-latine, l'apport des âges chrétiens et notre culture française. A tous les enseignements du passé, aux lumières de la Révélation surnaturelle, venaient s'associer le culte des aïeux, de la patrie et de la petite terre natale. Être moderne, être novateur, c'était intégrer dans nos aspirations d'aujourd'hui, et, dans notre sensibilité personnelle, l'esprit des métiers, des usages, des vertus, des croyances, de l'ancienne France ; appuyer notre spontanéité sur les principes et l'expérience des artisans et des maîtres d'autrefois.

On retrouve ces idées là dans les feuillets intimes de Jeanne Malivel. Comme tous les jeunes de ce temps là, mais avec une ferveur et une fraîcheur de sentiment qui lui étaient particulières, elle entrevoyait une renaissance de l'esprit national, et dans l'ordre et la paix, un renouveau catholique : les églises reconstruites, décorées, fleuries de

vitraux ; un art neuf accordé à la liturgie, riche de sentiment et de style, une beauté inconnue des générations précédentes, un règne de l'esprit.

Et comme elle était Bretonne, elle voyait aussi sortir du chaos de la guerre après tant de sacrifices sanglants sa province régénérée, la Bretagne rendue à la vie régionale, rajeunissant ses vieilles traditions. Fille énergique d'une terre rude, et qui voulait vivre son rêve, elle écrivait dans son journal cette touchante prière : « Seigneur, je m'offre à vous pour
« travailler à votre vigne ; vous prendrez l'ouvrier
« et vous le formerez, pendant qu'il est jeune encore.
« Aidez-moi à œuvrer quelque chose de bien pour
« la gloire de votre pays de Bretagne, à qui vous
« avez donné une si belle âme ».

(C'était de l'âme de la Bretagne qu'elle parlait, mais à la vérité, c'est à la sienne que nous pensons).

Alexandre Masseron l'a vue, un jour, à Locronan, pendant la grande Troménie, et il a fixé avec une singulière exactitude son geste impatient : « Elle
« tient de la main droite son chapelet et son crayon ;
« de la main gauche son bloc de papier à dessin.

« Entre deux *Ave Maria*, elle jette quelques traits
« sur ses feuilles, simples repères pour fixer un
« souvenir, notant sommairement des lignes et des
« valeurs, mais plus attentive encore à la profonde
« émotion religieuse qui se dégage de cette ran-
« donnée ».

Il avait vu sa frêle silhouette passant à travers les vieux glazigs et les coiffes, joignant dans sa course rapide la prière et le travail ; et c'est le meilleur portrait que je connaisse de Jeanne Malivel. " Dessiner en marche quand les grains du chapelet entourent — et à parler au sens propre du mot — le bois du crayon, n'est-ce pas un charmant symbole de la renaissance de l'art chrétien ? "

Eh oui, ce n'était ni une simple touriste, avide de sensations, ni une artiste curieuse de pittoresque et de couleur locale, c'était une fille d'Arvor, qui tenait par toutes ses fibres et toutes ses racines à cette race, à ce paysage, à ces coutumes, à cette piété, à ces saintes légendes ; sœur de tous ceux là qui, le visage baissé, prient et chantent derrière leurs prêtres, leurs bannières, leurs statues vénérées ;

fille de ceux qui dans l'antique forêt bretonne reçurent le baptême des premiers Apôtres de l'Armorique : Hervé, Cadoc, Gildas, Efflam, pieux anachorètes, évêques redoutés des princes barbares, des monstres et des démons. C'est pourquoi lorsqu'elle fut de retour en Bretagne, après les années d'études, elle n'eut rien de plus pressé que de peindre ces saints-là, en adaptant ses nouvelles acquisitions parisiennes, ses récentes conquêtes artistiques, à l'épopée religieuse et aux traditions de son pays.

Ces nouveautés, que Gauguin et Sérusier avaient tirées, vers 1890, des primitifs bretons, des vieux calvaires de granit, des images d'Epinal qu'on vendait dans les pardons, faisaient retour, grâce à elle, à leur pays d'origine. Ces innovations des Synthétistes ou Symbolistes de Pont-Aven naguère tant discutées, elles étaient reprises, réintégrées par une Bretonne dans les traditions de sa race. Avec quel goût, quelle intelligence, quels dons personnels, quelle énergie, Jeanne Malivel sut appliquer ses conceptions décoratives à l'art religieux, c'est ce qu'on

peut voir dans ses peintures murales, ses gravures sur bois, et jusque dans ses essais de céramique de Quimper. La mort l'a surprise au moment où elle développait dans ses propres œuvres et dans l'esprit de ses élèves, les qualités profondes et variées dont elle avait déjà donné tant de preuves. Dieu n'a pas permis qu'elle achevât sa tâche, la tâche qu'elle s'était tracée, mais l'ardente figure de son âme était déjà parvenue à son point de perfection. L'exemple de son œuvre et de sa vie aura grandement servi la cause de l'art moderne en Bretagne et contribué à la création d'un nouveau style décoratif breton. Pour qu'un tel art soit viable, il faut qu'il plonge en profondeur ses racines dans le passé, et qu'une jeunesse frémissante, une imagination passionnée l'abreuvent de lyrisme et d'idéal.

Jeanne Malivel nous laisse un souvenir tout imprégné de poésie et de piété, comme le parfum des petites fleurs de la lande, auprès d'un antique oratoire ou d'une fontaine sacrée.

MAURICE DENIS.

7 Septembre 1927.

AMEUBLEMENTS



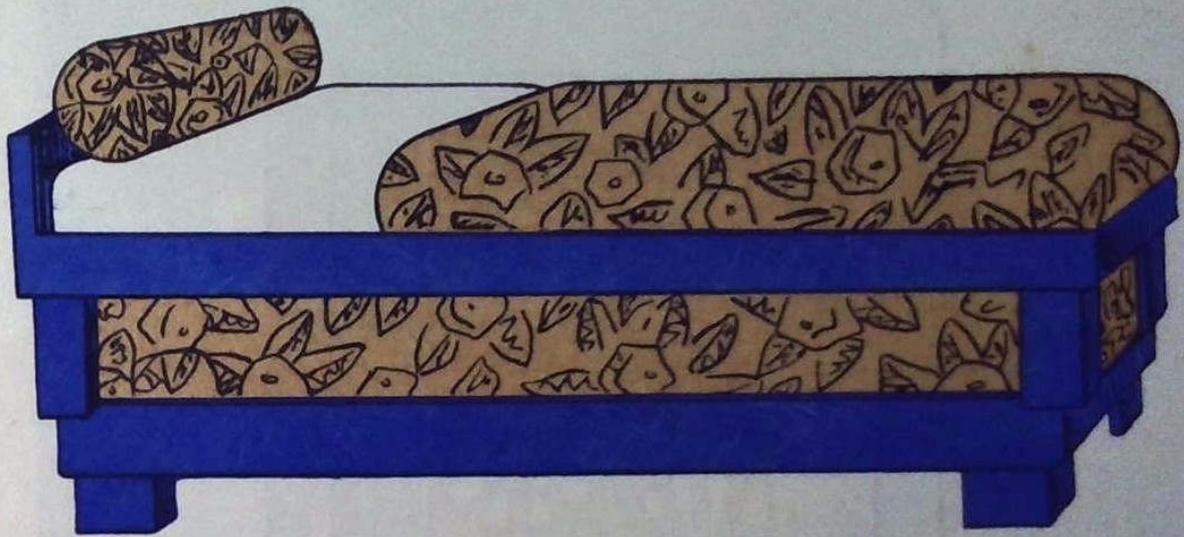
Buffet





Buffet à glissières





Lit divan

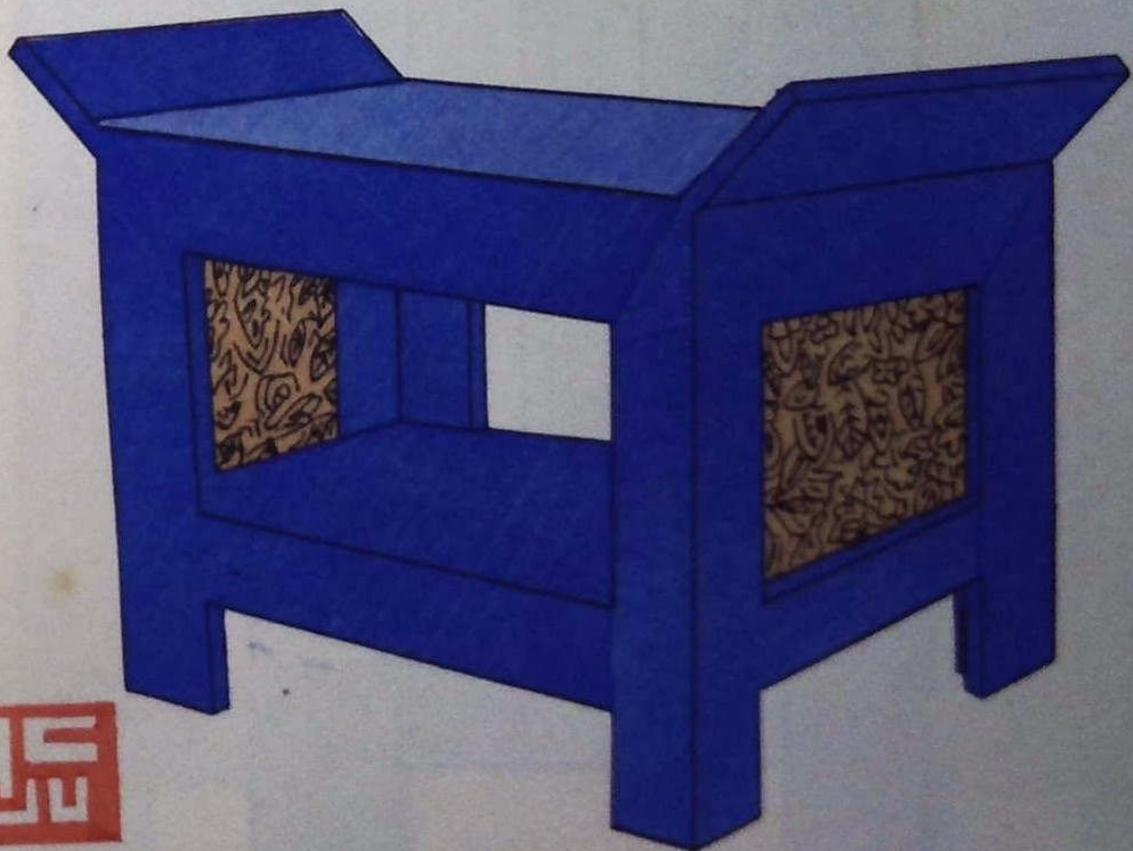
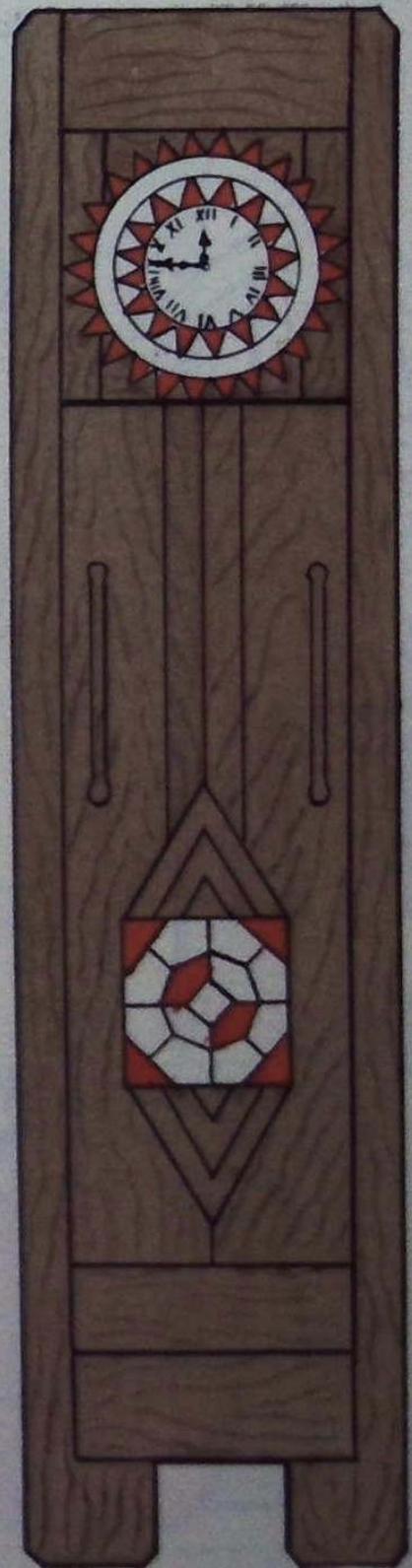
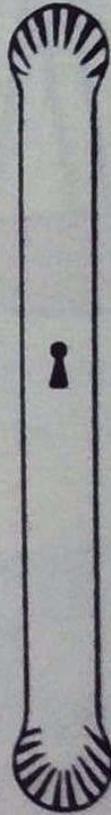
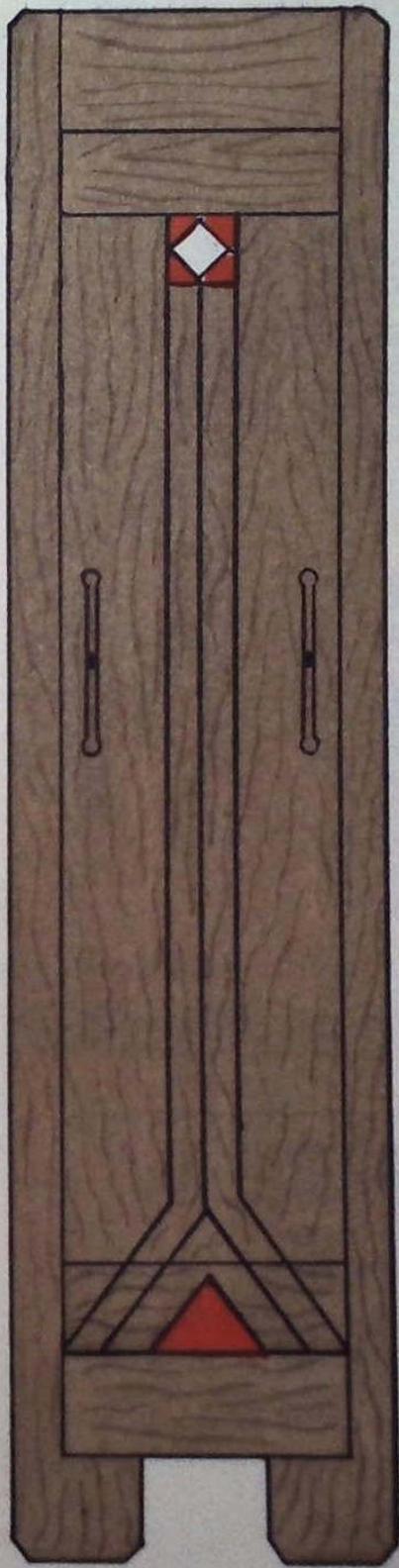


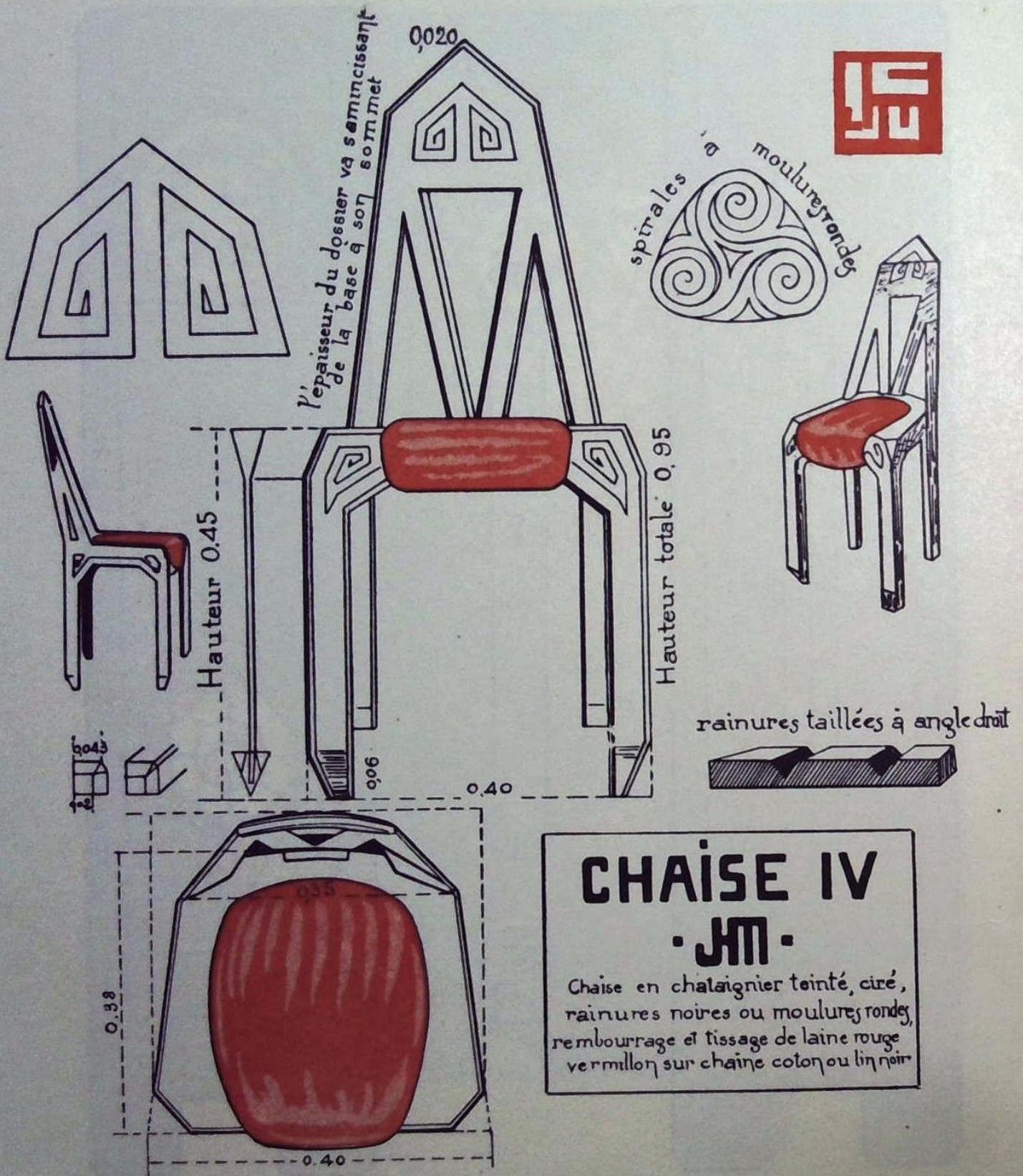
Table Bahut, de Chevet



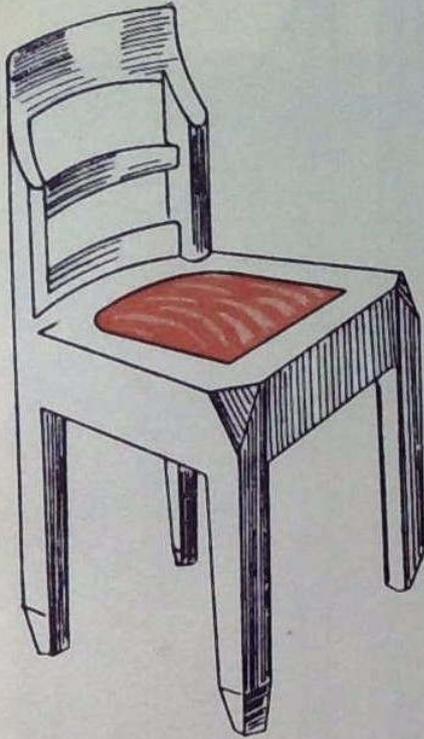


Bonnetière

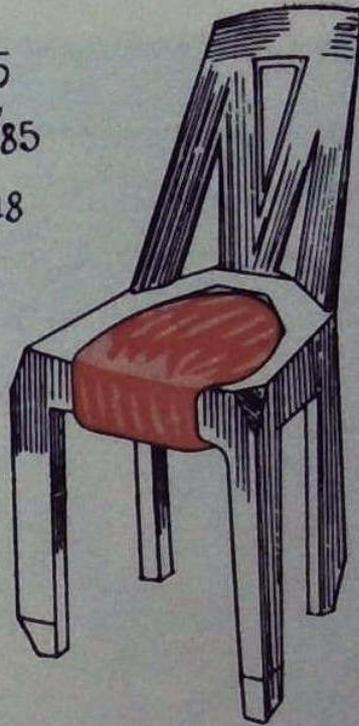




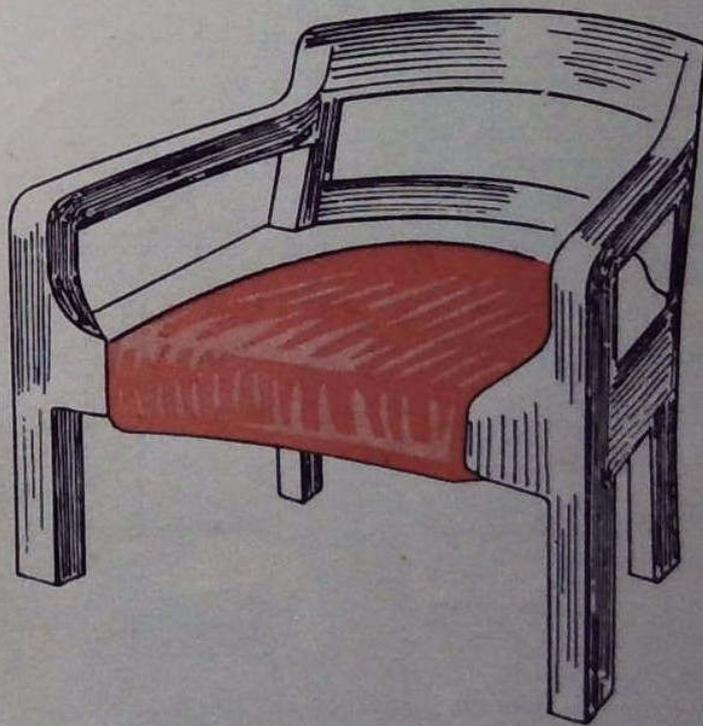
Etudes pour une chaise



Haut^r siège: 45
Haut^r tot: 80/85
larg^r: 46/48



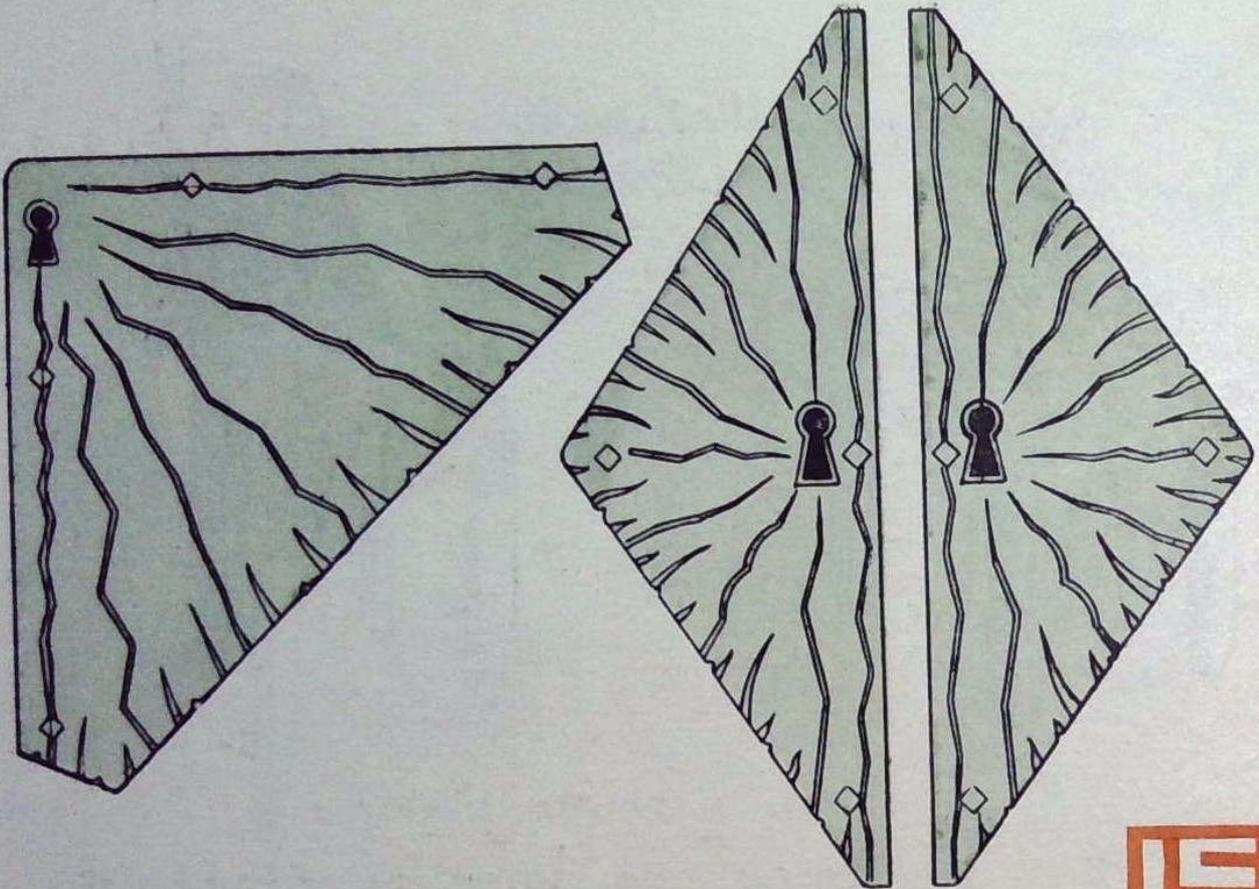
tissu garreau rustique
trame de laine retordue main



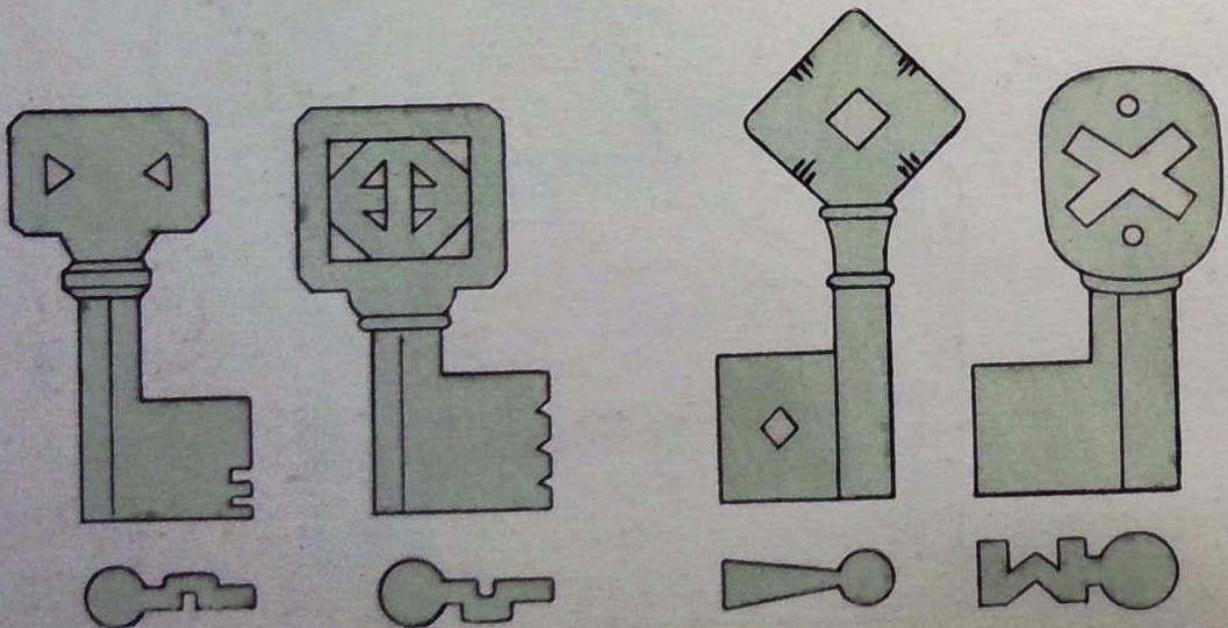
Haut^r: 35/40
prof^r: 50/55
larg^r: 60/68



Fauteuil et Chaises (étude)



Entrées de Serrures : fer forgé, cuivre, etc.



Divers modèles de Clefs



Ameublement d'ensemble, réalisé par Bacon pour M^{me} Cordier



La Salle des Ar Seiz Breur, à l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 *Photo Salaün*

FRESQUES & DÉCORS



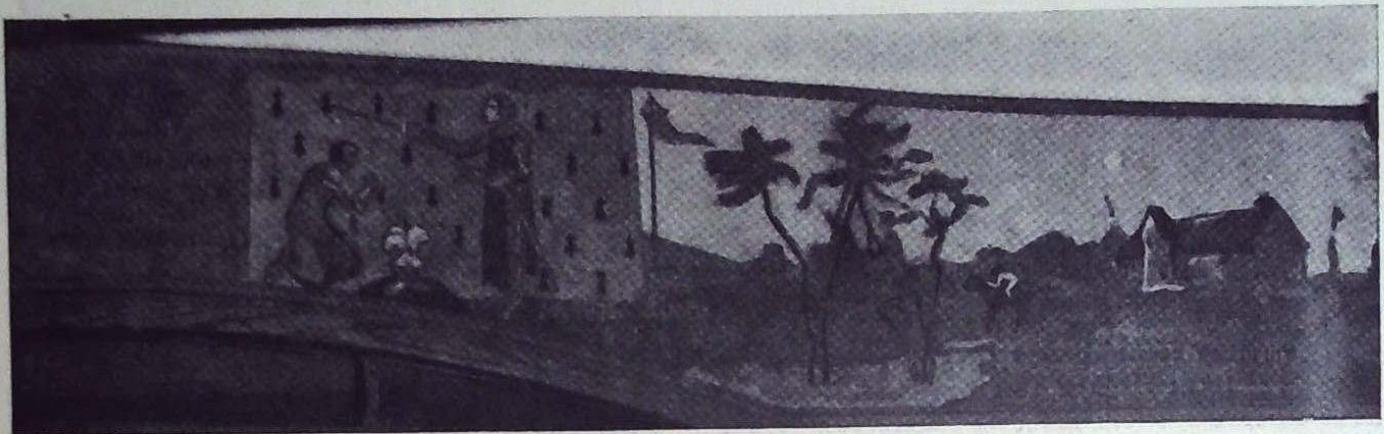
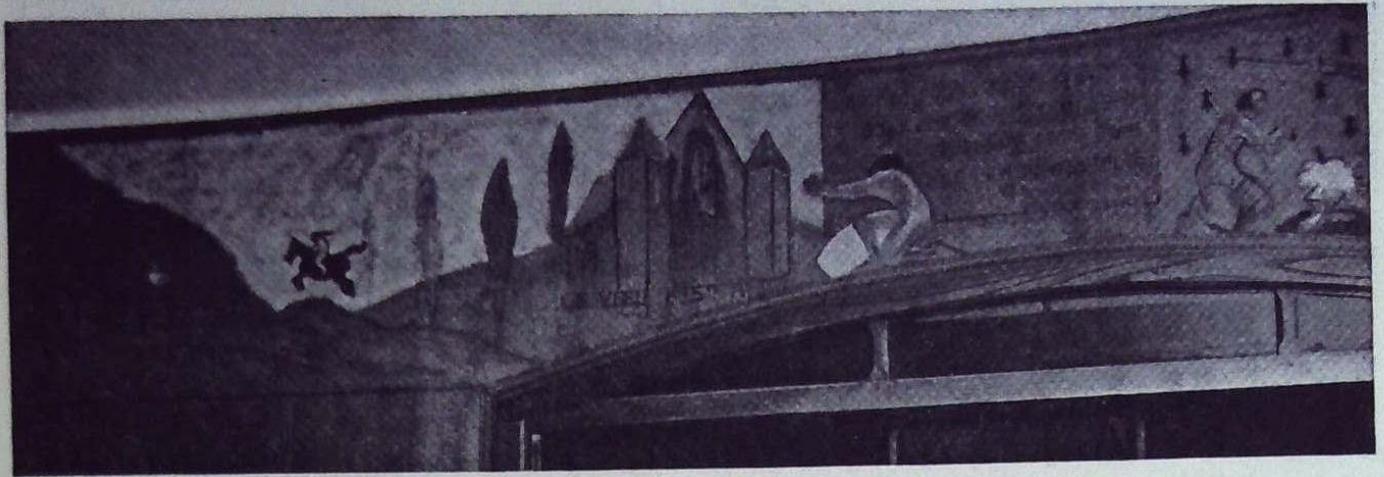
Ensemble décoratif réalisé par Jeanne Malivel dans sa maison de Vitré



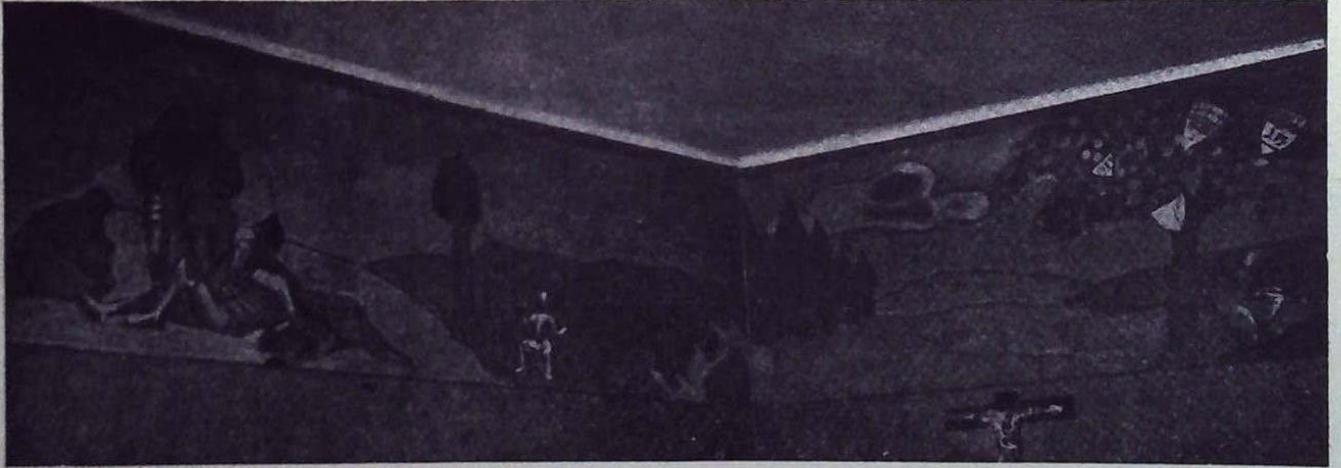
Fresques du studio de Jeanne Malivel à Loudéac, *en haut* : l'âge d'or en Bretagne ; *en bas* : le serpent et la pomme ; Adam et Eve chassés du Paradis ; la mort jouant du biniou les attend à la porte du Paradis (*Pb. Binet*)



Fresques du studio de Jeanne Malivel à Loudéac, *en haut* : le Crime de Caïn ;
en bas : le Juif errant (Photos Binet)



Fresques de Jeanne Malivel pour le salon de M^{me} Chevalier, sa sœur : *La Légende de Lez-Breiz*,
1° Lez-Breiz quitte sa demeure malgré les supplications de sa mère ; 2° Lez-Breiz est armé chevalier



La Légende de Lez-Breiz : 3' Lez Breiz trouve la mort en combattant les Franks ; 4' Lez Breiz va trouver l'ermite du Bois d'Ellian, pour se faire recapiter (Photos Binet)



Etude au crayon pour la fresque du patronage de Loudéac : Saint Armel passe son étole au cou du dragon ;
derrière Saint Armel, Saint Brandan



Première étude de Saint Gildas pour la fresque du patronage de Loudéac



Esquisse de la fresque



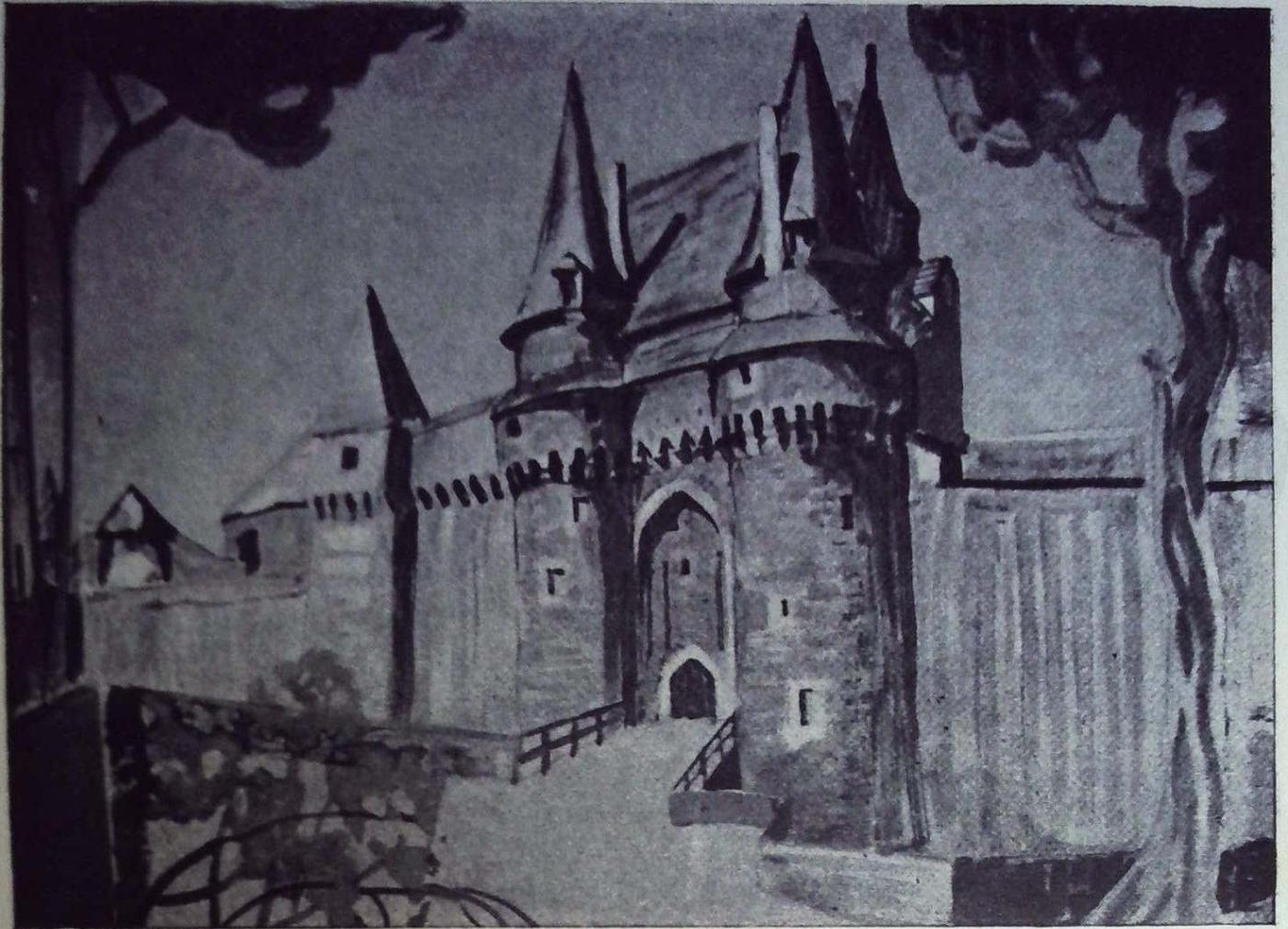
du patronage de Loudéac



La Fresque du patronage de Loudéac, *en haut* : partie centrale ; *en bas* : partie droite. Des modifications importantes ont été apportées par l'artiste à son étude primitive. *On-voit de gauche à droite, en haut* : Sainte Triphine, Saint-Hervé, Saint Cadoc, Saint Judicaël, roi, Saint Maurice Duault, patron de Loudéac ; *à droite de la croix* : Saint Yves, Saint Brieuc, Saint Convoïon, Saint Fracan ; Sainte Guenne (en français, Sainte Blanche), Saint Guethenoc, Saint Guénolé, Saint Jacut, Saint Armel enchaînant le dragon. (Photos Binet)



Les Saintes Femmes (étude)



Le Chateau de Vitre : Fresque de Jeanne Malivel dans sa maison de Vitre

VITRAUX & TENTURES



La Corbeille de Fleurs (projet de vitrail)



L'Eglise du Village (projet de vitrail)



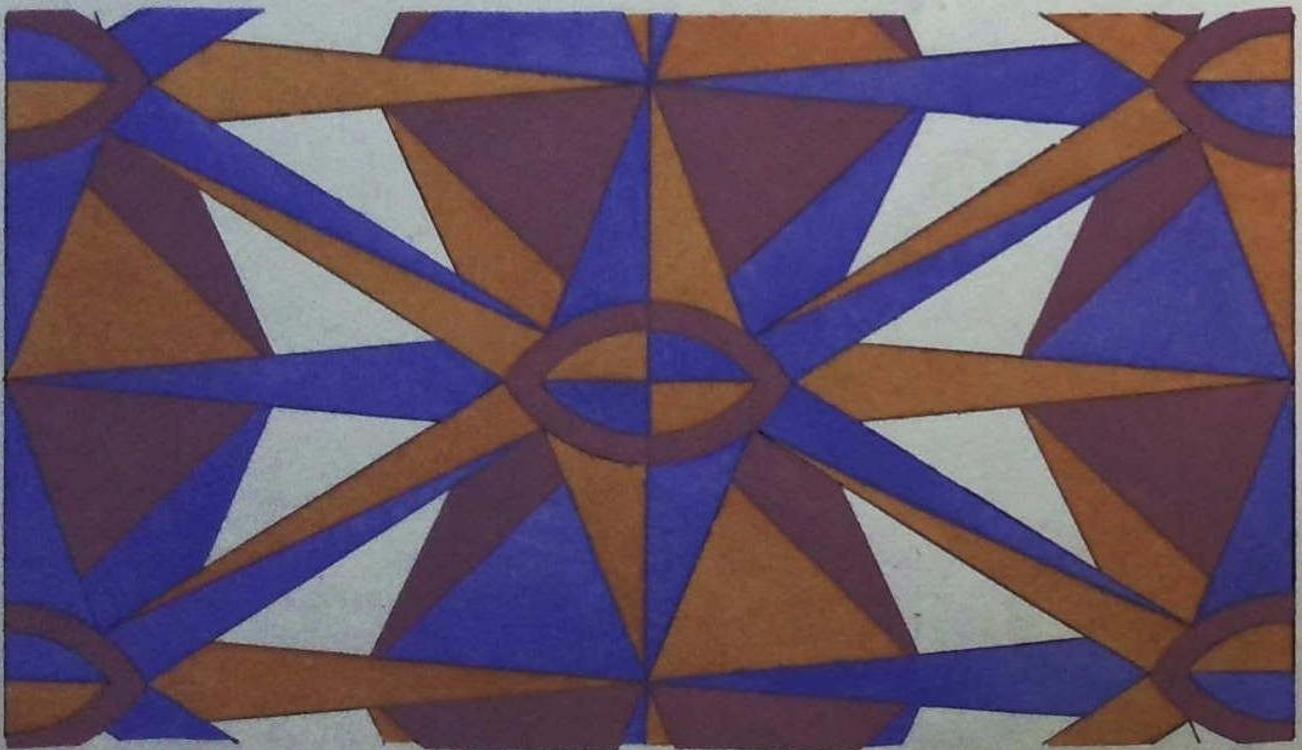
Les Vieilles Maisons (projet de vitrail)



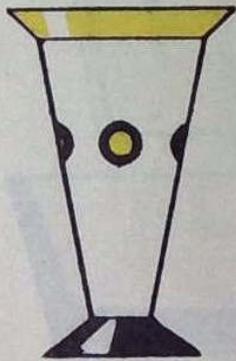
Le Vallon (projet de vitrail)



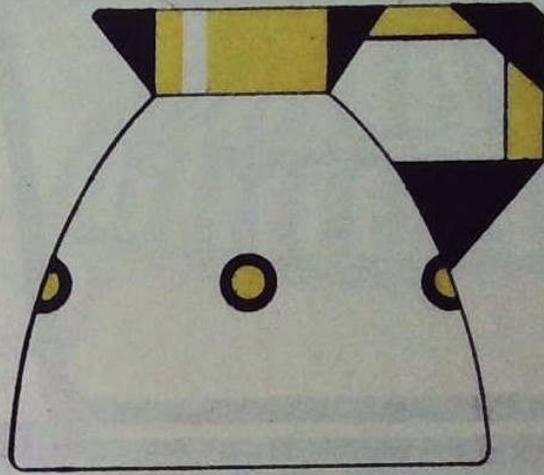
Études de Tentures murales



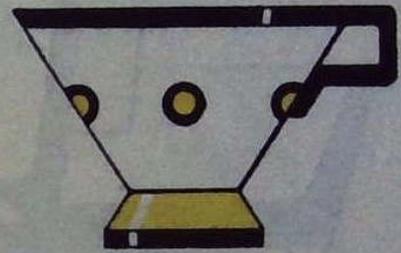
FAÏENCES & VERRERIES



Bol à cidre bouché



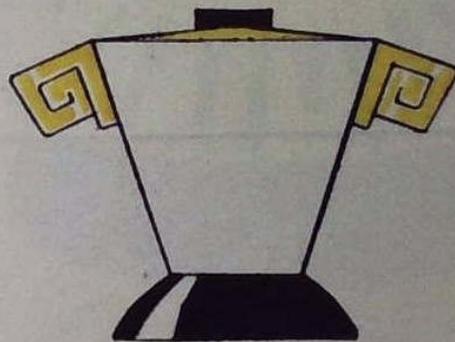
Pichet



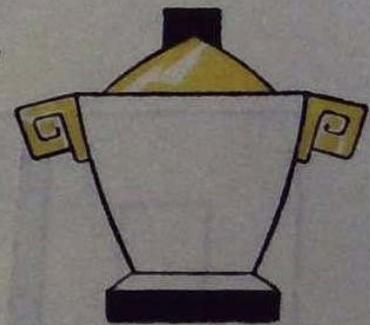
Bolée



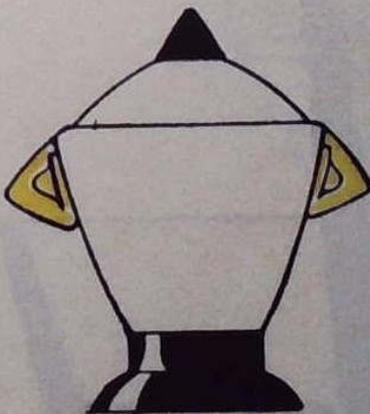
Pot à confitures



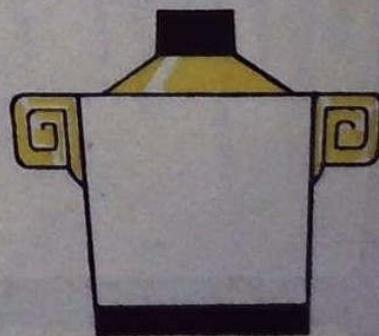
Compotes



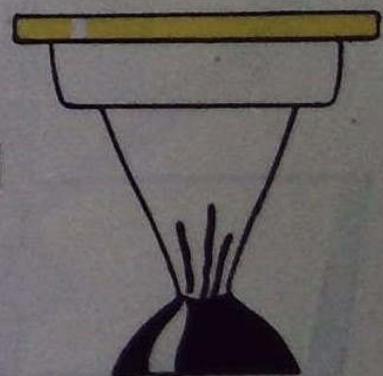
Pot à miel



le Comptier

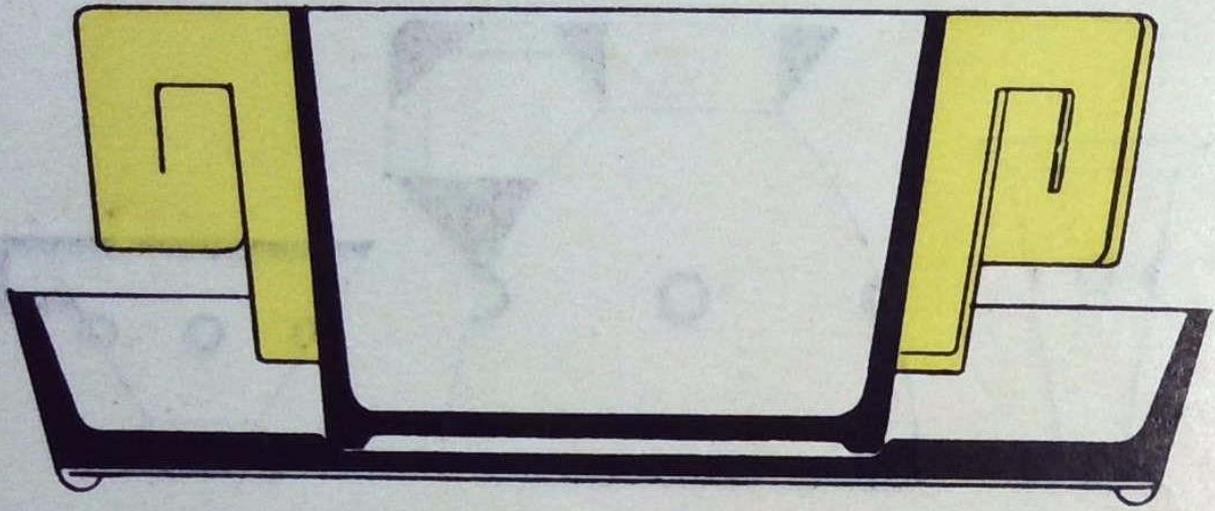


le Sucrier

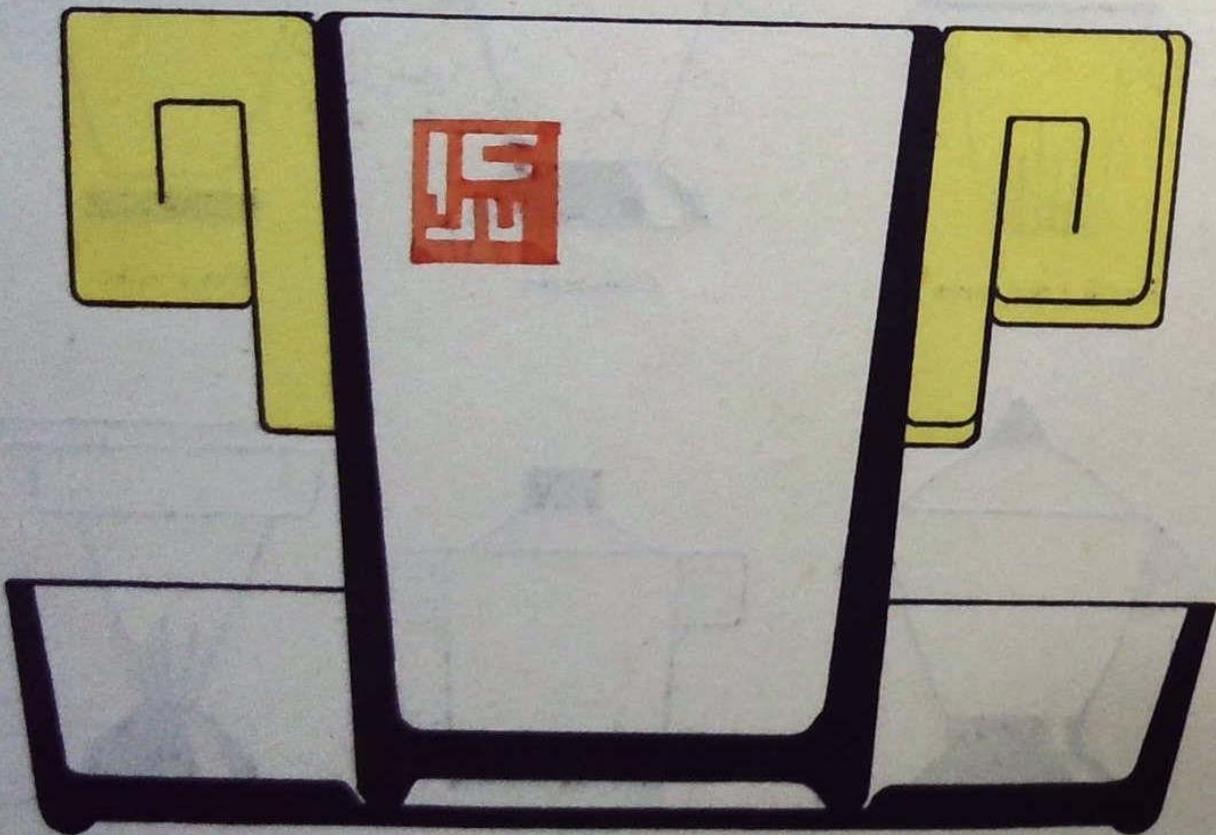


la Coupe à Sandwichs





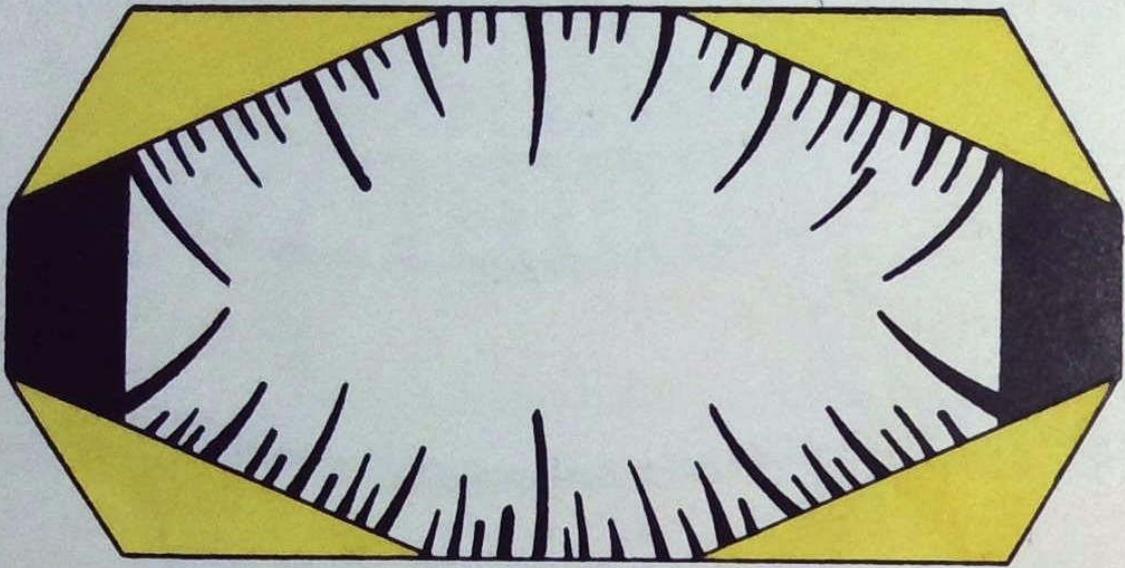
Tasse à Café



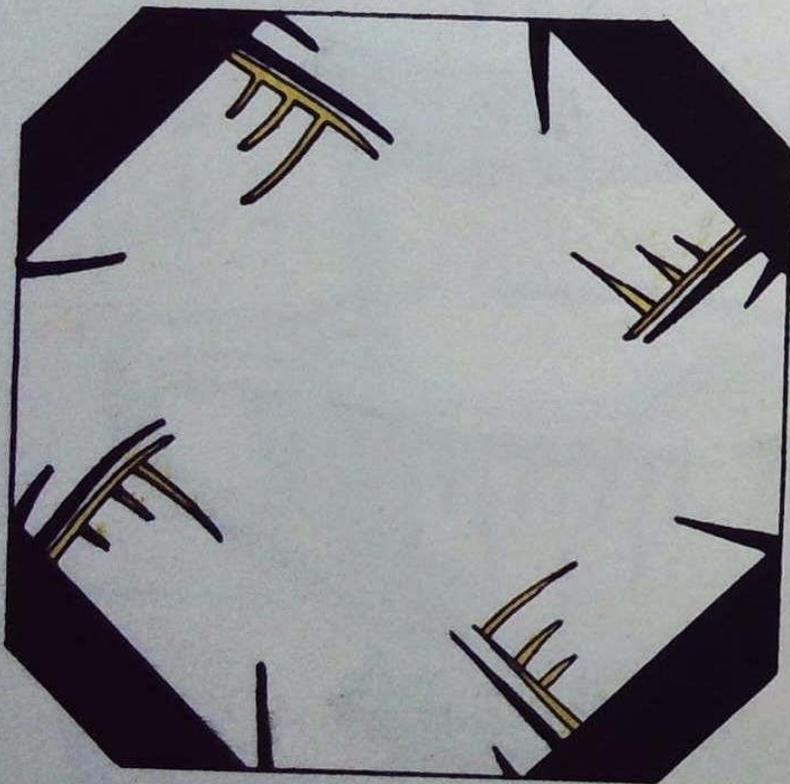
Tasse à Thé



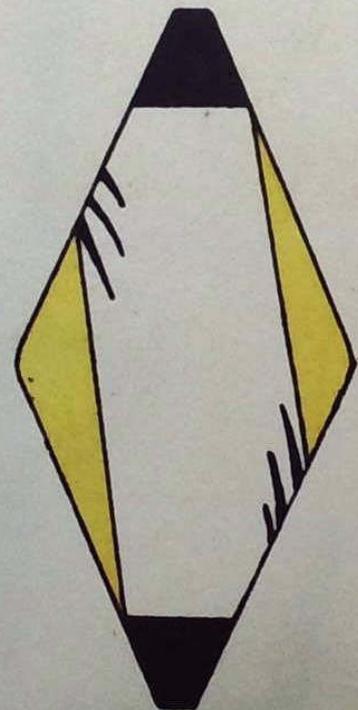
Sucrier et Bolée à deux anses



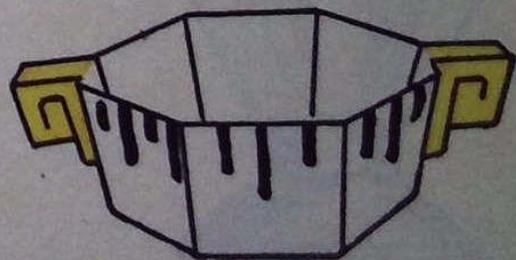
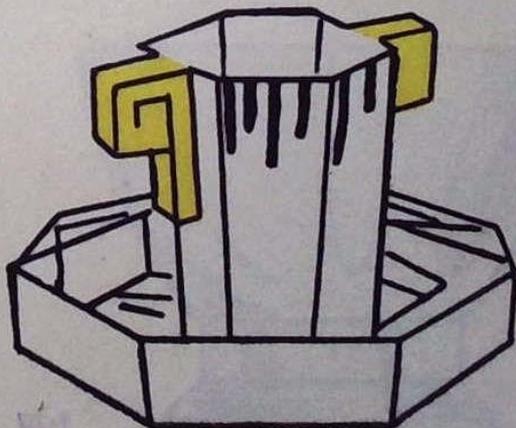
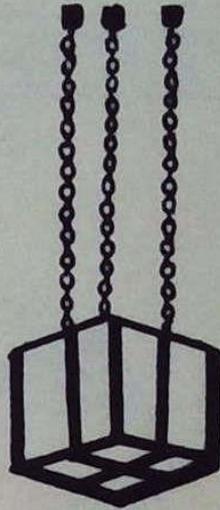
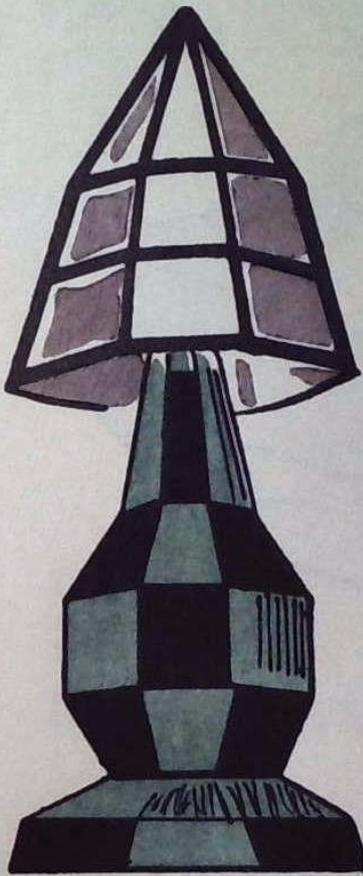
Plat à rôti



Plat à Jambon

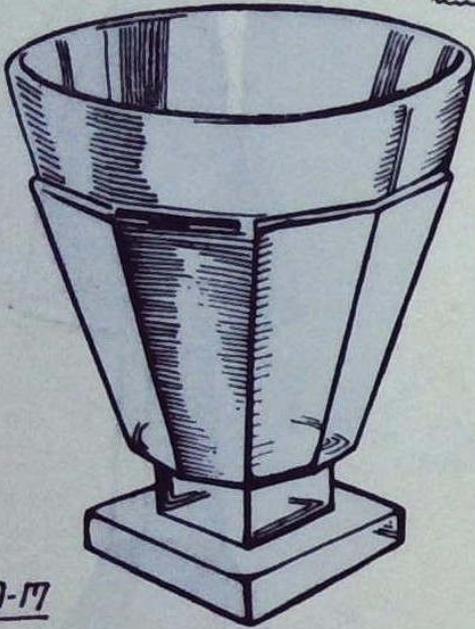


Ravier

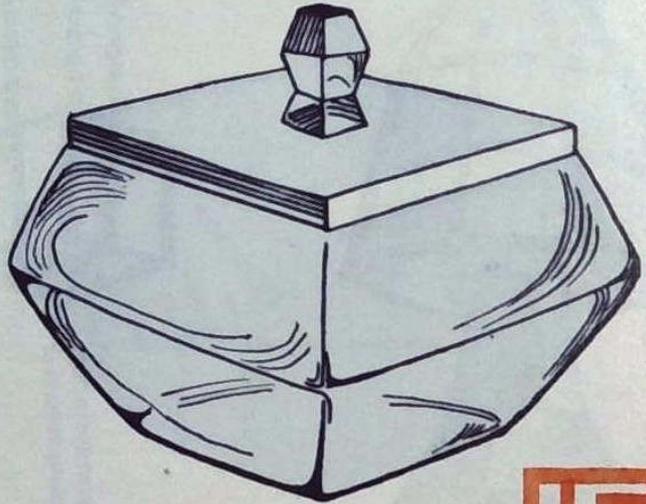


Lampes, Lampadaires et Tasses (voir page 52)

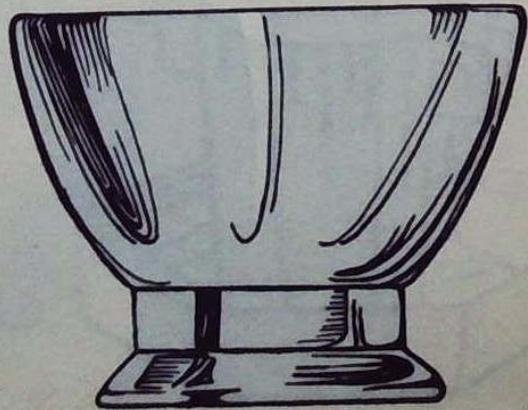
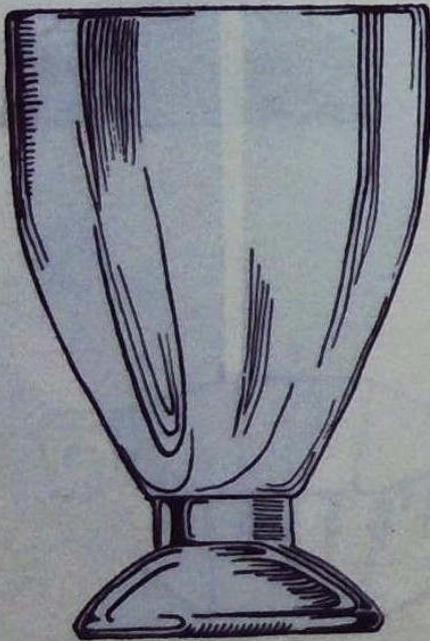
VITRE COMPOTIER



J-17

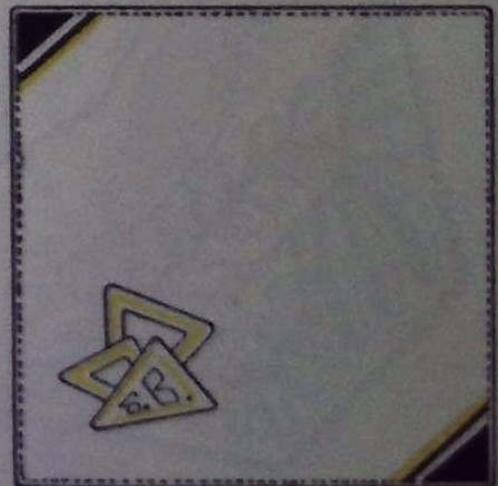
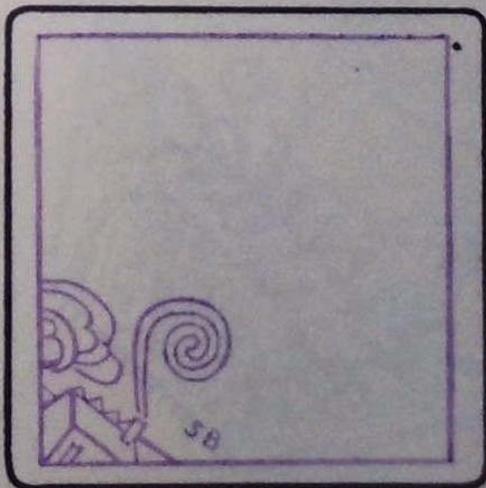
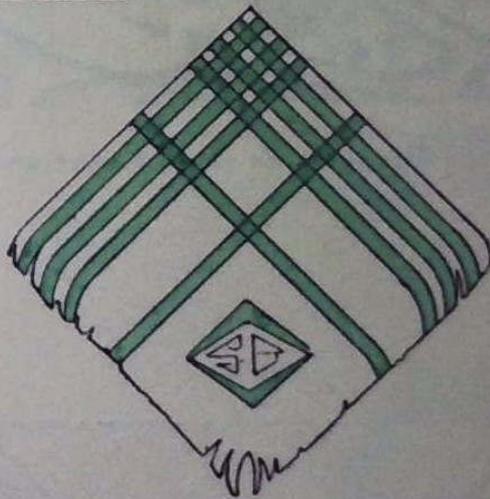
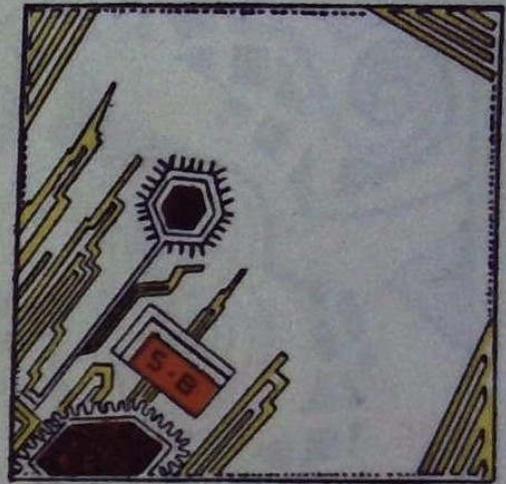
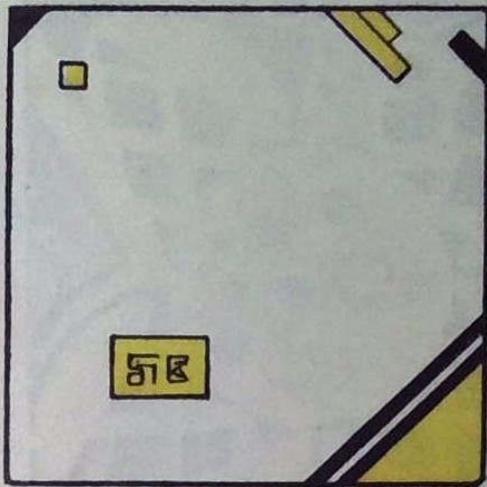


DEUX VERRES



J-17

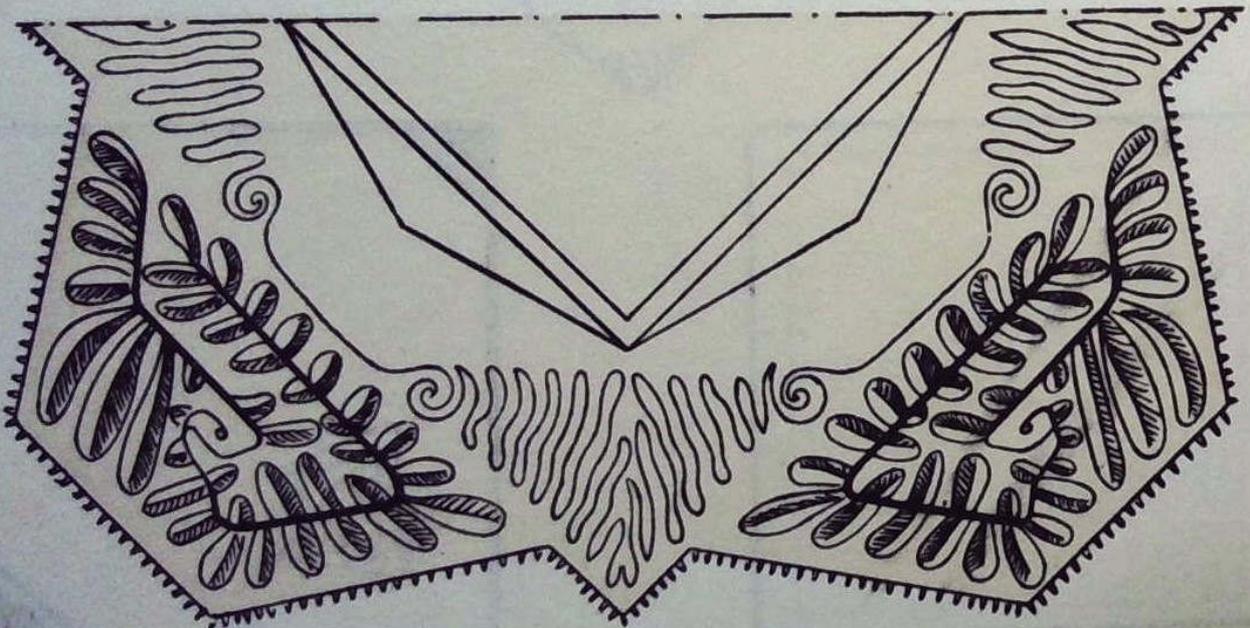
LINGERIE, BRODERIES, RUBANS



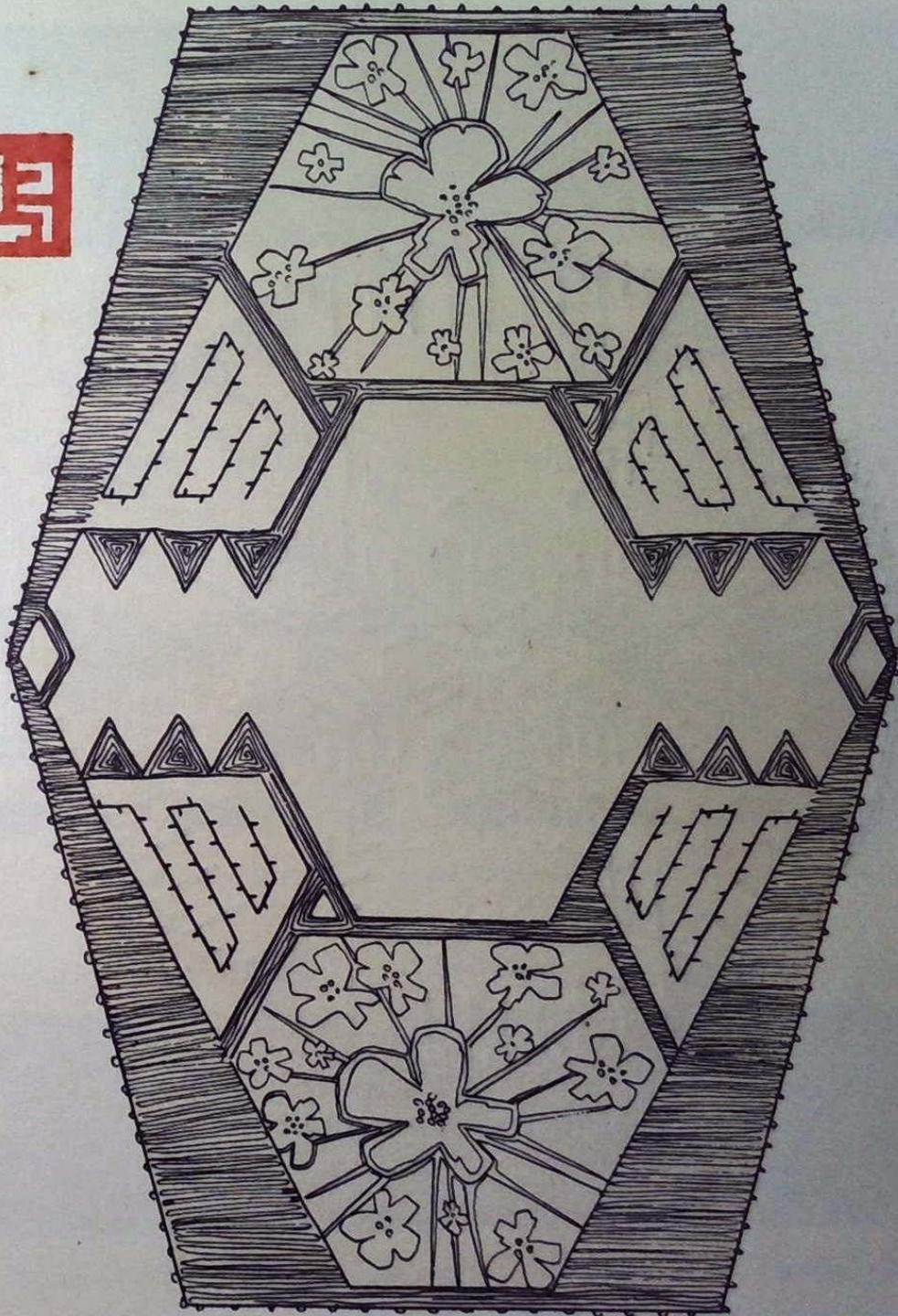
Serviettes de Table



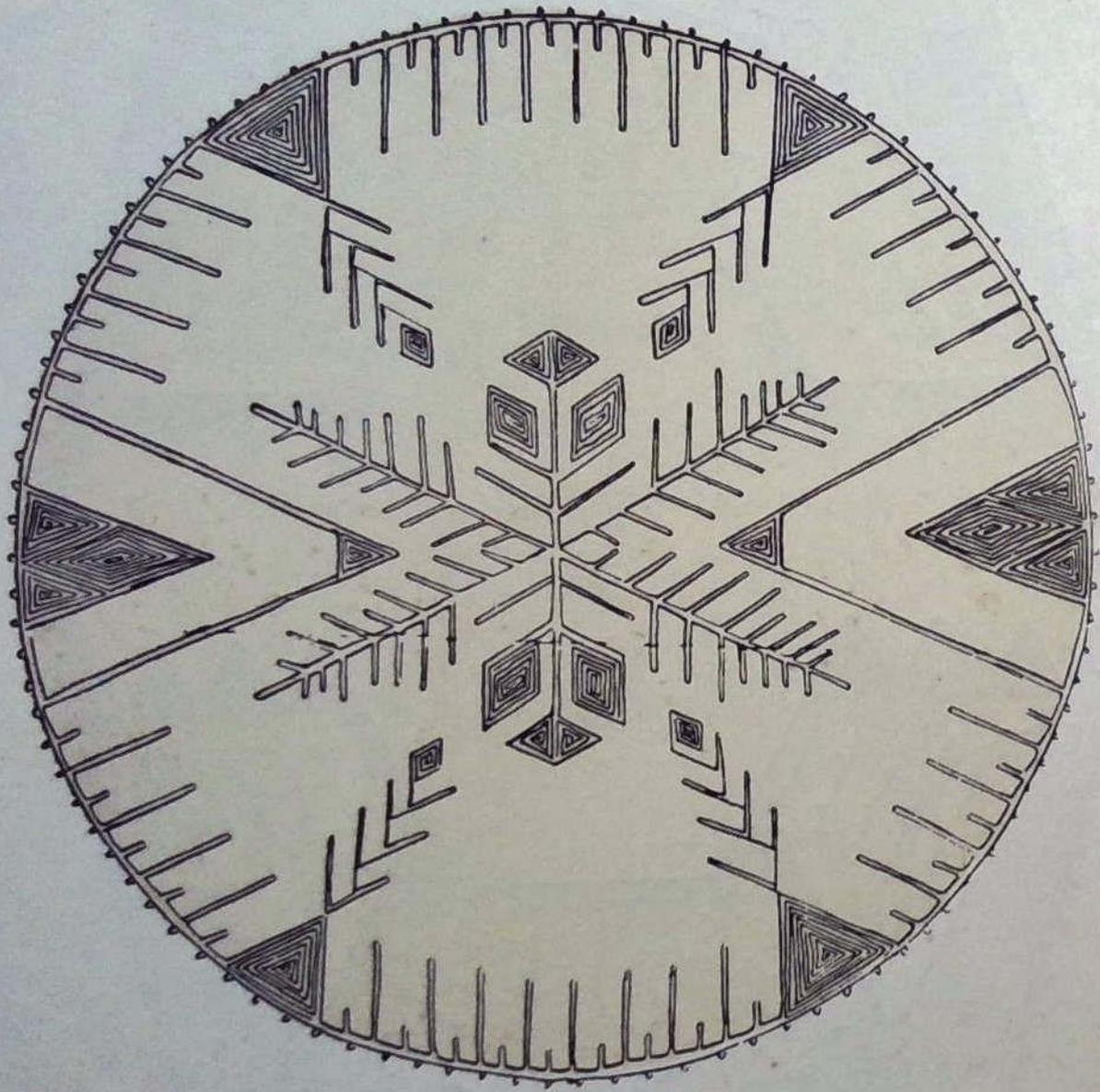
Etude de Broderies en couleur pour coussin



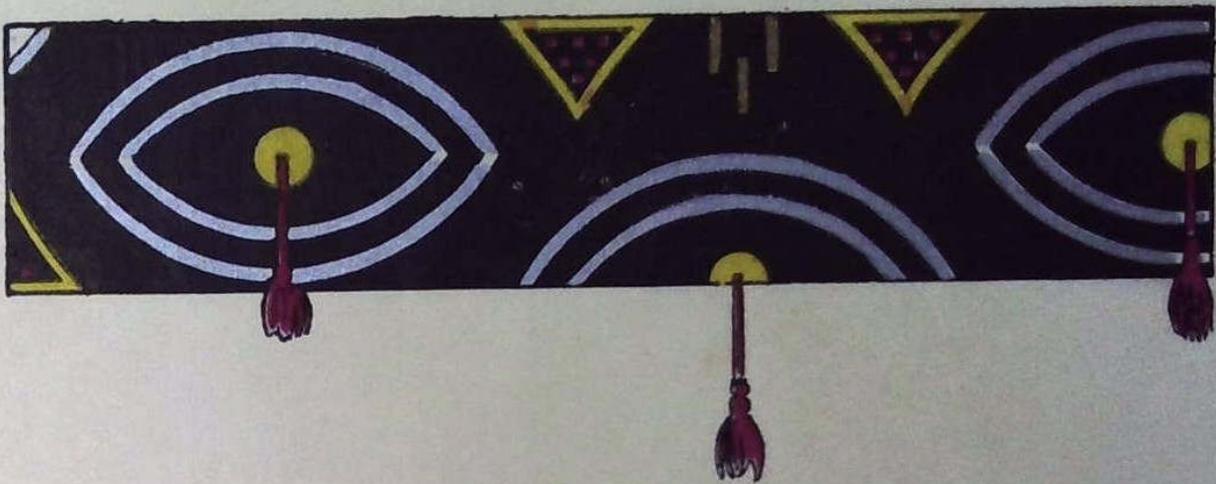
Etude de Broderie sur tulle



Napperon octogonal, tulle brodé et guipure



Napperon (broderie sur tulle)



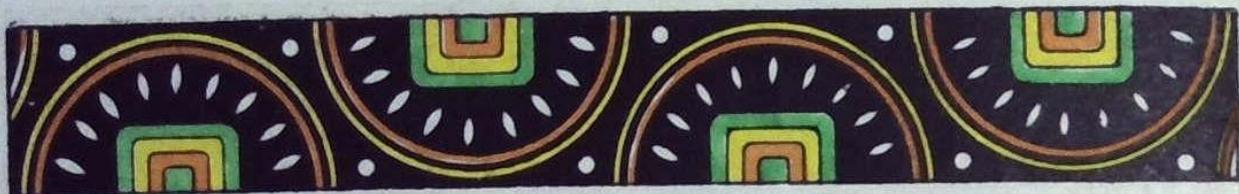
Ruban brodé laine ou soie sur velours noir, cannetille argent



Ruban sur velours blanc, brodé cordonnet rouge et cordonnet noir



Ruban sur velours noir, cannetille argent ; 1 ton de laine (A.), 2 tons soie (B. C.)



Ruban laine et soie pailletage argent



Ruban fantaisie sur fond de velours bleu



Ruban velours noir pailleté laine et soie, outremer, phénicien, argent

BOIS GRAVÉS







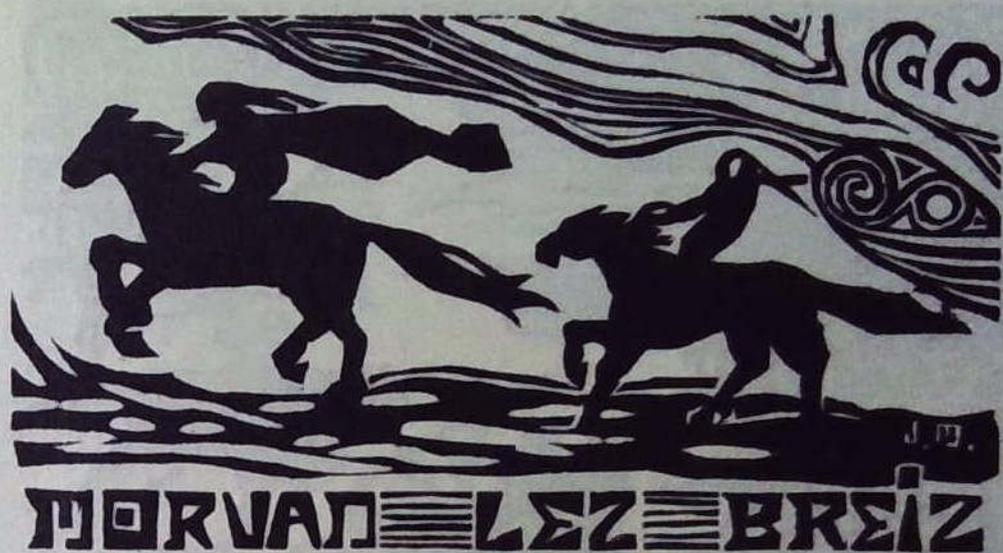




מִלְכֵי

ב

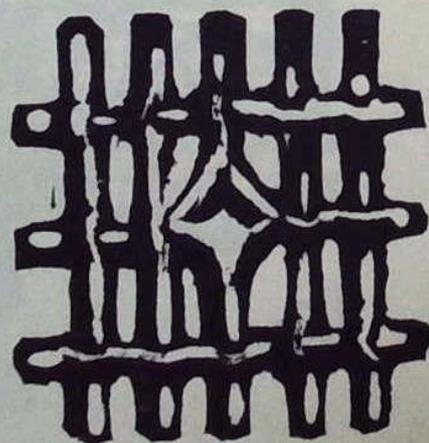
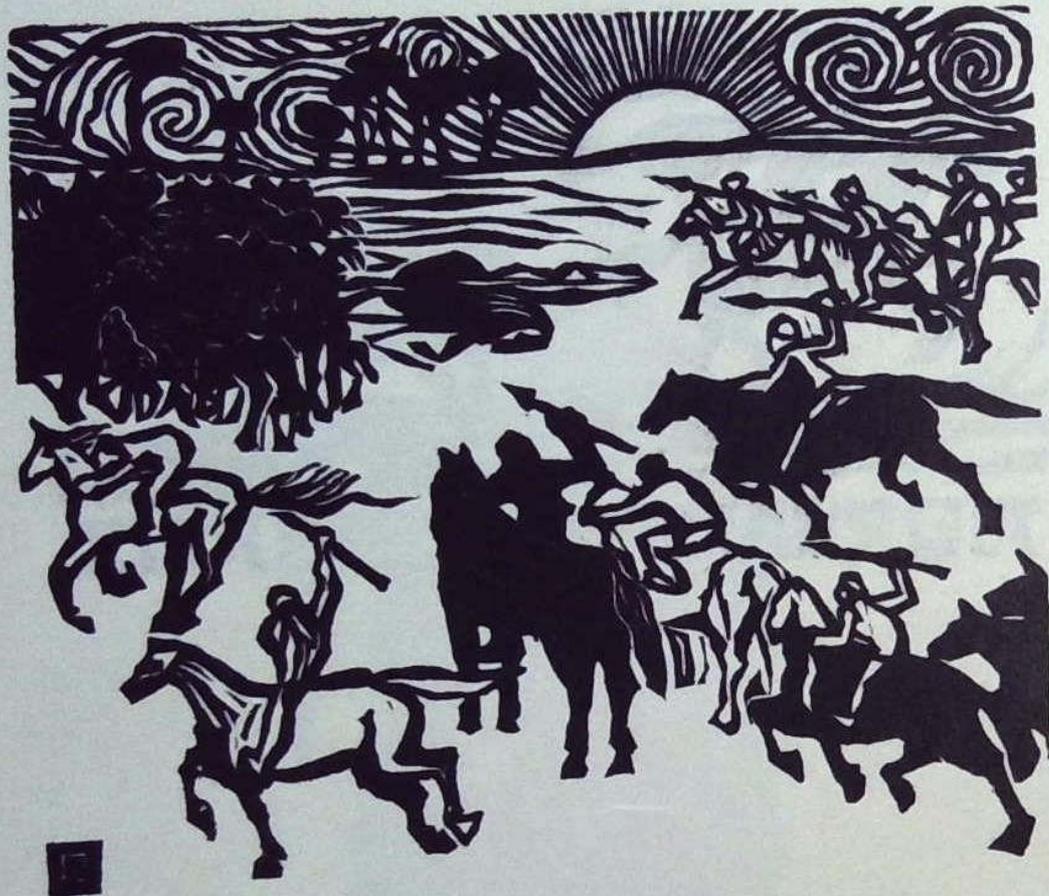




MORVAN LEZ BREIZ



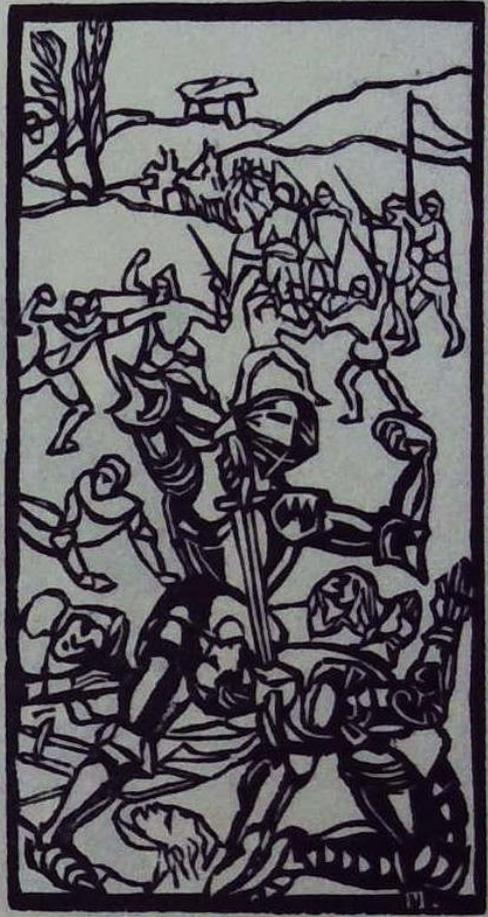
LE-TRIBUT-DE-POMIHOË STA



J.P.

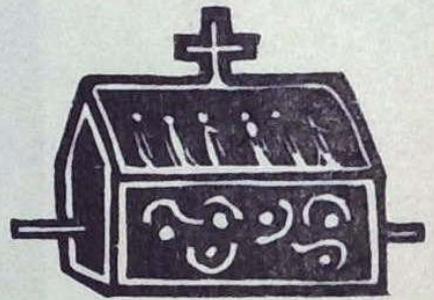
















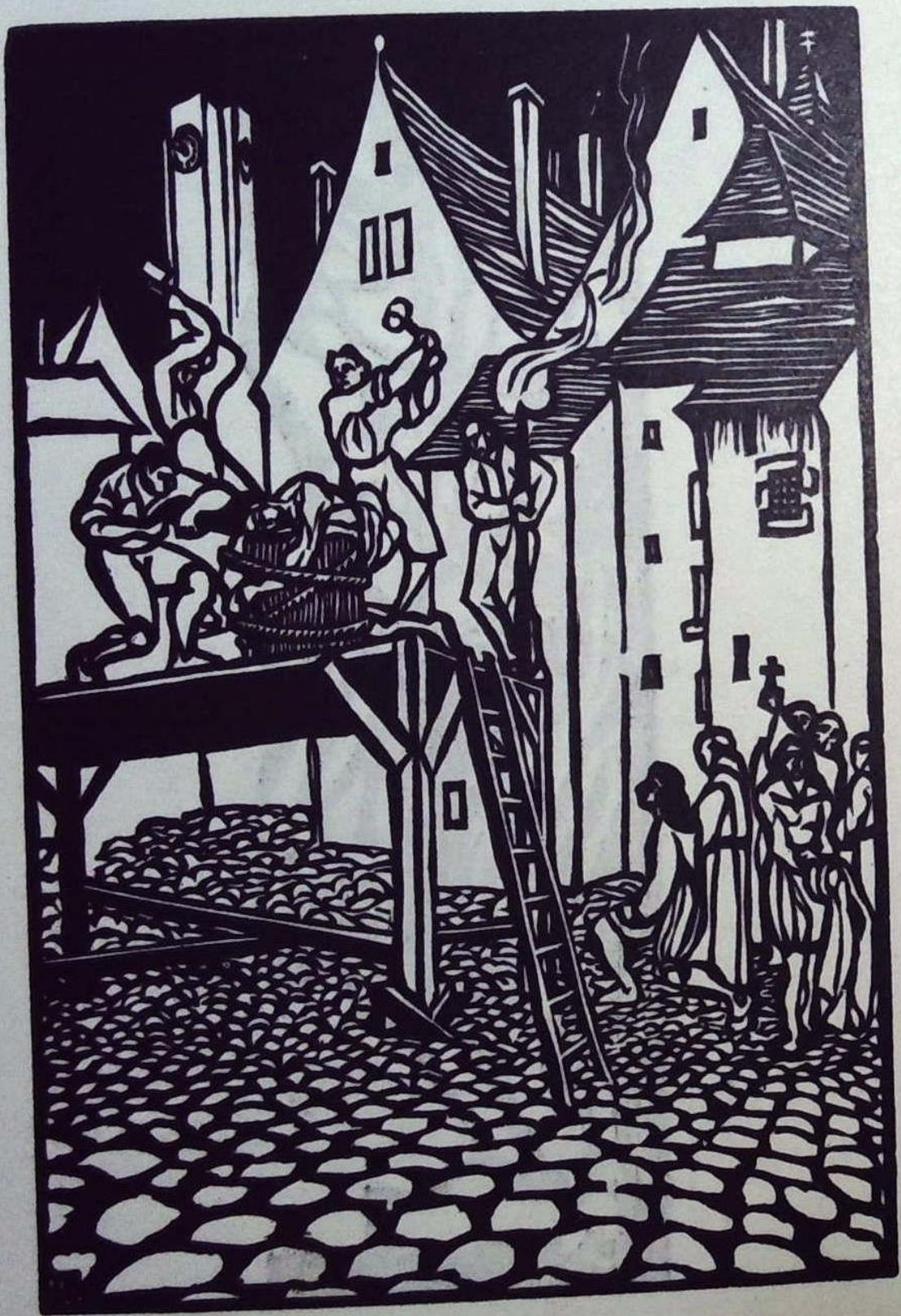


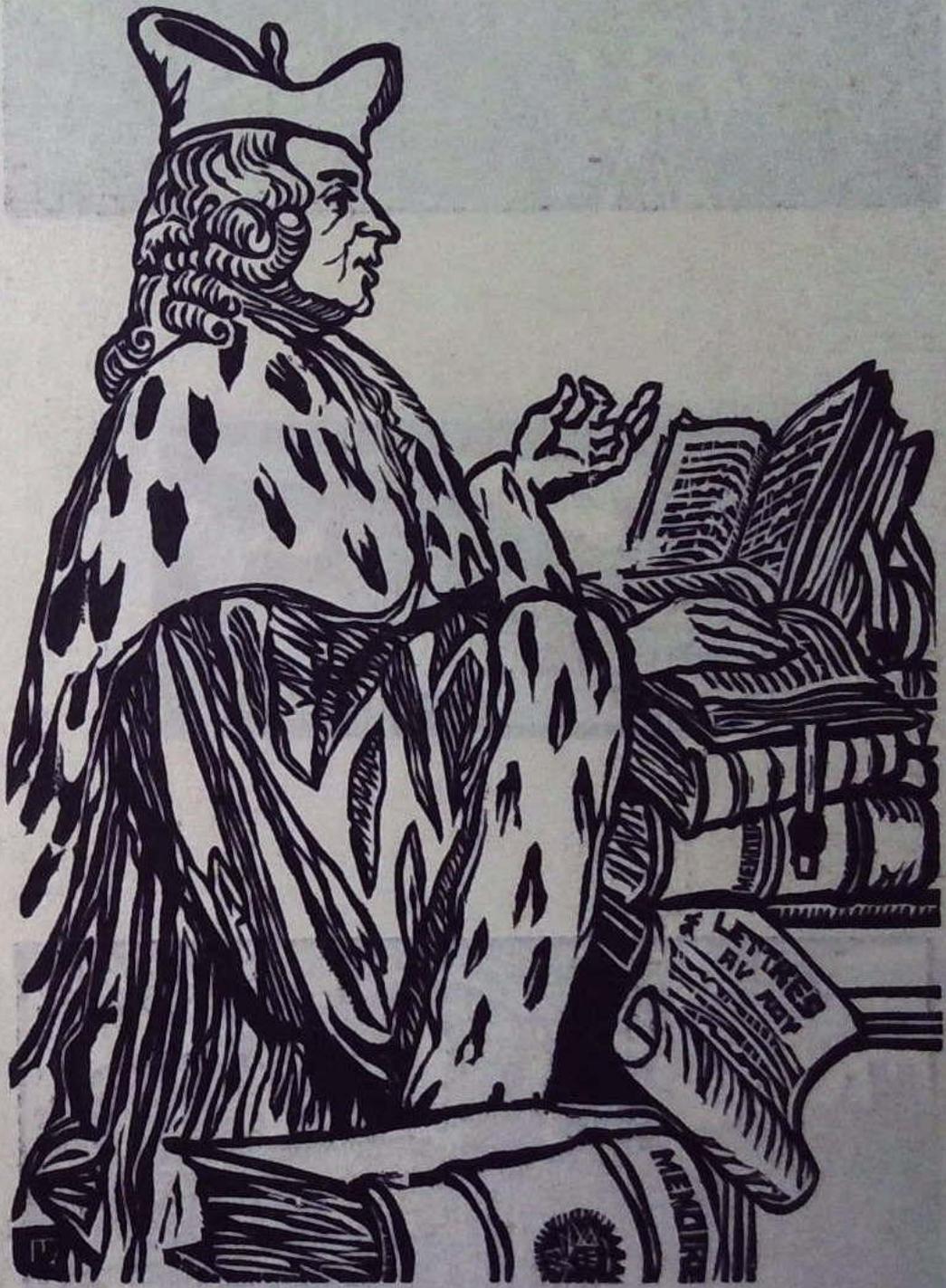


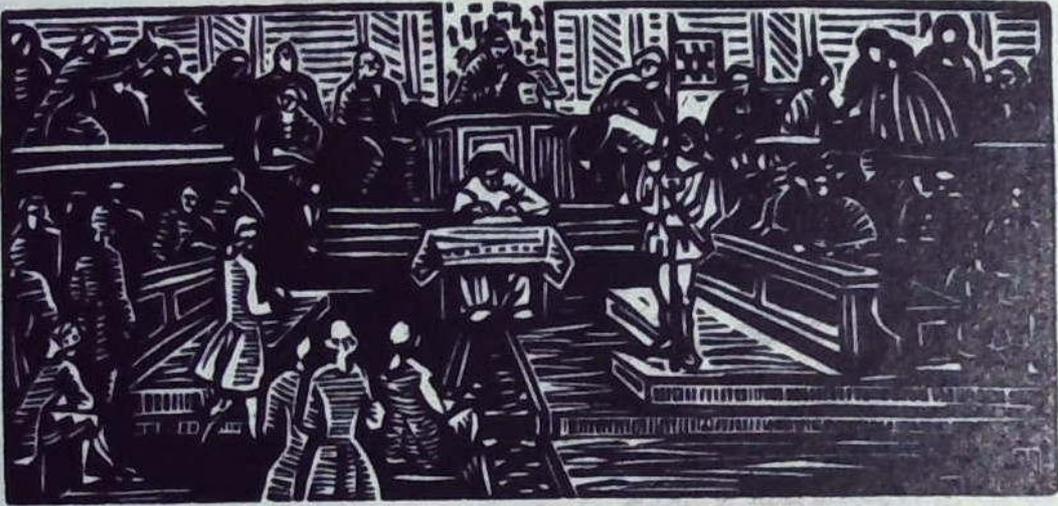




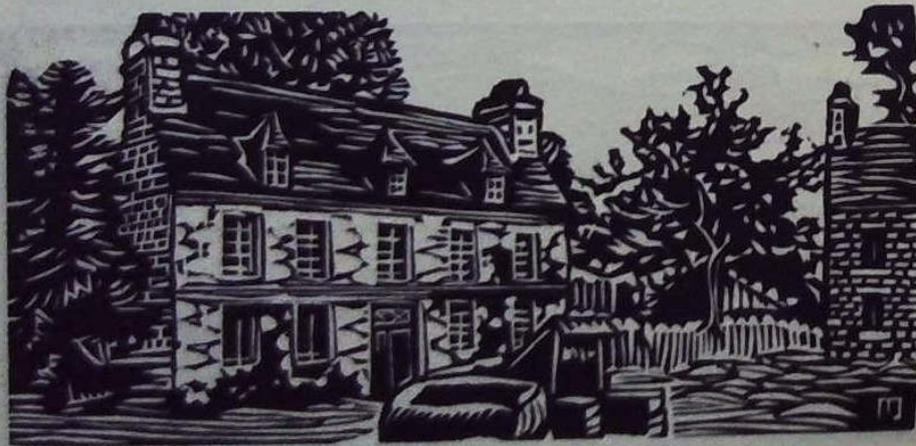


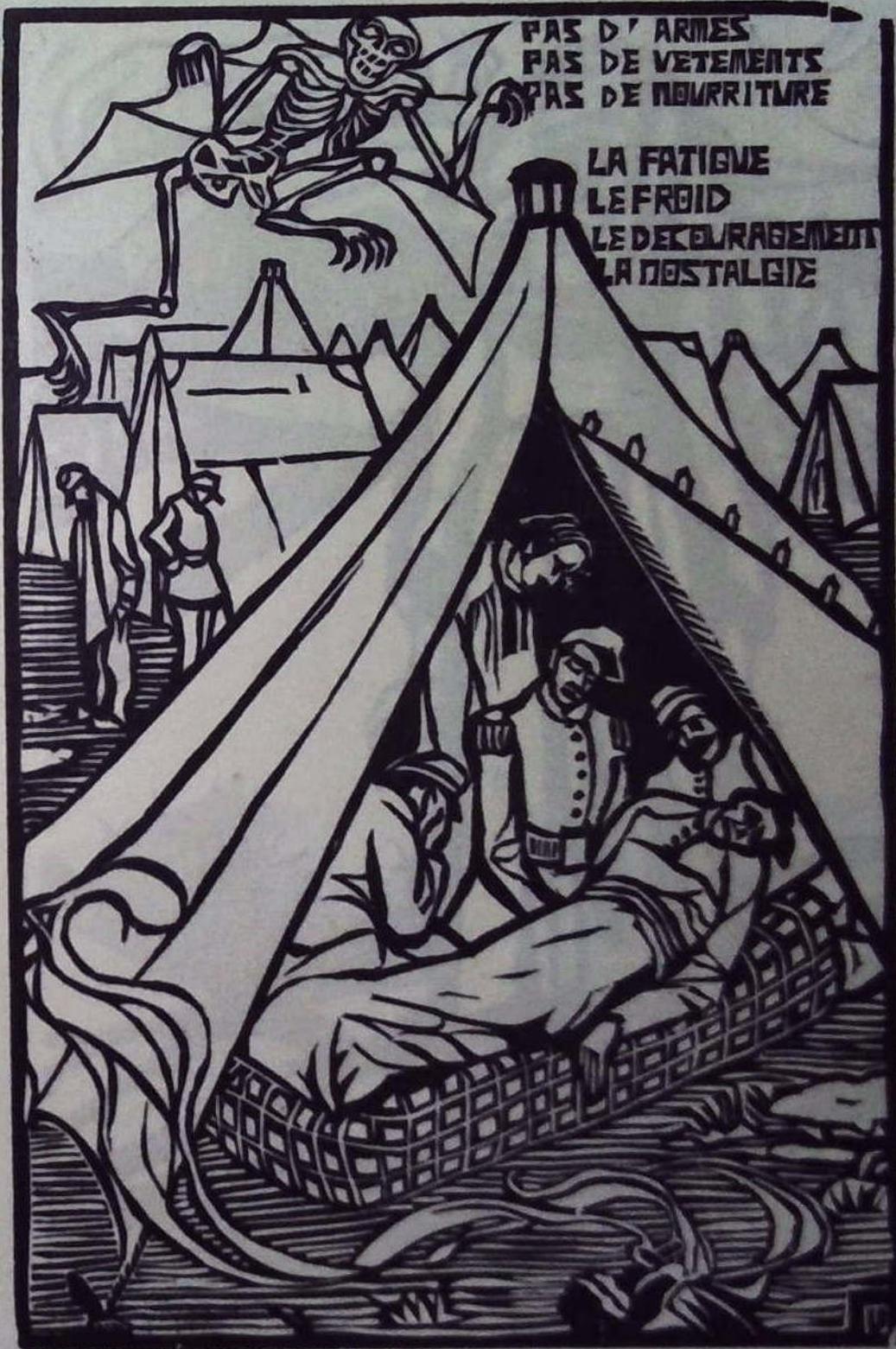




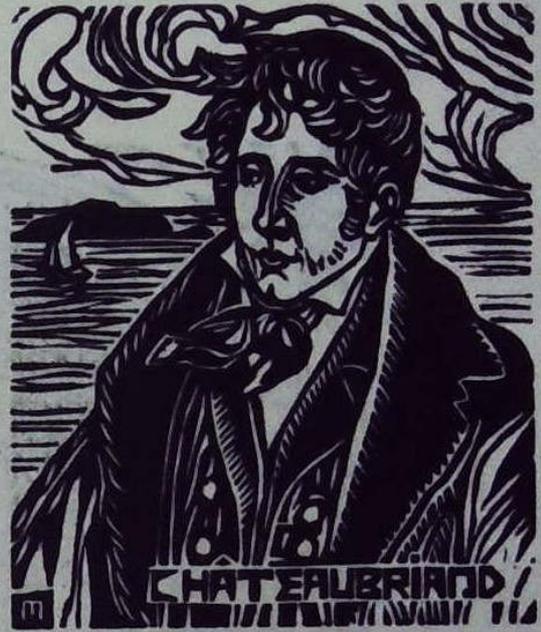
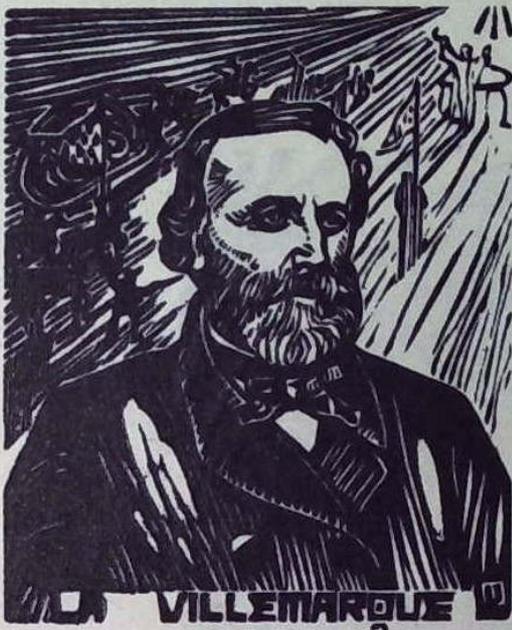






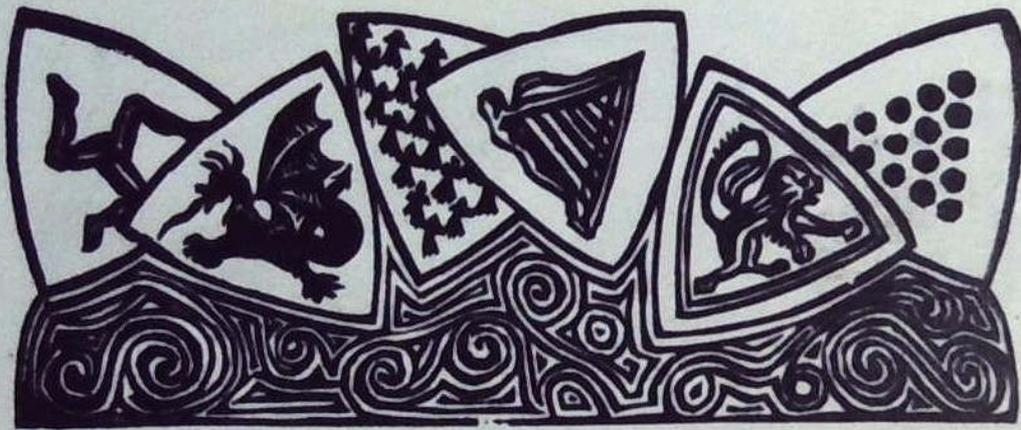


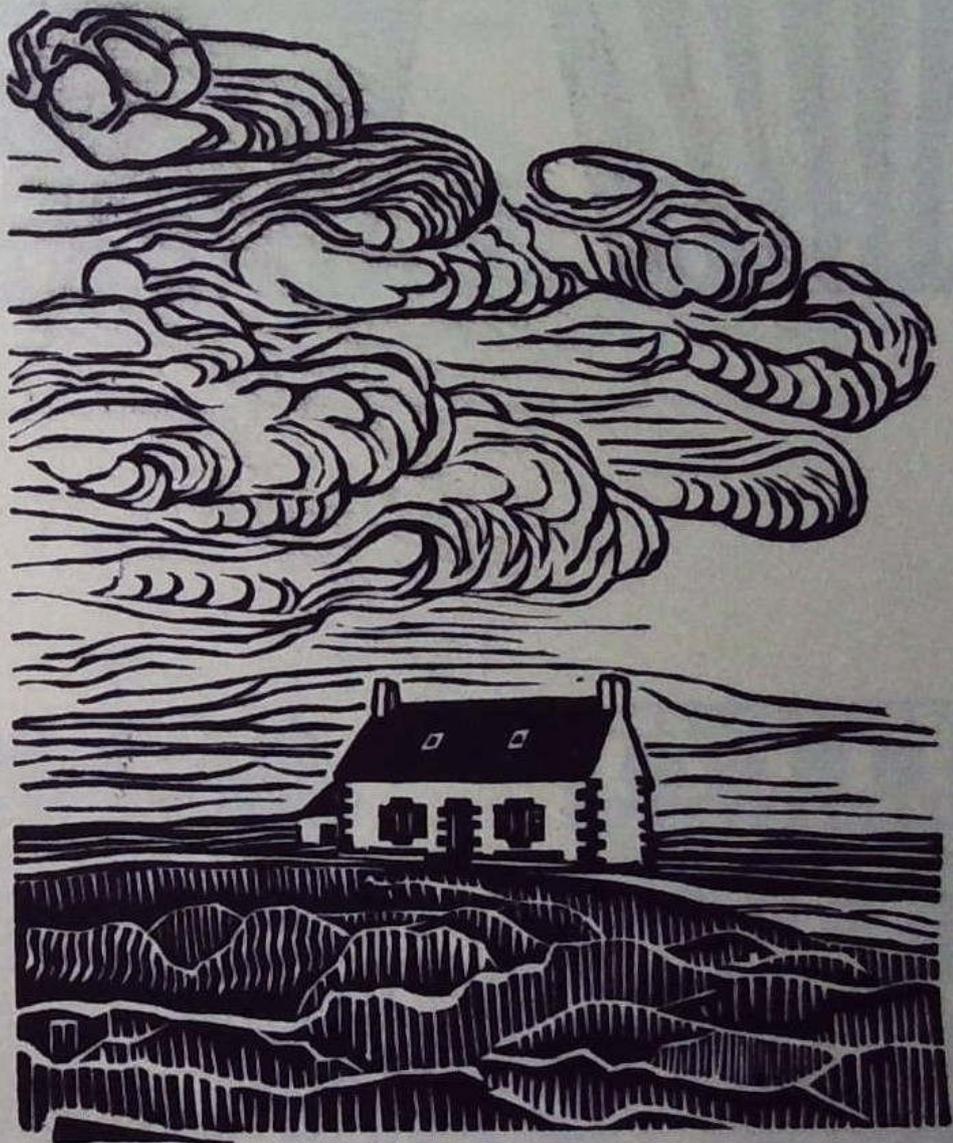


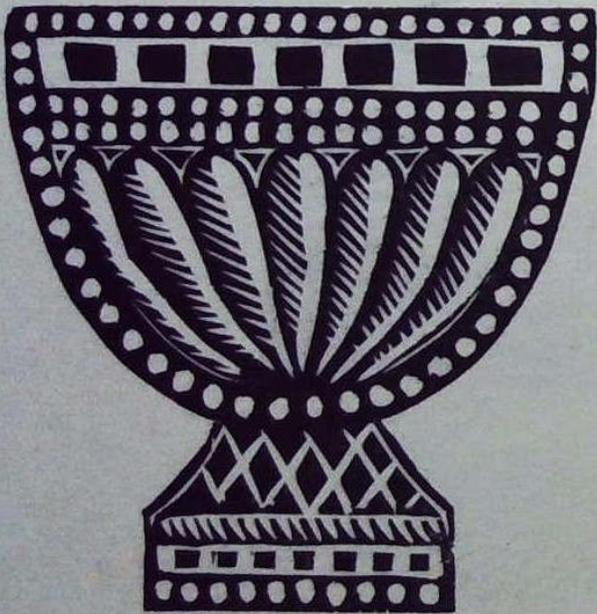


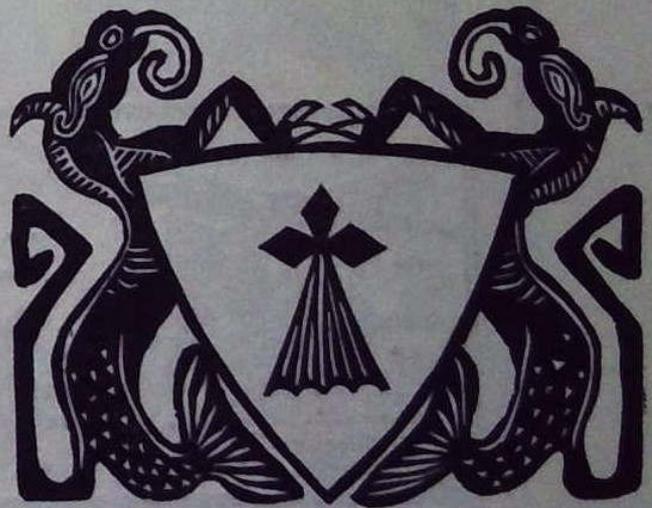


















Les Sept Frères

Pour tous ceux du pays
et ceux des alentours,
aux exilés,
aux voyageurs
et
... pitié pour le conteur.

LES SEPT FRÈRES

CONTE

- **Recueilli** -
- **Arrangé** -
Mis en Patois

PAR

Jeanne MALIVEL

UNE advesprée,
d'une pecellerie elle s'en revient
toute seule,
et rencontre une ancienne
qui li fait présent d'un petit chien noir ;

— Garde-le bien, dit-elle,
prends en hardiment du soin,
portes-y attention,
partage avec li
toute ta nourriture
et tu sera heureuse
tout ton vivant.

ET tandis que le gentil chien
suit la jeune fille,
li fait mille drugeries
et joliment s'entourne entour d'elle,
la malurette disparaît
au prochain carouge
comme rosée sous le souret.

LOIZA cherche en sa tête,
ne peut plus déconnaître la voix
et se demande si vantiers elle a " ouï "
ni figurer la vieille bonne femme illé
ou bien si c'est une vérité.

?

— SEIGNEUR, Seigneur,
préservez-nous des chiens,
des loups et des serpents
qui passent par les champs !

LE soir,
les sept frères rentrent à la maison.
Ils posent leurs prais-coupants,
et après qu'ils se sont assis :

— Oh ! ma sœur,
pourquoi accepter cette faillie bête ?
Votre raison est-elle partie de votre tête :
nous vous prions par grâce
de n'oublier jamais
la recommandation qui vous a été faite.
Donnez-li le demi
du pain que vous mangez,
du cidre que vous buvez,
si vous ne voulez pas faïner la maisonnée.
Ainsi fait la jeune fille.

IL y a toujours une part pour elle,
l'autre pour le chien noireau.
Elle lui offre dans le creux de sa main
la moitié de l'eau qu'elle boit
— à la fontaine —
les jours de grande chaleur.

■
ET coupe en deux la fraise,
qu'elle cuette à l'ombre
de la forêt.

Les lucets même chose,
les ignoches,
les guernezelles,
ou les uns ou les autres
qui sont de saison.

■
MAIS un jour qu'elle davaïne,
avec une compagne
elles trouvent les nouzilles point mûres,
car la mi-août
n'est pas venue encore.

Cependant son amie li donne un petit bon
pas vantiers gros comme la tête d'une épille,
et elle le mange
sans savoir seulement comment il a goût,
si petit qu'il est.



Croquis en vue de l'illustration des Sept Frères



h!..... Oh!.....
le chien noir tout enderoué,
sitôt de se délâcher vers la maison
et elle de courir après,
prise de peur,
en huchant :

— Ha! ha!... mes frères... ha! ha!
Que diote j'ai été de ne point suivre vos conseils!
Madame Sainte Anne!
Madame Sainte Anne!
et vous, défunt mon père, et défunte ma mère,
ne me laissez point jeter un sort par ce chien-ci!

■

MAIS quand elle rentre dans l'osté,
déjà le petit chien a levé la patte
et avondré le dernier tison
caché sous les cendres.
Ah! mon bon Dieu!

■

DE CE TEMPS LA, LES ALLUMETTES N'ÉTAIENT PAS TROUVÉES ;
ON GARDAIT TOUT LE TEMPS UN GRILLON DE FEU DANS LE
FOYER. ET SI, PAR HASARD, IL SÉTEINDAIT, ON METTAIT DE LA
CENDRE DANS UN SABOT QUASIMENT USÉ, HARDI SUR LA RALE,
POUR ALLER QUETTER UN BRIN DE FEU CHEZ LES VOISINS. LES

PLUS ADRETS S'APPRENAIENT A LE TENIR DANS LE CREUX DE
LEUR MAIN, EN LA FAISANT TERSAUTER DE GAUCHE A DRETTE,
SANS SE BRULER.

■

LA jeune fille se prend à geindre de sa malchancee.
— Voilà que mes frères vont revenir
et je ne pourrait point cuire les paeuh!

■

CEPENDANT la plus proche demeure
est celle d'un Sarrazin.
Loiza prend un sabot,
s'en va par la traverse.
Elle pleure un petit...
et les larmes coulent tout o le va de sa figure.

— Allez donc vous-en,
dit la femme du païen tandis qu'elle l'aperçoit,
vous ne savez donc pas que je suis mariée
à un homme malin ?
Si vous demeurez, il vous boenera ô ses cornes
et vous piachera ô ses dents.

— Ah! je sais qu'ici est le terrain de l'étranger,
mais un chien courtaud a gâté de l'iau
sur mon feu,
et je suis venue vous demander de quoi l'éprendre.

■
SA bouche n'était pas sitôt close,
que voici un grand vacarme :



— Le Sarrazin !

La femme n'a que le temps de cuter Loïza
tout épeurie,
sous un rangeot qui se trouve au mitan de la pièce,
car le jour d'avant li a servi pour faire la buée.

■
DÈS le seuil, ses cheveux en buhot,
tout en mêle les uns dans les autres,
le géant renacle hardi.
... Il rentre...
roule des yeux grippe des mains
et hûche si fort
que la maison en manque d'ébouler :

— De la chair de chrétien
est par ici !
brrrrr !

— Dam ver, dam ! grand lipaou,
li répond sa femme en manière de rire.
C'est le cochon que j'ai tué à midi
pour ton rincion,
ho ! ho !
mon homme est-il devenu diot ?

■
MAIS li de reveuger encore un coup :
— De la chair de chrétien
est par ici ?

■
BERCHAOU !
Prends une chinchée pour calmer tes debets
Ici n'est pas à échampier.

■
MAIS son gros doigt se tourne
dret devers le rangeot,
où Loïza l'avise bien,
son œil collé à un petit pertus.

— Voici le chrétien !
Femme, pourquoi ces menteries ?

■
L'ÉPOUSE tant et si bien
désaure son homme et le désaure si bien,
que li commande de ne pas deconsoler Loïza
et c'est grand miracle que le Sarrazin y consente.

Cependant, une condition y pose
et li impose,
la voici :
à chaque tour de souret
Loïza li présentera son pouce à sucer.



■
ANS en rien dire à ses frères,
chaque jour, même heure,
fidèle à sa promesse,
Loïza se ploie à la porte de l'Étranger
et boute son pouce par la chattière.

■
LES nétéés passent sur les jours et les jours sur les nétéés,
et le goulu suceur de sang
se nourrit de sang pur.

Mais
au bout d'un brin de temps le doigt de Loïza
se prend à bouffir
de telle façon,
que tout raconte aux sept frères.
— Laissez, ma sœur, laissez,
demain vous ne retournerez pas seule chez le paën.

■
LES deux ainés disent au Sarrazin à travers l'huzet :
— Si bourenfflé est le pouce de ma sœur,
par le venin,
qu'il ne passe plus par la chattière.
Amontrez votre tête par le pertuis
si vous désirez chulotter son doigt.

■
SITOT qu'ils voient l'énorme face
du géant,

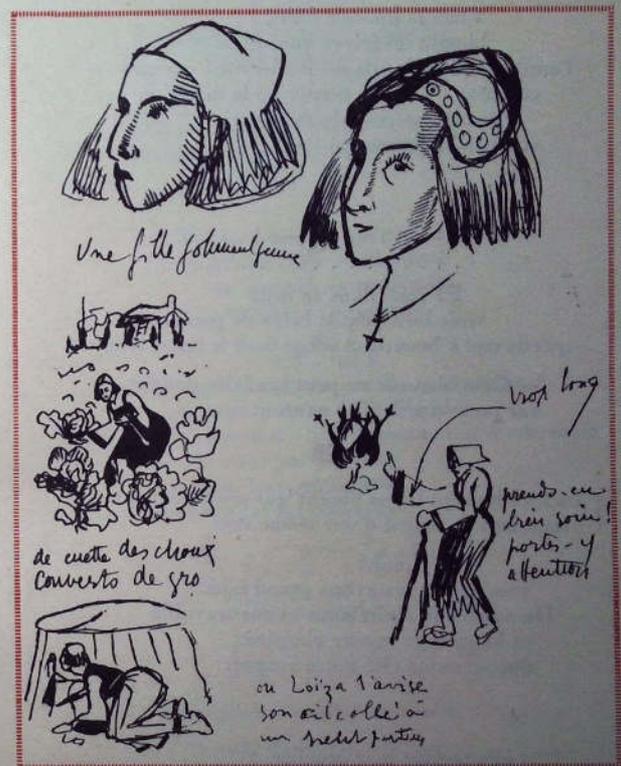
les deux aînés chomés le premier devers la Galerne,
 et l'autre vers la Soulaire
 tranchent le col ensemble
 de deux coups en un seul,
 tandis que la tête roule vers le Bas
 dans un grand pur qu'ils ont creusé en exprès.

Ainsi leur sœur est délivrée

PAR le même chemin,
 une matinée,
 la voilà tout ébaubie,
 car de la vraie-belle porée grasse
 lève par grands boquets
 sur la tombe du Sarrazin.

GARDEZ-VOUS d'en cueillir jamais,
 ô ma sœur ;
 engrais de païen est poison pour nous
 et nos malheurs ne finiraient point.

AH ! bel-à-voir !
 Devant le jardin maudit, la demoiselle un soir soupire.
 La claire se lève au ciel
 plus blanche qu'une palettehouérée de dume.



Croquis en vue de l'illustration du Conte des Sept Frères

Voici la journée finite,
bientôt les frères vont rentrer,
l'outil sur l'épaule. Ils demanderont à manger
et Loïza n'a rien à mettre en la marmite,
sauf une poignée de sel gris
et un failli oignon vaillou.

— ... Tout comme ! ...

Et voici dans sa main
trois bien gentils brins de porée,
qu'elle met à bouette et songe dans le même temps :

— Cela bien sûr ne peut lou faire dongier
car pour eux ils n'en sauront rien.

LORSQUE les sept frères posent leur prais-coupants,
tous sept ils disent d'une même voix

— Sœur !

tous sept nous avons grand faim.
Du soleil à la claire nous avons travaillé
et longtemps encore cheminé ;
donnez-nous vite notre souper.

ET elle trempe leur écuellée...
A chaque, la sienne, sur la pierre de l'âtre.

Et sitôt les mangent de bien aise
Et sitôt disent :

— Sœur !

Ouvrez la presse à deux battants
et donnez sept chemises blanches.

Chemise blanche je vous prends
et si je meurs sans sacrement
me servirez de confession,
et d'extrême-onction.

Ah !

ver... mais...

les voilà tous changés en papillons tout blancs,
ils partent en mêle de la fumée bleue,
et sur le toit se posent. Sept oiseaux tous d'une sorte
qui chantent par lou becs
et subient bien gentiment,
subient devant les passants :



je suis devenu pigeon, pigeon



je suis devenu pigeon ramier

Et eux, de les en-regarder
et de marcher tout étonnés
et, plus loin, de s'y retourner.

■
Si tant de peur a Loïza
qu'elle s'encourt par la campagne,
dret devant elle, tout tout échouébie ;
et bientôt, à l'heure de nuit,
l'heure ou l'on ramène les bêtes,
elle veut houer comme les pastours,
pour savoir si elle est toujours elle,
la même Loïza qu'aparavant...

... Mais s'avise qu'elle est muette.

■
Hou ! Hou ! Hou !
Font les oiseaux :
Hou ! Hou ! Hou !
Pour les pécheurs
Hou ! Hou.

■
La peur enserre son collet,
le noir pèse sur ses épaules ;
— Mon bon Dieu, punie vous m'avez !
Raconte-t-elle
dans son penser.



■
LLE chemine longtemps sous le clair des étoiles,
chemine le jour suivant et la netée suivante,
chemine le lundi,
chemine le mardi,
chemine toujours sur ses nus-pieds,
heurçant les chaillots,
cheyant aux bachots,
sans rien voir et sans rien entendre.

Puis, entrevoit un creux de chêne,
et la voilà de s'approcher
et de s'asseoir entre les quartelles.

Bien crasibottée en un tas,
côtant sa face ô ses mains.

■
Elle se prend à pleurer tout bas,
s'attend de mourir,
guerouée qu'elle est,
et faible, et fortunée par ses chutes,
quand elle sent heure d'aise et, près d'elle, voit un chien
qui passe sa langue sur ses mains.
Et elle
de passer aussi ses mains, dans le poil rouété,
tout lentement, ! tout lentement !
tant elle se sent faillie
et défaillante.

■
Acette heure la bonne bête apporte son déjeuner,
et mezé Loïza ne sera plus en péril de faiblesse.

Chaque jour
le doux chien de sa gueule présente
les creignots que le maître jette pour li
du seuil da sa maison,
à l'heure du mé-matinon.

■
MAIS le patron de la bête de chien,
commence à faire de bonnes brânées
pour engraisser son chien berger
qui jamais ne profite.

Une fois,
s'en vient quand et li,
car il remarque ses détours.

■
Au creux du chêne
il voit une jeune et belle fille assise
et doucement li cause.

■
ELLE ne répond pas, car elle est muette ;
mais elle sourit de ses dents blanches,
et le jeune homme plonge ses yeux noirs
dans les yeux verts de Loïza,
qui, au coup, sent sa vue s'enfoncer
jusques au terfond de son âme.

■
TELLEMENT il est apitoyé
que lui-même apporte un chantiau de pain frais,
un petit morcet de lard,
une galette bien graissée,
une pomme de Doux-Hovec,
o son coutet pour la plucher.

■
DOUCEMENT lave ses plaies
avec l'iau du ruzet,
et li demande de le suivre chez li.

■
IL passe l'échâlier,
traverse le courtil :

— Ma Mère,
je vous amène une servante nouvelle,
je vous demande d'avoir de grands égards,
car elle est muette, et bravement a souffert.

■
L'ancienne, avarde plus qu'avaricieuse,
songe de suite qu'elle la fera travailler
comme 10 valets.

Pour elle de baisser ses yeux,
tristement ou gaiement, elle ne peut pas l'aulner
et ne veut pas rire, non plus que pleurer
ni laisser voir son sentiment.

■
IL li donne, pour la filer,
la touzure de ses brebis
et le chanvre de sa chanvière
et joliment s'amuse
à voir la navette érusser sur la chaîne,
... et la trame de s'allonger...
... sur le métier...

■
TANDIS que le mousset de linceux
se monte dans la presse,
s'en va guetter sa mère et li dit :
— Je veux que la servant s'établisse dans la ferme :
toute la têtüre de chanvre ou de lin
a passé de fil en toile,
et j'ai des écus plein mes chausses.
Ma mère il est bien temps.

■
L'AVARDE jure par le nom du Bon Dieu,
grandement se démonte,
et la voici en tempête,
ô ses doigts crochés écaïsse son corselet,
brayant comme une damnée :
— Pas jamais cette fille de rien
qui n'a pas seulement un liard
ne s'établira pour ma bru.
Mauccion !
Si jamais pareille chose je dure,
que Dieu me mette en son enfer.



■
A ! Ha !
...! Bel-à-voir !...
autant l'avarde se démonte
et tant plus le beau minourd
est décidé,
bien décidé.

■
IL s'en va commander au tissu
six aulnes de garreau vert
et six aulnes de garreau bleu ;
six aulnes de rouge,
et trois de noir,
mesurées devant li,
à l'aulne de Paris
forgée par son meilleur ami.

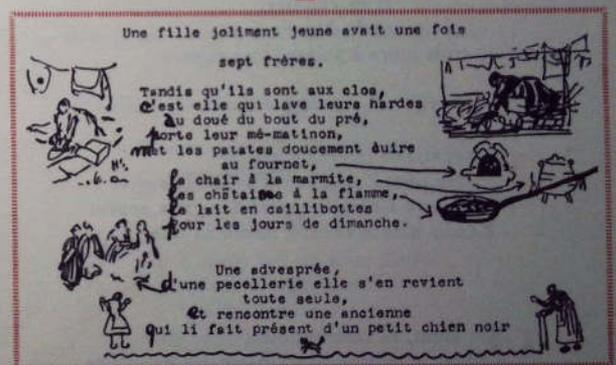
■
IL embauche les plus grands cousous
qui li taillent une camisole de drap fin
et des braies neuves ;
Rapporte de la foire de Loudia
des gamèches de toile grise,
et un chapet en poil de lapin
avec deux longs rubans de velours.
(AH ! BEAU QU'IL ÉTAIT ! SI TU L'AVAIS VU, TU AURAIS DIT
UN MONSIEUR).
... Et un plein coffre d'affitiaux

Qu'il remet à Loïza
des sayons
et des cotillons
et des capots en provision.

Il fait placer au mitan de la pièce
une mée terluisante en cœur de chêne,
un lit sculpté d'oiseaux et de feuillages
avec le banc de même ;
fait terchanger les clevures de fer
par des clevures de cuivre.
et met pour la veillée
deux bobouères bien hêtantes
et net gentilles,
sous le corbelet de la cheminée.
Sur sa bête de cheval,
s'en va vers Sainte Anne en Auray,
où il achète un anneau de fidélité
pour en faire don à sa promise.

TROIS journées durant on creuse des sillons
pour asseoir les invités au festin.
On enfourne des tourtes de douze livres
avec des gâches de même.
Un fosset à chaque barrique
du cidre le plus gouleyant,
cinquante pichets rangés en ligne
pour abreuver les parents et les proches

POUR le jour des noces,
les meilleurs sonnoux se traversent
au nombre de huit pour trois jours ;
et dans l'église,
devant l'autel,
les deux cierges brûlent d'une même flamme
longue,
drette,
blanche,
sans beluetter durant toute la messe.
Ils se passent tous deux l'anneau,
et ainsi sont bien mariés.



Etude de Jeanne Malivel en vue d'une illustration marginale du *Conte des Sept Frères*



■
E tous côtés les menous arrivent,
et leurs menouères en croupe.
Hardis, sautent les fossés,
et galopent de par les landes.
Avant d'entrer
dans la cour

les filles déroulent leur grande coëffe
de tulle, tout brodé
en manières de fleurs et de boquets
sur leurs luisants cheveux l'ajustent,
pareils à deux grandes ailes
de bel oiseau volant.
Et de baouder,
et de chanter,
et de danser,
trois jours à suivre, à se réjouir.

■
C EPENDANT la vieille mâtine
Ne peut s'emposer d'avoir du regret :
Elle trouve Loïza toujours dans son souret
Et une idée mauvaise hante sa tête.

■
O le mont, la voici montée,
(dans le solier) pour quérir des hanoches.
Durant qu'elle rassemble une première brassée

Une bérée sous les ouïbes s'en vient pour lui subier
Sur une sonnerie qui li pertuise les oreilles :



— Bonne femme, bonne femme, tu ramasses du bois
pour te brûler !

■
E T elle de la chouter avec sa devantière :

— Nouna c'est pour brûler ma bru
qui ne parle point !

Et la bérée de ouïder et de faire des terbeuchets :

— Bon' femm', bon' femm', tu ramass' du bois
pour te brûler !

Et elle de la chouter à coups de riblet :

— Nouna c'est pour brûler ma bru
qui ne parle point !

■
L A bérée fait un tour d'ailes
et en même place
gaillardement
s'en vient lui ressubier
Et lui gouaper à longueur de temps
en li pigochant le bout de son nez :

— Bonne femme, bonne femme,
tu ramasses du bois pour te brûler !
Et elle de la chouter avec des roches !

■
A blanc le four est chauffé.
Pareille aux nuages la fumée se lève
tout alentour.
Le carriket passe en l'air
et grince comme une signifiante.
Le chien hurle à la mort
et la poule a le chant du coq.
Les vaches à l'étable se délaissent du même coup.

— Tu peux tourner ta ribotte,
patronne,
deux heures, dix heures de temps,
pendant la nuit, pendant le jour,
tu ne ramasseras pas de beurre
Seulement une guermille !

■
L'HOMME qui creuse un pur
dépasse le mitant de la terre
et il ouït une voix d'ancienne
qui dit :

— Va dire à la fille de ta fille
que la fille de sa fille
pleure !

■
ET chacun de guener ! de guener,
de guener tout prêt d'en caounir.
La vieille croche la jeunesse
par sa taille,
la lâche par le rouge pertuis,
...! Mais !...
Son pauvre corps n'a pas seulement bité
la roche brûlante
que sept petites colombes blanches
sur le rebord d'une croisée chantent
en langage d'homme !



— Parlez, parlez, ma sœur
il est sept ans passés

■
AU même temps la jeune femme
court faire un mignon à chacun de ses frères,
Qui redeviennent sept beaux gars.

L'avarde devenue honteuse
se boute d'un coup dans le four
où rôtie est
disqu'à ses os.

ALORS, le chariot est parti,
et le chien aloze son maître,
et la poule gratte pour trouver son manger,
et les vaches se relaissent,
et la ribotte pleine de beurre, quasiment va s'écarteler.

L'homme qui creuse un pur ne veut rien raconter
car le bonheur est arrivé.

Loïza et Péranik ont sept fils,
nommés à leur baptême du nom des sept parrains :
Samson et Malo,
Briec et Tugdual,
Pol,
Corentin et Patern.

FIN



Jeanne MALIVEL

et

son Œuvre



Jeanne Malivel dans son atelier à Loudéac

studio Binet



I

CERTAINS êtres privilégiés apportent en naissant la marque de la prédestination. Jeanne Malivel avait reçu de Dieu le sceau du génie. Et pourtant, hormis la flamme intermittente de son regard toujours interrogateur et curieux, nul indice extérieur ne semblait révéler aux indifférents, aux parents mêmes, la sensibilité frémissante qui se dissimulait derrière les silences de la petite fille, perdue dans son rêve.

Elle naquit à Loudéac, le 15 Avril 1895, dans la maison familiale de la Place au Fil, où s'écoula son enfance.

Des fenêtres de l'appartement, la petite Jeanne voyait un coin du ciel gris, des maisons grises et la grise abside de l'église aux murs de granit moussu, grosse et roide comme « une cotte de garreau ».

Ce que le paysage natal, sans grâce et sans sourire, ne pouvait

offrir pour enchanter son imagination, Jeanne le reçut de sa famille, qui lui inculqua la foi catholique, le culte de la Bretagne et déposa dans son âme le respect des traditions vénérées, la passion du vrai, l'amour du beau.

Son grand-père Malivel, au bon vieux temps des diligences, assurait le service de Rennes à Caen. Au retour, il ne manquait jamais, en passant le Gouesnon frontière, de crier, vers l'intérieur de la voiture : « Saluez, Messieurs, vous entrez en terre sainte ! »

Sa grand-mère était une de ces vieilles conteuses qui ont enregistré toutes les traditions, toutes les légendes, toutes les chansons, tous les récits qui composent le folklore d'une région. Elle aimait les dire à ses petits enfants.

Un de ces contes a donné naissance à l'*Histoire des Sept Frères*, mise en patois Ioudécien par Jeanne Malivel, si bien que c'est la grand-mère qui fut, sans s'en douter, la véritable marraine du groupe *Ar Seiz-Breur*.

Aux légendes du pays la petite Jeanne préférait encore les anecdotes recueillies dans la famille, elle en demeurait tout imprégnée. L'exemple de ses trois grands oncles Beaufile a pu avoir de l'influence sur sa vie.

Venus à Rennes du fond de la campagne, les trois frères occupaient une chambre commune, où ils travaillaient seuls en s'entraînant. Remarquablement doués, d'élèves ils devinrent professeurs, — artistes par nature, ils jouaient aussi du violon, et animaient la vie familiale lorsqu'ils retournaient au Vallon, en Saint-Armel (Ille-et-Vilaine).

Comme eux, l'arrière petite nièce travailla seule dans son atelier de Paris ; elle aussi sera professeur et artiste.

— Je me souviens de l'oncle Constant, a noté Jeanne Malivel. Il nous récitait les Fables de la Fontaine d'une façon exquise. Le soir, il nous apprenait le nom des constellations.



— Regardez, c'est par ici que va poindre Véga, la première étoile.

Le grand oncle Julien, quoique professeur de mathématiques, était un peu poète. Il aimait à s'asseoir seul au fond de son jardin.

Et là, il méditait : « A quoi bon lire le produit de l'imagination des autres, disait-il, je fais mes romans moi-même, j'en compose un chapitre par jour ! »

Pour connaître l'enfance de Jeanne Malivel, il convient de laisser parler sa camarade de classe, Anne Collet :

« A la voir toute menue dans son tablier de serge noire, avec son doux regard où passe parfois une lueur mutine, on ne se douterait pas de l'influence qu'elle exerce à l'école. La définition courante de l'enfant sage qui ne remue pas, parce qu'elle n'a pas envie de remuer, qui ne bavarde pas, parce qu'elle n'a rien à dire, l'amorphe sans mérite, souvent sans esprit, que l'on offre en modèle et qui déplaît généralement aux enfants, ne peut s'appliquer à Jeanne. Elle a sa manière d'être sage. C'est par devoir qu'elle se montre toujours docile.

« — Un jour de distribution de prix, sa maman lui avait recommandé de ne pas ôter son chapeau. A l'appel de son nom, elle se présente sur l'estrade. On la conduit à l'Evêque qui préside la cérémonie pour se faire couronner.

« — Otez votre chapeau, lui dit le prélat.

« Jeanne le regarde sans bouger.

« — Otez donc votre chapeau, chère petite, reprend l'évêque.

« — Maman a défendu, répond timidement la fillette.

« — Alors, c'est très bien, mon enfant, répliqua Monseigneur, il faut toujours obéir à sa maman. »

« A sept ans, Jeanne ne savait pas lire. Mais ce fut en une heure l'éclosion. Elle dit spontanément, un jour, à sa mère : « Maintenant,

j'ai compris comment on fait pour lire. » Elle lisait couramment quelques semaines plus tard.

« Mieux qu'une longue analyse ce simple fait définit Jeanne Malivel. Toute sa vie sera le développement fécond de ce trait de caractère. Quand elle aura compris, conçu, elle réalisera.

« Dès sa plus tendre enfance elle aima la vérité. Ce fut pour elle une grande déception lorsqu'elle apprit que ce n'est pas le Petit Jésus lui apporte les jouets la nuit de Noël. Elle ne voulut plus jamais aligner ses souliers dans la cheminée, à côté de ceux de ses sœurs. Elle avait une instinctive horreur du mal. Sa mère la trouva tout en larme un matin dans son petit lit. Elle lui demanda les raisons de son chagrin :

« — C'est parce que nos premiers parents ont désobéi au Bon-Dieu, répondit-elle. Ils sont la cause que nous mourrons tous, que maman mourra. Je ne veux pas que maman meure.

« — Mais, lui dit sa sœur, son aînée de seize mois, il faut bien mourir pour aller au ciel. Tu ne veux donc pas y aller ?

« — Oh ! si, mais pas comme cela !

« A l'école, comme à la maison, Jeanne parlait peu, se livrait moins encore. Quelquefois, un mot jailli des profondeurs de l'être projetait une lueur sur le mystère de son âme. C'était une petite fille réfléchie, qui disait : « Les grandes personnes ne comprennent pas les enfants ». A cette réflexion peu ordinaire, s'alliait pourtant un grand fond de gaieté. Le signal de la récréation donné, on faisait cercle autour d'elle : « A quoi joue-t-on ? » Elle avait mille trouvailles. Eveilleuse d'idées, c'était un chef sans en avoir l'air. Elle aimait expliquer, parler posément, enthousiasmer ; et elle avait le don de sympathie. Les grandes faisaient beaucoup de cas de ses avis. Elles la considéraient comme une petite fille différente des autres.

« Bonne, elle allait à toutes, secourant les plus pauvres, mais son âme, claire comme son regard, la rapprocha de Geneviève Le

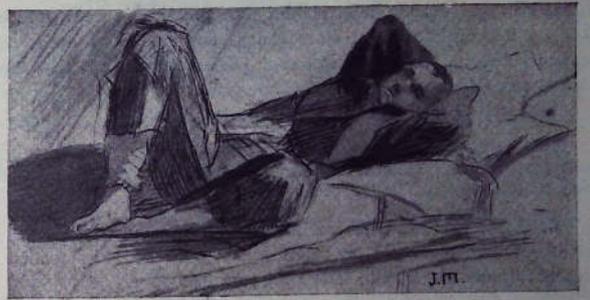
Grand, nature supérieure, elle aussi, de laquelle Jeanne dira plus tard : « Geneviève Le Grand est bien meilleure que moi ». Ce fut sa première amie. Hélas ! la mort les a prises toutes deux...

« En classe, l'assiduité de Jeanne Malivel était remarquable. Elle prêtait à toute chose une attention soutenue et réfléchie. C'était bouche bée que ses compagnes l'écoutaient réciter, avec un réel talent de diction, « la mort tragique du petit agneau dévoré par le loup ». Elle écrivait mieux encore :

« Ses devoirs avaient souvent les honneurs de la lecture à haute voix. C'était une grande joie pour nous. Elle montrait de l'originalité et savait trouver des images jolies. Nous ne songions aucunement à la jalouser. Si nous lui disions des compliments, elle acceptait ce que nous disions avec tranquillité. Moins de naturel nous aurait déplu. Le rayonnement pur et doux de son âme agissait sur les natures les plus violentes. Quand nous avions été un peu loin dans nos espiègleries, la tristesse de ses yeux nous semblait un reproche. C'est pour toutes ces qualités que nous l'aimions.

« Déjà l'artiste se révélait en elle. Elle aimait à illustrer les marges de ses cahiers et de ses lettres de petits croquis souvent amusants. »

Telle fut l'enfant accueillante et douce, généreuse et délicate de sentiments, douée des plus nobles aspirations esthétiques ; telle nous retrouverons dans sa trop courte vie : la femme, l'artiste, la réalisatrice.



Les parents de Jeanne avaient remarqué très tôt ses dispositions exceptionnelles. Ils la confièrent à Mlle Gicquel, de Loudéac, professeur à Rennes.

Jeanne travailla dessin et peinture sous sa direction, tant à Loudéac pendant les vacances, qu'au pensionnat de l'Immaculée Conception, à Rennes, où elle continua son éducation. Là, elle exerça sur les élèves la même influence rayonnante qu'elle avait eue sur ses compagnes de classe : « Laissez-nous là encore, disait à sa mère M^{re} P., directrice de l'établissement, c'est une enfant qui entraîne au bien ». Mais à Jeanne il fallait la vie de famille. Rentrée de pension, elle continua de travailler, tout en se tenant en contact avec son professeur.

C'est à l'enseignement de Mlle Gicquel, qui fut sa véritable

initiatrice, que Jeanne Malivel dut les premiers succès qu'elle obtint à Paris. Maîtresse et élève étaient devenues deux amies, et Jeanne témoigna toujours à son cher professeur une affection très vive et une estime profonde, qu'aucune école n'éclipsa.

Elle écrivait de Paris :

Les conseils de Mlle Gicquel m'ont été très salutaires. Les professeurs de l'Académie Julian, qui sont tous des maîtres, ne m'ont jamais fait mieux comprendre l'art, que Mlle Gicquel...

En Avril 1914, celle-ci conduisit à Paris quelques-unes de ses meilleures élèves afin de les mettre en rapport avec des maîtres. Jeanne fut encouragée, elle écrit à ses parents :

Paris, 21 avril 1914. — Aujourd'hui nous avons été jusqu'à Neuilly voir M. Deschenau. A onze heures nous entrons. J'avais la charge des études. Deschenau a été très, très aimable. Il a dit, en parlant de mes plâtres : « Avec des dessins comme ceux-là vous seriez admise au concours de la Nationale ». Cela m'a fait beaucoup de plaisir.

Puis la semaine suivante :

Chers tout le monde de la famille. Je suis bien heureuse de vous annoncer que j'ai eu ce matin une correction favorable de Royer.

Bien que ce premier séjour à Paris n'ait duré que quelques semaines, Jeanne s'ennuyait des siens :

J'ai terriblement envie de vous revoir tous, merci de vos bonnes lettres, envoyez m'en d'autres, car j'ai le mal du pays. Je vous reverrai bientôt, et mes baisers sont tous pleins d'espérance.

A son retour, heureuse de se retrouver en famille, elle installe un petit atelier, compose la maquette de sa toile : « La Marnot » et travaille presque toujours en chantant.

Hélas ! le tocsin du 2 août 1914 interrompt brusquement travaux et chansons.

Dans un grand élan de patriotisme, dès les premiers jours de guerre, Jeanne avait dit à ses parents : « S'il y a besoin d'infirmières pour soigner les blessés, je vous demande de me laisser partir ». Bientôt Loudéac transforme ses écoles en hôpitaux. C'est à l'hôpital Sainte-Anne qu'il lui sera donné de se dévouer. Jeanne, comme sa sœur aînée, revêt la blouse d'infirmière. Tout en soignant ses malades, elle fait leur croquis, note les faits militaires qui les concernent. Elle a laissé plusieurs albums, véritable journal de l'hôpital et de la guerre où les anecdotes et les notations originales fourmillent. Citons au hasard :

L'hôpital dort... L'hôpital est sans doute fatigué... L'hôpital va faire la sieste... Nos dernières chansons l'ont bercé. Chut ! L'hôpital dort. Monsieur D. à peine aussi gros que son gros registre, tout seul dans le bureau où s'empilent les états, les états... les états ! Monsieur D. et ses « quatre-z-yeux », le menton au niveau des pages, griffonne et paperasse (voir le verbe paperasser). Du travail ? Ah ! il en a par dessus la tête. Il ne sait par quel bout commencer : recensement du charbon, recensement du café, recensement du bois, tous les inventaires possibles et imaginables.

Monsieur D. griffonne et travaille, mais ne fait plus de bruit. Chut ! L'hôpital pourrait avoir des cauchemars... Le petit père (1) képi rouge à l'hôpital, capuchon de trappiste à l'autel, le petit père, sourire aux lèvres, installé lui aussi devant un bouquin, si gros, si gros qu'on croirait le voir à travers une loupe, ne dit rien. Mais entre temps, glissant sans bruit dans ses pantoufles il fait la chasse aux araignées. Puis doucement, la tête inclinée, avec toujours son petit sourire, le petit père dort... Chut ! Taisez-vous... L'hôpital sommeille, ne faites pas de bruit, il pourrait se réveiller.

Son besoin de dévouement s'affirme. Elle se consacre à sa tâche avec une abnégation et un sens délicat de la souffrance qui fait l'admiration de ceux qui l'approchent. Et voici que son extraordinaire influence naturelle s'exerce sur les soldats. Elle relève le moral des uns, empêche les défaillances des autres, s'ingénie à offrir à chacun, avec la douceur tranquille de son sourire, la distraction imprévue.

(1) R. P. Dom M. Alexis Presse, abbé de Tamié (Savoie).

le jeu nouveau, l'exemple discret de sa fermeté. (1) Quand ils sont de retour au front, les blessés reçoivent de leur infirmière des lettres et des colis. Ils la remercient à leur manière, en lui témoignant leur reconnaissance par de modestes envois, auxquels Jeanne se montre extrêmement sensible, et qui lui inspirent des lignes émouvantes :

Mes fleurs, mes bagues ! Oh ! Chers petits objets, qu'êtes-vous donc pour que je vous aime tant. Fleurs... bagues... ces simples mots évoquent tout de suite une idée somptueuse. Des fleurs... des bagues, mais ces objets ne pourraient vivre seuls... Il leur faut des lumières, des dorures, des salons ou des écrins précieux. Et quand je dis « mes fleurs » et « mes bagues » cela veut dire mon luxe.

O luxe de guerre !

Mes bijoux, si chers, sont de simples anneaux d'aluminium. Ils n'ont pas plus de valeur que ces spirales de cellulose qu'on met aux pattes des poules. Cela m'est égal. Ce sont mes souvenirs, et j'y tiens. Chacun de ces petits riens a son histoire, une histoire touchante, émouvante, une histoire tout entourée de mystère, car ils ne parlent pas mes anneaux.

L'un d'eux est tombé à l'attaque de Champagne... Printemps 1915. Un zouave a mis dans sa poche un bloc de métal. Peu à peu, pauvre masse informe, l'aluminium allemand prenait la tournure d'un bijou. Bijou fait par un soldat pour une infirmière. Une autre bague est un vrai petit chef-d'œuvre de pioupiou. Longtemps elle a été en chantier sur le front. Ses fines arabesques se modelaient de jour en jour, assistant à toutes les batailles de l'Artois. Aussi, quand elle est arrivée, perdue dans un chiffon de soie blanche, avec quelles mains tremblantes je l'ai défaits, elle me paraissait encore tout imprégnée des lueurs du champ de bataille.

Mes fleurs !... C'était un jour en revenant de l'hôpital. On me remet une petite corbeille légère, délicieuse déjà par le parfum qui s'en exhale. Je l'ouvre, le parfum redouble. Les délicats sépales se nuancent de tons jolis. Nous sommes en automne, les feuilles sont tombées. Les arbres montrent déjà leurs branches, sèches et dépouillées. La terre est humide et noire, et notre ciel gris de Bretagne est devenu plus sombre encore. La tristesse

(1) L'un de ceux qu'elle a soignés, en apprenant sa mort, écrivit à Madame et Monsieur Malivel ces lignes émouvantes : « Hier soir, ma femme et moi nous n'avons fait que parler d'elle ensemble, énumérant toutes ses qualités, mais par dessus tout sa bonté de cœur, sa douceur, son amabilité avec tous et le sourire qui ne la quittait jamais... j'aurai pour elle un souvenir et une reconnaissance éternels... si elle n'est pas au paradis, personne n'ira, car elle n'avait pas un seul défaut. »



est partoul, froide et pénétrante ; comme le brouillard qui flotte. Mais c'est le printemps qui vient vers moi, le printemps plein de senteurs, et avec la fraîche et charmante végétation, c'est un peu du soleil de Nice qui entre dans la maison, grâce au bon poilu qui m'envoie ce gentil colis.

La guerre durait... Jeanne prit ses vingt ans avec un petit air lugubre. Pouvait-on être gai au récit des horreurs de la bataille ?

J'ai vingt ans... C'est énorme, me voici vieille maintenant. Dire que l'on ne peut retourner en arrière. Cela me fait presque peur... La vie est tout de même bien courte. Et l'on a raison de dire qu'il faut toujours se tenir prêt à mourir... Il me semble que déjà je me vois tout proche de la fin de ma carrière. Fort heureusement les vœux joyeux de mes sœurs ont dissipé l'ombre de ma vieillesse...

Quelquefois il y avait relâche à l'hôpital, Jeanne échangeait alors la blouse d'infirmière contre la blouse d'artiste et reprenait ses pinceaux. C'est ainsi qu'au cours de l'année 1915, elle fit sa belle toile de « La Marnot », vieille Loudéacienne en prières... Œuvre toute personnelle. Puis, au commencement de 1916, le portrait de sa mère. Et pendant un arrêt plus long, elle retourne à Paris afin de suivre les cours de peinture de l'atelier Julian. Chez les religieuses où Jeanne descendit, on fut surpris de voir arriver la petite Bretonne. C'était l'époque des premiers bombardements par avions, les Parisiens commençaient à émigrer vers la province. Dans la chambre qu'on donna à Jeanne, une jeune fille venait de mourir de la grippe. Mais Jeanne n'avait peur ni de la grippe ni des gothas. A sa famille inquiète elle envoyait de curieuses descriptions des caves de l'établissement. « Pourtant, ajoutait-elle, si l'on entend de temps à autre les avions bourdonner, j'ai beau mettre le nez à la fenêtre, consulter le ciel, je ne vois jamais qu'une bande bleue découpée de chaque côté des cheminées et des toits ! »

Son séjour ne fut pas long, elle l'abrégea afin de tranquilliser sa mère, tout en insistant cependant pour rester.

« Ma pauvre maman, je l'avoue que je ne quitterai pas Paris sans regrets. Pourquoi ne pas me laisser le temps nécessaire pour exposer mes tableaux. Mais si je reste, un gros souci me talonnera comme un remords, celui de savoir ma maman inquiète, alors parle, ma petite mère, fais un signe, j'obéirai ».

Et Jeanne rentra parce que, dit-elle, obéir, c'est la chose la plus facile qui soit au monde.

Au début de 1917, Loudéac voit ses hôpitaux supprimés. Jeanne repart de nouveau pour Paris. Elle écrit ses impressions d'arrivée :

Je ne sais comment ce matin, 27 janvier 1917, je me réveillai dès patron-minette, dans un petit lit de fer, sous un couvre-pied rouge, qui m'aveuglait. Le jour entra par une petite lucarne haute, une carte attachée à la porte m'apprenait que j'étais à l'hôtel d'Armor. Ce petit réduit, c'est Paris. Quelle aventure...

Me voici maintenant installée au deuxième étage de la rue de Longchamp. Ma chambre est petite pour la province, grande pour Paris. L'église, où je suis allée entendre la messe m'a paru de style roman. On y chantait des cantiques connus, avec une musique si douce, si douce, qu'elle semblait flotter comme l'encens. L'assistance était pieuse, des marchandes de légumes entraient, un fichu noué sur leurs cheveux. Il y faisait froid. Un peu de sensualité m'a conduite vers la bouche du calorifère.

3 février 1917. — Il fait bien froid. Et le soir, quand je rentre dans ma petite chambre sans feu, je baisse les rideaux, j'allume l'électricité, et je m'enroule pieds et jambes dans une couverture. Cela me fait penser au Petit Chose qui faisait cela lui aussi. Seulement, il n'avait pas comme moi de gentilles camarades d'atelier, il n'avait pas surtout de petites sœurs pour lui écrire, et il ne pouvait pas troquer, comme je viens de le faire, un paletot de laine blanche contre 18 fr. 50 en espèces sonnantes... il n'avait pas non plus une bonne table d'hôte... ici, le menu n'est pas merveilleux — mais c'est encore trop de luxe pour le Petit Chose...

Dimanche 11 février. — En revenant ce soir de la rue Clapeyron, je me réjouissais déjà. Il fait glacial dehors, mais je savais qu'en arrivant dans ma chambre, j'y trouverais la flambée hebdomadaire que je fais allumer pour marquer mon dimanche d'un petit luxe. En ouvrant ma porte, j'aperçois un gros paquet. De suite, je reconnais le papier de chez nous, la ficelle

de chez nous et l'écriture de ma petite Yvette. Vite j'ouvre. Des chocolats, des gummies, des petits fours, des pommes, un gros cake, quelles gâteries ! Il faudrait être un poilu de la tranchée pour mériter tout cela. Si je ne craignais de troubler la quiétude des voisins, je me mettrais à danser à la façon de chez nous.

Je regarde encore la bonne flambée de ce soir, je ne ressemble plus au Petite Chose, et ma couverture reste à sa place sur mon lit.

23 février. — Ce matin, je suis partie joyeusement de la rue de Longchamp avec un petit paquet contenant mon déjeuner. A midi l'atelier se transforme en restaurant. Heures délicieuses, qui resteront parmi les bons souvenirs de ma vie d'étudiante.... Aujourd'hui, enterrement de Carolus Durand. Son vrai nom est, paraît-il, Charles Durand. Peu à peu, le talent étant venu et la renommée aussi, il se fit appeler Carolus Durand, lorsqu'il était chez lui, Carambolus Durand lorsqu'il jouait au billard, Caracolus Durand lorsqu'il montait à cheval, ce qui était son sport favori. On raconte même qu'il se rendait quelquefois à cheval à l'atelier pour y faire ses corrections. Un jour, les élèves eurent l'idée de dorer les sabots de sa monture, ce dont Carolus, au lieu de se fâcher, se montra très flatté.

1^{er} mars. — Lasse de respirer la bonne odeur des marrons grillés, je m'en suis payé pour quatre sous. Oh ! la bonne petite bouillotte dans le creux de mon manchon ! C'est que l'odeur des marrons grillés, c'est une odeur de chez nous.

Lancée seule dans Paris, surtout parmi le monde des artistes, Jeanne ne va-t-elle pas se laisser étourdir par une vie si différente de celle qu'elle a vécu jusqu'alors ? Comment va-t-elle regarder et comprendre la liberté qui règne autour d'elle ? Ceux qui ne connaissent pas son fonds sérieux, l'extrême richesse de ses qualités morales, peuvent manifester quelques craintes. Elle est la première à s'en amuser :

C'est tout juste si Madame S. n'a pas levé les bras au ciel quand elle a su que j'étais seule à Paris. Elle n'a pas cherché à dissimuler son étonnement, et de son accent breton, qu'elle ne perdra pas : « Comment votre « papa » et votre « maman », ont-ils consenti ? » Mais quand elle a appris que je travaillais à l'Académie Julian et non dans un pensionnat de jeunes demoiselles,

cela a été bien autre chose. Comment, si jeune... Vous n'avez pourtant pas l'air. On ne dirait pas cela à vous voir. Loudéac a donc bien changé ? — Non, Loudéac n'a pas changé.

Jeanne Malivel non plus. Son âme garde toute sa fraîcheur :

6 mars. — En sortant de la conférence du D^r Richer, aux Beaux-Arts, j'ai vu sur les quais, parmi des bouquins épatants que j'achète... par la pensée, un paroissien du diocèse de Saint-Brieuc... un petit bout du pays, quoi ! Aussitôt, dans ma tête, j'ai échafaudé un roman... par qui ? pourquoi ? comment est-il venu là ce livre ?

Ah ! Jeanne Malivel est bien la nièce de son oncle Julien Beauvils.

8 mars. — Une gentille camarade d'atelier m'a apporté des perce-neiges. Grâce à ce petit bouquet, ma chambre ne ressemble plus à un banal garni de célibataire.

10 mars. — A la suite d'une conférence du révérend père Courbet sur le spiritisme — qui était ma hantise depuis quelque temps — nous avons eu ici une séance de tables tournantes. Tous les spectateurs croyaient dur comme fer en la science des petits guéridons. Quant à moi, mon scepticisme et mes rires gênaient l'esprit. Il a fallu me mettre à la porte pour que la table consentit à tourner... c'était sans doute un esprit susceptible.

17 mars. — Cette nuit, alerte des zeppelins. Dans un demi-sommeil j'ai entendu vaguement l'alarme, et j'ai continué à dormir en rêvant d'un feu de cheminée.

27 mars. — Sur mon chemin, je passe devant des librairies. Je me délecte, rien que de regarder les bouquins aux vitrines. Il me semble qu'ils sont si intéressants, qu'il m'arrive de souhaiter de prendre d'assaut toute la boutique.

Aux ateliers Julian, les professeurs remarquent vite les qualités sérieuses de Jeanne Malivel ; elle raconte simplement qu'ils lui témoignent un vif intérêt.

Décidément, je devrai beaucoup de reconnaissance à M. Guillomet. Ce matin, il m'a parlé longuement. Il m'assure que j'arriverai parce que je suis

L'ARBRE QUI A PERDU SA COULEUR





E

travailleuse, que l'éducation de l'œil se fera, il m'a demandé mon âge, et de lui apporter mes études ; puis il n'a pu s'empêcher de me donner quelques conseils... En passant devant l'église Saint-Honoré ce soir, je n'ai pas manqué d'y faire une bonne prière, j'ai remercié Dieu d'avoir placé sur ma route un professeur si bon pour moi.

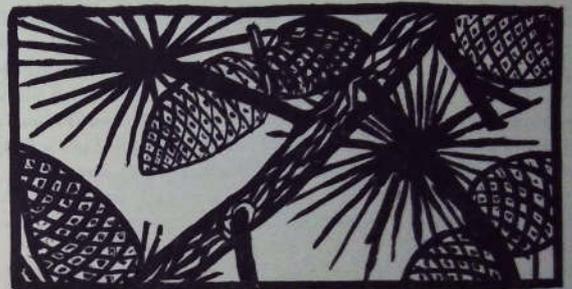
Une autre fois, c'est le professeur Baschet qui la remarque : « Ce que vous faites est très bon. La tête manque de franchise dans la lumière mais la robe a de jolies choses, et la ceinture est très jolie, très jolie... Quand tout sera fini vous pourrez me le montrer encore ! »

La bienveillance des professeurs finit par être remarquée des élèves. Un matin, après une correction, suivie de conseils et d'encouragements, les élèves se mirent à entourer Jeanne. « Bravo, Malivel est à l'honneur », lui disaient-ils, et elle de raconter la scène simplement, comme toujours, et de la commenter pour les siens :

J'étais si émue que je ne savais plus que faire de moi. On m'a dit « Malivel est triste. Qu'est-ce qu'il lui faut donc ? » Alors j'ai tiré de ma poche une enveloppe commerciale, reçue de maman ce matin et j'ai montré l'entête à ma voisine : « C'est très bien m'a-t-elle répondu, et vous travaillerez mieux, que si vous étiez d'une classe plus élevée ». Une autre ajouta : « Au moins, vous, vous ne faites pas de pose ! » J'ai été très touchée de cette sympathie de mes camarades d'atelier. Ce soir, en passant près de l'église, je suis entrée faire une prière plus longue que de coutume.

Tant de modeste simplicité lui avait gagné l'amitié des élèves. Ses succès d'atelier, comme autrefois ceux de l'école, ne suscitaient jamais la jalousie de ses camarades. Après un concours d'esquisse, où elle avait été première, elle écrivait à ses sœurs :

J'ai peur de m'arrêter dans le progrès, et de me laisser griser par un succès bien petit que je n'espérais pas. Ne me croyez pas mieux douée que d'autres. Beaucoup de mes compagnes ont de grandes qualités de couleur, de composition, que je n'ai pas. Combien se sont arrêtées au point où j'en suis.



III

Le séjour de Jeanne à Paris, en 1917, fut environ trois mois. Au cours de l'été, la ville de Pontivy organisa une exposition d'art régional. Sollicitée d'y participer, elle envoya quelques-unes de ses études. Ce fut un gros succès. Sa confiance en elle augmenta du même coup. En outre, cette exposition lui montra la voie nouvelle dans laquelle, peut-être, pouvaient s'orienter ses efforts. C'est là, en effet, qu'elle eut l'intuition de la nécessité d'une rénovation de l'art breton et de son adaptation au goût moderne.

Mais avant d'entrer dans cette voie encore imprécise, Jeanne voudra recevoir la consécration officielle des Beaux-Arts. En attendant la date des examens, elle partage son temps entre Loudéac et le Rose-hier, dont la masse rocheuse forme un cap abrupt, à l'ouest de la baie de Saint-Brieuc. Elle fait des descriptions enthousiastes de la

mer et du paysage, qu'elle illustre de dessins en couleurs. Elle peint des marines, des rochers, des aspects de côtes, des bateaux aux voiles déployées. La villa, louée en garni, ne possède aucun emblème religieux. Dans le jardin en pente qui descend vers la grève, il y a un coin rempli de beaux lys blancs. Jeanne place sa sœur Yvonne au milieu des fleurs, lui met sur la tête un voile léger et peint une « Vierge aux Lys » auréolée. Le tableau est joli, on le fixe à la muraille.

A l'approche du concours, Jeanne regagne Paris une fois de plus. Elle pense tout d'abord à affronter ceux qui pourraient être ses rivaux :

26 octobre 17. — Voici que je suis en possession d'une « feuille de galerie » signée de Bonnat, qui me donne le droit de travailler de 8 heures à midi et de 2 heures à 4 heures. Aussitôt en possession du fameux papier, je me trotte vers les galeries ? J'ai bien un peu... la frousse... d'entrer là-dedans. Il me semble qu'on va m'arrêter. On entre par une grosse porte, qui s'ouvre toute seule à condition qu'on s'arcboute dessus. Et puis, à l'intérieur, c'est comme une sorte de musée avec des moulages antiques, des frontons, des portiques de temple. Il n'y a qu'une salle où il soit permis de travailler, mais là, quelle fourmillère. Et tout cela installé tant bien que mal sur deux chaises en guise de chevalet. Un peu ahurie, je me disposais timidement à faire le tour, lorsque j'aperçus une tête connue. Ça me donne de l'assurance. Je me regonfle et vais frapper sur l'épaule de celle qui s'acharne sur un discobole. « Est-ce que tout ce monde se prépare au concours ?... » Ceci dit d'un air très inquiet. Et elle, avec assurance : « Oh ! non ! il n'y en a ici qu'une petite partie ! » J'ai souri sous la douche ! Dire que tout ce bataillon doit monter à l'assaut des vingt malheureuses places libres ! Par bonheur, je n'ai aucune illusoire espérance. C'est déjà bien beau que j'aie eu le toupet de venir jusqu'ici. Je saurai au moins comment c'est fait.

Tout en se préoccupant de son concours, elle garde son caractère enjoué, où ne se manifeste aucune fronde.

1^{er} novembre. — Jeudi, second dimanche de la semaine, on mange des châtaignes grillées du pays et l'on se paie une promenade dans les musées : Il était une fois une petite botte habillée de brun, coiffée d'un feutre orné de quelques plumes de perdrix... des perdrix qui ont volé sur les landes de



la Sapinière (propriété de la famille). Cette petite botte emboîtait crânement le pas dans la direction de la rue de Sèze, les deux mains enfoncées dans son manteau. En arrivant à destination, elle regarde d'un air dédaigneux la file d'auto qui stoppe aux portes de Georges Petit. Dire qu'il y a des gens qui ne savent pas se servir de leurs jambes et moi qui en ai de si bonnes. La petite botte grimpe l'escalier en habituée, jette un regard de pitié aux visiteurs qui s'attardent aux gravures du vestibule. La petite botte connaît par cœur ces gravures qui ne sont changées que tous les trente six du mois. Voilà donc la petite botte ayant montré patte blanche, qui se faufile entre les groupes. Elle entend au passage : « Evidemment M. le Ministre... Madame, c'est absolument délicieux !... » Puis elle voit de jolis paysages de neige, elle s'extasie devant deux tableaux d'Adler, devant ceux de Besnard, de Roll, de Henry Martin, quelques esquisses la font soupirer : « Est-ce que jamais j'en ferai autant ». Enfin, elle tombe en arrêt devant un grand Christ de Desvallières : Un Christ comme elle n'en avait jamais vu. Un Christ lié au poteau de la flagellation, un joli poteau de marbre et d'or... des verges sanglantes... et le corps du Christ tout cinglé, strié de raies rouges... les mains tendues comme dans un spasme... et une tête !... Oh ! cette tête douloureuse et résignée... avec une mèche qui retombe en avant... et la petite botte fait dix fois le tour de la salle, revenant toujours vers ce Christ... Elle aurait voulu que ses petites sœurs fussent là, et son papa et sa maman...

Tout à coup, une profusion de lumière... Des alignades d'ampoules de tous les côtés, un éblouissement à faire rougir de honte la compagnie d'éclairage et de force qui envoie ses filaments rouges dans une petite sous-préfecture des Côtes-du-Nord !

La petite botte a consulté l'heure, et elle a dû trouver que sa visite était suffisante, car elle a croisé sa fourrure, s'est approchée une dernière fois du calorifère, puis, elle est partie.

Et les impressions continuent à se fixer sans la moindre fièvre :

Mardi 6 novembre.— Hier après-midi, j'ai été visiter la Gilde Notre-Dame, union d'artistes catholiques. Cette petite exposition dans un appartement privé m'a vivement intéressée et m'a fait du bien également du point de vue religieux, car, depuis longtemps, l'art religieux périlait. La petite exposition, ni trop profane, ni trop cléricale (c'est un gros mot, mais il peint si bien ma pensée), m'a prouvé que les catholiques marchaient avec leur siècle et avaient inauguré l'ère du bon goût.

Lundi prochain, ce sera le grand jour. Je vais travailler aux galeries et ce soir, à cinq heures, j'irai à Saint-Germain-des-Près, pour entendre l'abbé Cadard qui commence une série de conférences.

Jeudi 8. — Plus que trois jours... Brrr !...

Un court frisson et Jeanne passe à autre chose :

Depuis ce soir, je fais partie de la Gilde Notre-Dame. Après la conférence, je suis allée trouver l'abbé Cadard, le directeur. Oui ! j'ai eu cette audace de me rendre à la sacristie. Je ne me reconnais plus. Je ne me comprends plus. Oh ! j'étais comme trente-six tomates sur une tige de coton.

Mardi 13. — Je suis bien calmée. Ma seule peur, c'est d'entendre appeler mon nom pour l'entrée.

Calme ! elle l'est tellement qu'elle va, ce jour même, assister comme témoin au mariage d'une de ses compatriotes. Un incident se produit. Elle le raconte avec son humour habituel.

Enfin, voici le grand jour et c'est bien le cas de dire : le calme continue :

A huit heures, ce matin, nous étions dans la cour, quai Malaquais. A l'heure précise, nous grimpons l'escalier à la suite du populaire gardien... Un corridor... des cellules... des tabourets. Un autre corridor... d'autres cellules... Nous nous asseyons chacun dans notre petit casier de bois. Puis on a entendu la grosse clef tourner dans la serrure. On pouvait sans crainte déchirer l'enveloppe ministérielle pour en afficher le contenu : *Piédestal terminant une balustrade dans un jardin avec trois côtés en bas-relief.* J'ai réussi, durant mes six heures, à dresser quelque chose qui ressemble vaguement à notre coffre-fort... et dire que je voulais faire un piédestal !... Tant pis !... Il faudra que cela passe.

Et cela passa le mieux du monde. Le résultat fut attendu par Jeanne avec autant de calme tranquille que l'avait été le concours. Enfin, « la liste » des admis parut. On vint la prévenir qu'elle était classée quatrième.



4 décembre. — Est-ce bien vrai que je suis sur la liste? se demande-t-elle, et moi qui n'osais pas aller voir! Comment faire? Me voilà bien embarrassée.

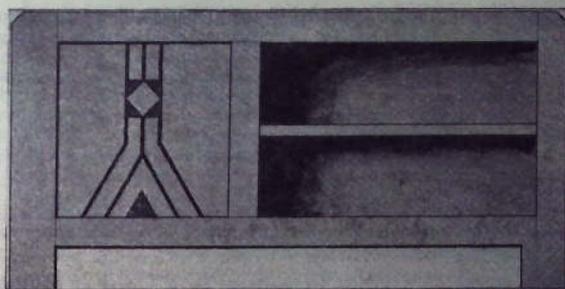
Cette défiance d'elle-même ne l'empêcha pas de continuer le concours. Vers la fin des épreuves, avant l'affichage de la liste officielle, il est d'usage d'exposer le dessin principal (Académie) des élèves définitivement admis aux Beaux-Arts.

Jeanne s'en va regarder si son dessin est du nombre. Elle commence par la fin, les épreuves étant placées par rang de mérite, selon le classement du jury. Ne trouvant pas son dessin, elle se croit refusée. Tout à coup, elle se reconnaît au premier rang. Quelle bonne surprise!

Ce succès ne lui donne d'ailleurs pas le moindre orgueil et, le 6 décembre, elle écrit à ses parents :

J'ai vu C... qui m'a questionnée et m'a demandé si j'avais besoin d'une bourse du département, pour continuer mes études, ou si mes parents pouvaient s'en charger. J'ai répondu : « Je crois que mes parents peuvent le faire ». Si je n'ai pas bien répondu, il faudrait que je sache au plus tôt. Il est toujours ennuyeux de solliciter une bourse, et cela m'obligerait à rester à Paris une année entière. M. C. m'a dit encore : « Il serait bon que vous ayez des relations si vous voulez être lancée »... Je trouve dégoûtant d'avoir besoin de protections...

A mon avis, les concours n'ont qu'une importance relative, mais cela me pose d'avoir été reçue quatrième. Pourtant, je n'ai rien fait pour qu'on s'intéresse à moi. Si on me recherche, c'est signe que je suis peut-être née sous une bonne étoile... Je compte rentrer le plus tôt possible à Loudéac, et y travailler beaucoup. Je ne ferai ni ne recevrai aucune visite, pour ne pas perdre une seule journée.



IV

En mars 1918, Jeanne se trouvait encore à Loudéac. A sa sœur aînée, infirmière à l'hôpital de Trestraou, elle écrit :

13 mars. — C'est une lettre d'adieu que je t'envoie. Je voudrais pouvoir aller t'embrasser à ton poste de guerre. Mais ce n'est pas facile d'aller à Trestraou.

Pourtant, rien que ce nom me fait frissonner. Oh la délicieuse petite chapelle de Saint-Guirec! Oh le beau soleil et la belle mer, les beaux rochers et la belle plage... Et puis encore les petites coiffes lamignonaises en queues d'hirondelles... Et puis, surtout, ma grande sœur chérie, que je ne pourrai pas embrasser d'ici trois longs mois!

Pourvu au moins que notre bonne maman me laisse partir... Que va-t-elle dire lorsqu'elle va voir sur les journaux les 108 blessés (je crois même qu'ils sont morts), victimes des gothas... Elle va trembler, pauvre maman... Mais y aurait-il le double de gothas et le triple de victimes, que cela ne me ferait

pas hésiter un instant. J'ai promis de rentrer pour sept heures à mon hôte, j'ai promis de descendre à la cave en cas d'alerte pressante, et je compte sur Yvonne pour rassurer maman quand je serai partie...

En attendant, je fais une ample provision d'air printanier, je le respire avec délices... Le printemps à Paris, ce n'est qu'une caricature de printemps. Pour quelques pauvres pelouses, à peu près vertes, pour quelques pauvres arbres, remplis de poussière fumeuse, voilà tous les dandys et tous les trotteurs contents... Peuh ! Savent-ils seulement ce que c'est qu'un vrai printemps ?

Ce fut hélas ! un printemps de guerre que celui de l'an 1918 à Paris. L'ennemi se ruait sur la capitale, traînant son canon monstre. La grosse voix de Bertha semait la terreur. On connut de nouveau les queues autour des trains, et, de nouveau, ce fut l'exode des Parisiens vers la province.

Les parents de Jeanne trouvèrent prudent d'exiger son retour.

Naturellement, leur répond-elle, si je m'étais trouvée en danger, je n'aurais pas hésité à faire queue et à prendre le train pour revenir. Lorsque je suis arrivée, la panique était grande. Mais, à présent, je me rends compte que ma vie n'est pas en danger. Le bruit du canon ne m'effraie pas. Je ne promets pas descendre à la cave aux alertes du canon, mais seulement pour les gothas qui sont de beaucoup plus dangereux.

Je ne puis non plus promettre de ne pas aller dans le quartier de Paris qu'on appelle : « zone bombardée », étant obligée de me rendre aux Beaux-Arts qui s'y trouvent. Aussi, je désire l'ordre de rentrer, j'attends cet ordre.

Et Jeanne rentra à Loudéac. Le commandement général des armées, confié à Foch, ramena bientôt la confiance. L'ennemi repoussé dut quitter ses positions, remorquant Bertha. La France se prit enfin à respirer. En octobre, Jeanne se rendit à Paris avec l'intention bien arrêtée de faire pour la seconde fois le concours des Beaux-Arts. On était à la veille de l'armistice. Elle ne peut s'empêcher de noter ses impressions :

23 octobre. — Sur la place de la Concorde, un monde fou. Partout des drapeaux, partout des fleurs. Les statues de Lille et de Strasbourg sont délavées de leurs crêpes. Elles ressuscitent glorieusement sous les couleurs natio-

nales, fières dans les rayons du soleil. Autour de la place, des canons, des canons... des canons ! Ils sont là comme de pauvres instruments abandonnés, leurs gros tubes, devenus innocents et lourds, c'est le butin pris par nos soldats. Les canons boches, je ne leur en veux pas ; les boches, je leur en veux. Tout le monde veut approcher, les frapper, tout au moins les toucher du doigt. Et toujours, Lille et Strasbourg triomphalement surveillent la foule.

Les feuilles tombent en pluie avenue des Champs-Élysées. De beaux tons roux et dorés qui se détachent de la verdure grise de cette fin d'été... Et dans ce tourbillon de feuilles sèches qui pleuvent autour de moi, j'entends en sourdine la musique militaire qui s'exerce pour la victoire prochaine. Quelle sensation d'air libre et doux à respirer !

Cette fois, le concours n'effrayait pas Jeanne. Elle, avait pris contact avec les Beaux-Arts et considérait maintenant de haut les examens et le jury.

Concours 1918, 24 novembre. — Rue du Dragon, je vois sortir le jury. Voici B... qui fait des effets de chapeau mou, et retrousse sa moustache d'un air vainqueur. D... marche tout souriant, le vieux J. P. gagne son fiacre, tandis que P. tête nue, lui déclanche un respectueux : « Au revoir patron ! » R. en grande dissertation avec Mme Julian.

Il paraît que B. était emballé de mon concours, et qu'il voulait me mettre première d'emblée. Quant à moi, si j'avais été le jury, je me serais mise à la queue, avec le dessin de V.

On m'a proposé le texte d'une affiche mise au concours par le Ministère de la Marine. Elle doit rapporter beaucoup à celui qui sera choisi, à cause du grand tirage. Mais j'ai refusé. Le sujet ne me plait pas.

26 novembre. — A la Gilde, nous travaillons le cœur léger. Il est doux de vivre en frères. C'est comme de l'huile parfumée qui tombe goutte à goutte sur la tête.

Ici, c'est moi qui suis chargée des affiches. Et je les fais en chantant de tout mon cœur les chansons du pays.

Après les examens, Jeanne prolongea quelque temps son séjour à Paris. « Maintenant, écrit-elle, je jouis un peu de la capitale... » Elle travaillait surtout.

Ce matin, j'ai travaillé dur rue de Berry. Je voudrais faire en un jour ce que les autres font en cinq... Depuis trois semaines, j'ai trouvé moyen de

faire trois académies chez Julian, en plus du concours de l'école. J'ai visité tout ce qu'il y avait de visitable en fait d'expositions, rempli un album de croquis. J'ai constamment des réunions, et, chose inouïe, je trouve toujours que je perds du temps parce que je ne mets pas à exécution le quart de mes projets.

Après les examens, elle envisage l'avenir :

Il se pourrait que je loue un atelier avec des amies. Au retour, je vous parlerai de ce projet. J'ai hâte d'être à Loudéac, car il est impossible de garder pour soi les impressions de bien-être que l'on ressent, quand la guerre est si près de sa fin... Quel débordement de joie à ces seuls mots : « Armistice, parlementaires, drapeau blanc, conditions très dures pour eux... » Il faut absolument que je sois en famille, le jour où ils mettront leurs noms, eux les boches, au bas de la page où nous leur dicterons la loi !

En 1919, c'est la grande période de travail et de vie en commun à Paris, à l'atelier Sainte-Anne, rue Notre-Dame des Champs, loué avec quelques jeunes filles des Beaux-Arts : Renée Trud'hon, sculpteur ; Marguerite Huré, déjà spécialisée dans l'art du vitrail, actuellement maître-verrier, dont le nom restera attaché à une importante découverte.

Une amitié profonde et très sincère unit ces jeunes artistes : « Nous faisons du vrai socialisme amical », a déclaré Jeanne Malivel.

L'atelier Sainte-Anne devient bientôt un centre breton. On s'efforce même d'y parler la langue bretonne. Un compatriote, nommé Legoff, explique la syntaxe. Jeanne, toujours désireuse de se perfectionner, suit à la Sorbonne les cours de celtique. Un jour elle donne même une conférence sur l'art celtique, devant un auditoire où des artistes parisiens et étrangers, des Irlandais, se coudoient avec des Bretons authentiques.

Je veux suivre mon idée jusqu'au bout avec poigne, affirme-t-elle, avoir une règle ferme pour chaque jour, la remplir coûte que coûte. Il est nécessaire de produire, mais indispensable de produire bon. Vite à l'œuvre ! Des projets précis, quelque chose de palpable.



Gavros

Mais si son esprit et son corps étaient à Paris, son cœur était demeuré en Bretagne. Bientôt elle ressentit les effets de la nostalgie et du découragement.

9 avril 1919. — Pourquoi, je me demande pourquoi je ne vais pas jusqu'au bout de mes projets. Je trompe mes amies, je trompe ma famille, je me trompe moi-même. Je me prive de la bonne chaleur du foyer, de l'air large du pays natal, j'abandonne mon milieu, et je viens ici dépenser l'argent gagné avec effort par ma douce maman...

Mon Dieu, me voici donc un peu établie dans ce Paris, que je déteste. Le plus fort, c'est que je n'y produis rien. A quoi bon ce vaste atelier, qui n'est qu'une halle. A la Gilde, l'ambiance mystique n'est pas faite pour moi, puisqu'elle n'élève pas mon niveau moral... Oui, je dois me l'avouer à moi-même, je manque de caractère. Je me laisse entraîner par le flot qui passe.

Si je mesure l'amour que j'ai pour mes amies avec celui que j'ai pour ma famille et mon pays, cela ne se compare pas. Alors, pourquoi la balance a-t-elle penché du côté de l'amitié nouvelle ? Pourquoi ai-je tant souffert sans l'avouer à personne ? Vais-je devenir aussi une bretonne déracinée ?

C'est ainsi que peu à peu la branche se sépare du tronc...

Je sens déjà que la sève familiale vient à moi moins abondante et moins forte...

Et quand je serai tout à fait une épave flottante sur la surface de l'eau, se laissant bercer par tous les éléments, qui sait ce que je deviendrai ! Et vers quelles rives connues ou inconnues sera jeté ce pauvre débris... devenu vain...

Non, il est temps de réagir encore, si je m'y prends tout de suite. Mais c'est vite et fort qu'il faut aller, pour arrêter le courant. Après on verra à le remonter.

Mon désir de toujours est de rester Bretonne, de travailler dans mon pays à l'art de mon pays.

Oui, c'est ton pays qu'il te faut. Instruis-toi à Paris, et aie une influence chez toi, de l'initiative chez toi... Garde tes amies dans ton cœur, elles sont bien choisies. Mais ne te départis jamais de ta volonté propre, souviens-toi de ton sol, de tes racines, ne t'engage jamais dans les chemins de traverse, qui ne valent pas la grande route. Travaille, travaille. Produis, garde ta foi solide et attends l'avenir...

Seigneur ! C'est bien difficile. Mais vous êtes le maître, et je vous sers mal... C'est à vous pourtant que je devrais crier : « Au secours ».

Le besoin de revoir le pays devient chez elle de plus en plus fort. Par un froid matin d'avril, elle arrive surprendre sa famille :

— Bonjour maman ! J'avais envie de vous voir tous. Je suis allée hier au soir à Montparnasse pour voir partir les trains de Bretagne. Tout à coup, je me suis dit que, si j'en prenais un, je serais à Loudéac le lendemain matin. Je n'ai pas pu résister. J'ai demandé un aller-retour et me voilà.

Rentrée à Paris dans son atelier inconfortable, réchauffé seulement par la chaleur de l'amitié... elle revoit comme dans un rêve son brusque voyage au pays natal... Cette arrivée en gare de Loudéac, après une nuit dans un wagon éventé... Et elle continue de penser à sa famille.

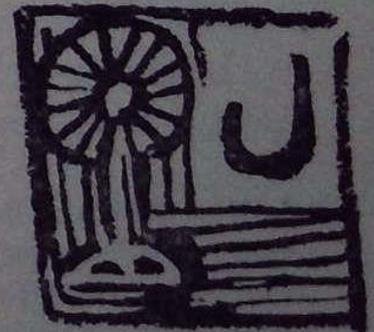
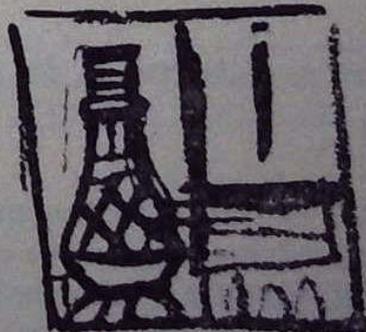
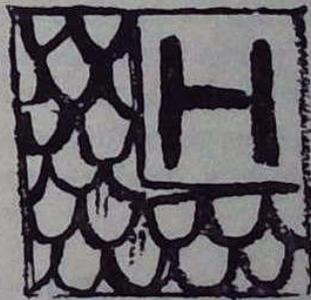
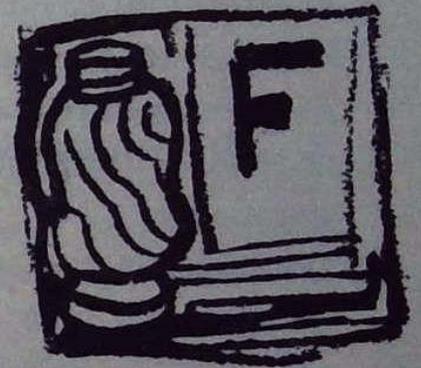
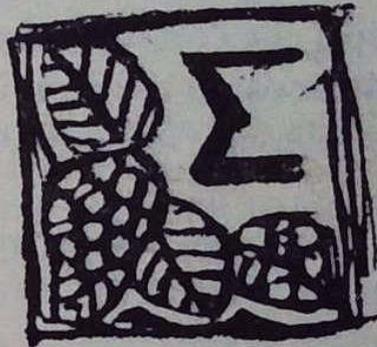
Il me semble que je vis encore en famille, quand le soir je ferme les yeux. Et je pense que je suis chez nous dans la salle à manger, des pape-rasses devant moi. Je crois entendre le bruit de la pendule, et le bruit de l'armoire qui s'ouvre et se referme pour ramasser les choses les plus personnelles et les plus chères. Maman est là et ma sensation est si intense que je suis sûre qu'on pense à moi là-bas, et que nos esprits se croisent et communient en chemin.

La vie à Paris reprend son cours habituel. Jeanne ne fréquente pas le théâtre, tout ce qui est répertoire habituel des boulevards ne l'intéresse pas plus que les romans, même les plus retentissants.

J'ai toujours dit que je n'aimais pas les romans. Je les hais comme par un réflexe moral. Le moment où il faut en entamer un ou même parfois le continuer me semble pénible. Je ne cherche dans la lecture qu'un repos, une jouissance, de la même façon que les artisans de la plume cherchent souvent, dans les arts plastiques, le simple repos et la jouissance.

Chacun tente de profiter de l'art voisin, et l'aime tout naturellement, à proportion de ce qu'il apporte à son désir de science, à sa curiosité ou à ses facultés sentimentales... Il m'est tout à fait agréable d'adopter la formule de notre vieux tonton Julien...

Souvent il m'arrive de combattre les écarts d'une imagination qui se complait à lier les éléments de la vie, à les contourner, à les accroître. J'y trouve des émotions tantôt joyeuses, tantôt douloureuses, mais toujours



agréables. C'est le bon de la vie. Est-ce par égoïsme que j'aime surtout « mes romans ». Ceux qui ne sont pas et ne seront jamais écrits ? Il peut y avoir une part d'égoïsme, en effet, plus ou moins grande ?

Un jour cependant, elle assiste à la réception d'une Sociétaire de la Comédie Française. Elle est heureuse d'avoir pu risquer un œil dans ce milieu, le meilleur peut-être du monde cabotin, puisque composé d'auteurs, d'acteurs et de musiciens en renom. Mais bien vite elle constate tout ce qu'il y a d'artificiel dans une manifestation semblable. Elle y demeure peu de temps; elle éprouve le besoin de changer d'air, de secouer la poussière qui aurait pu salir son âme et, en sortant, elle se rend hâtivement à une conférence de José Vincent sur les cantiques populaires.

Cela ne veut pas dire que toutes les œuvres littéraires la laissent indifférente, bien au contraire :

J'ai vécu des heures délicieuses à lire *Tristan et Yseult*. Je me suis enthousiasmée pour les Tharaud, et je vis encore sous l'envoûtement de cet enthousiasme. Deux ou trois pages de *l'Epithalame*, de Jacques Chardonne, parues dans une revue, m'ont insufflé l'ardent désir de déguster l'ouvrage tout entier. Selma Lagerlof me semble un écrivain doux et aimable, et j'aime vivre avec elle, parmi ses Suédois, malgré les traductions qui altèrent toujours le texte.

Elle n'aime que les livres utiles, dont la lecture est profitable. Elle passe de longues heures à la Bibliothèque Nationale, consulte les historiens, les manuscrits irlandais, prend des notes, auxquelles elle aimera souvent recourir.

La musique l'intéresse également. A la sortie d'un concert, elle consigne cette impression :

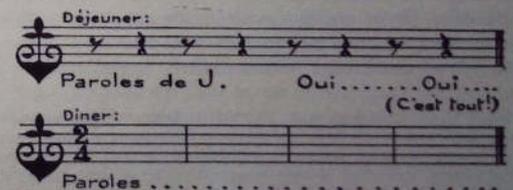
Il y avait du Debussy qui ne valait pas ce que j'ai entendu précédemment, mais je crois qu'il était interprété par des gens qui entrent mal dans l'esprit moderne et qui y voient plutôt une bizarrerie à la mode, que l'expression hardie d'une idée...

Une autre fois, elle résume une impression d'ensemble en des lignes qui sont comme une compénétration de ses diverses conceptions artistiques :

J'ai toujours pensé qu'il existe un rapport très étroit entre un son, une forme plastique, une forme littéraire et même une odeur. Prenons un exemple : Il y a quelques semaines, en voyant un fond de capot brodé, je songeais à une phrase musicale au cercle fermé, ininterrompu, contenant des vibrations menues et à un parfum, à l'odeur d'hiver, le matin, quand il fait très froid et un peu de vent, parfum que l'on pourrait très bien décomposer : une pénétration fraîche contenant des atomes d'encens et de châtaigne grillée. Pourquoi ce simple motif brodé sur le fond d'une coiffe a-t-il été aussi évocateur ? Sans doute parce que, à cet instant, cette chose inerte, que je trouvais très belle, avait joué le rôle de soupape inspiratrice et déclenché quelque chose d'insaisissable. Si j'avais exprimé à ce moment même ce que je ressentais, on m'aurait traitée de bizarre et on aurait peut-être bien fait ; car pour utiliser de pareilles sensations, il faut les transposer dans un art, que ce soit musique, littérature ou autre.

Mais voici un autre exemple, plus typique peut-être, de la façon dont Jeanne Malivel, à certaines heures, exprime les rapports existant pour elle entre les idées, les couleurs, les choses. C'est tout à la fois une notation très personnelle et une petite énigme, dont elle demeure seule à connaître le mot :

UN NUAGE :



Déjeuner:

Paroles de J. Oui.....Oui....
(C'est tout!)

Diner:

Paroles

PROGRAMME DE DEMAIN :

Il faut tâcher d'oublier les rancunes. Lorsqu'il y a des nuages sur le ciel, le vent les pousse... partis ! On n'y pense plus.

Ainsi, rien de son existence n'est livré au hasard. Elle veut être toujours ferme dans ses actions, dans ses décisions. Elle ne mentira jamais aux autres ni à elle-même. Chaque fois qu'elle en aura l'occasion, elle fixera, par écrit, sa ligne de conduite; elle s'efforcera ensuite de ne s'en pas départir. Et cette règle de vie est formulée en des phrases martelées qui montrent la belle vigueur de sa volonté.

Qu'y a-t-il de mieux que la sincérité ? En recherchant seulement cela on trouve la profondeur de l'œuvre et sa personnalité. De même qu'il y a des caractères différents, des tempéraments différents, il y a des visions différentes. Tant pis pour moi si ma vision est mauvaise. A la changer, je risquerais beaucoup d'altérer la nature, de lui ôter sa poésie pour tomber dans le conventionnel, horrible chose. Sois donc sincère.

Aie de la volonté ; acquiesce d'abord cette somme d'honnêteté : volonté, sincérité. Cela seul compte vraiment ; quelle satisfaction de pouvoir se dire : j'ai été sincère avec moi-même.

Surtout, pas de chiqué, pas de fantaisie, mais un travail en profondeur. Travailler avec confiance et sincérité et, par dessus tout, éviter la mollesse.

L'austérité est, on le voit, la base même de sa vie. Si elle est trop artiste pour ne pas aimer les belles choses, les riches étoffes chatoyantes, elle sait, à ses goûts esthétiques, opposer la raison, la plus absolue simplicité. Par délicatesse vis-à-vis de ses parents, elle s'impose des privations, plutôt que de demander des suppléments de crédit qui lui auraient été cependant accordés sans hésitation, même avec joie. Mais la nécessité d'être économe la rend ingénieuse.

J'ai acheté, écrit-elle à sa sœur, de quoi me faire une robe en satin noir. Je vais me mettre en devoir de la confectionner moi-même, quoique je n'en aie guère le temps. Mais les façons sont tellement simples, et les ouvrières tellement chères, que c'est le seul moyen d'y aller à petits frais. Il faut savoir se borner au strict nécessaire, car je trouve que je coûte déjà bien cher à la famille.



V

Son activité ne se satisfait pas seulement des goûts artistiques et littéraires. Son âme d'apôtre la pousse à s'ériger en propagandiste de ce qu'elle sait et de ce qu'elle aime. Une cause qui lui paraît juste devient aussitôt sa cause. On possède de sa main des notes pleines d'aperçus curieux qui se rapportent à des sujets multiples. Les événements d'Irlande furent de ceux qui sollicitèrent particulièrement son attention. Elle était trop bretonne, trop celle pour qu'il en fût autrement.

Parmi ses rêves nombreux, l'un d'eux était de rénover le tissage dans la région de Loudéac. Et ce faisant, elle songeait à l'avenir de ses compatriotes et réalisait une triple conception : artistique, sociale et féministe.

A Loudéac, il n'y a jusqu'ici aucune situation pour les jeunes filles qui ont besoin de gagner leur vie, et je vous avoue que ce n'est pas exclusivement pour moi que je me donne ce mal. Si cela réussit, tant mieux.

C'est par le côté juste et noble de ses revendications les plus légitimes que le féminisme a attiré Jeanne Malivel. Elle s'étonne que les journaux catholiques ne s'occupent pas plus sérieusement de la question :

Ils seraient dans l'esprit de la tradition puisque c'est l'Eglise qui, en relevant la condition sociale de la femme, en a fait l'égale de l'homme...

Il est des femmes qui se sont illustrées au cours des âges, et on ne songe pas à leur contester le droit d'avoir un peu de génie au-delà des murs de leur maison.

Le pays a besoin qu'on travaille. N'est-ce pas se priver d'une source d'activité très importante que d'interdire aux femmes (dont beaucoup n'ont plus ou n'auront plus de foyer) l'accès de nombreux emplois qu'elles peuvent tenir. Et ne devrait-on pas plutôt les engager à choisir des métiers où elles ne seront nullement moins à leur place que les hommes.

Si la femme ne travaille pas, à quoi, en dehors de l'art culinaire et des travaux d'aiguille, occuperait-elle ses loisirs ? A sa parure, aux visites, aux colifichets.

Que les anti-féministes ne se donnent pas trop de mal ! Leur effort sera une goutte d'eau dans la mer. Le féminisme, le bon féminisme n'a rien d'effrayant. C'est une évolution mondiale à subir, qu'on le veuille ou non. Il s'agit de l'orienter et non de la contrecarrer.

On conçoit encore qu'elle se soit passionnée pour le mouvement régionaliste breton.

Les thèses de *Breiz-Atao* la séduisent d'abord par leur caractère de revendications. Elle y voit une des formes les meilleures pour donner à la Bretagne son complet développement administratif, économique, intellectuel et même sentimental. Elle croit sincèrement avec Charles Brun, Gaston Paris, « que c'est toujours en se rattachant aux traditions, aux survivances du passé, que l'avenir peut se fonder et se développer. » Mais elle entend choisir parmi ces traditions et

des survivances, en rejeter tout ce qui est mort et modifier ce qui vit encore dans la mesure que fixent les lois naturelles et les exigences modernes. Comme à tous les régionalistes sincères que n'aveugle pas le parti pris, qui savent que le séparatisme est une doctrine insensée dont seule pourrait s'éprendre une race poussée aux abois, le régionalisme organisé apparaît à Jeanne Malivel la condition même du progrès.

Le 15 mai 1920, elle écrivait à M. Camille Le Mercier d'Erme, en lui accusant réception de son ouvrage : *Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaïne* :

J'ignorais, jusqu'au moment où j'ai possédé votre anthologie, qu'il y eût des séparatistes, ce qui ne m'empêchait pas d'aimer mon pays avec autant de force et d'intransigeance qu'on peut l'aimer. Mon rêve était et est encore de m'employer à faire connaître et aimer davantage la nation bretonne. Il n'est pas besoin de réfléchir longtemps pour trouver que la Bretagne est différente de la France comme de l'Angleterre ou de l'Espagne. Parler de la Bretagne complètement séparée par des frontières, c'est beau, et poétique de le désirer. Cela, certes, flatte notre amour propre de Bretons. Mais je considère cette aspiration comme une utopie.

La grand sincérité de Jeanne fit qu'elle refusa même de peindre un tableau qui lui était commandé dans le sens séparatiste.

Je ne recevrai une commande qu'à la condition de pouvoir traduire librement mes opinions. Je trouverais bas et honteux de changer selon les clients, comme le ferait un chansonnier à la solde ou quelque manœuvre d'art. Vous comprenez ma pensée. Je ne mériterai donc pas votre entière confiance et ne vous ferai pas un tableau séparatiste. Cette réponse m'est dure. Il m'eût été plus doux de travailler une fois de plus pour la gloire de mon pays.

Certes, qui de nous n'a pas caressé le même rêve. Nous savons que nous sommes Bretons, et il nous répugne d'amoindrir ce titre par une addition. Je suis persuadée que nous avons un même amour de la patrie. Ce qui nous divise c'est la forme que prend cet amour. Votre programme séparatiste me semble assez chimérique.

Demandez donc d'abord des libertés... Vos descendants verront s'ils

doivent demander la liberté ou la prendre. A ce moment-là, si nous sommes dans le royaume des morts, Dieu nous permettra bien d'accompagner saint Cadok lorsqu'il descendra pour protéger l'armée des Bretons

On sent que la vie de Jeanne Malivel s'élargit. Tout ce qui touche à l'art, à la Bretagne, à la beauté, aux manifestations de l'esprit, l'intéresse. Ses impressions sont aussi multiples que variées. Elle les indique, les précise dans ses lettres ou sur ses carnets de notes et de croquis. Il faudrait les pouvoir citer toutes. Force est de se borner :

Vu chez Devambez des peintures très intéressantes de Robert Noir, par exemple, d'un réalisme !... Mais, des expressions, des têtes de poupons toutes rondes... des grands yeux effacés ou étonnés... un petit front tout rond lui aussi et, dans le milieu de tout cela, un petit nez imperceptible qui pointe en l'air... et peint avec une aisance, une souplesse et du dessin... Et je suis retournée voir encore une fois le beau Besnard que j'apprécie de plus en plus...

Mes préférences ne vont pas aux plus avancés. J'aime bien que les peintres sachent rester assez raisonnables pour qu'on lise clairement leur peinture. J'aime bien qu'ils ne déforment pas la nature au point de faire ressembler les femmes à des boudins vernis, les hommes à des bolles de conserves, leur palette à des pâtes au cirage ou dentifrice. J'aime bien que leurs violons ne soient pas coupés en deux et leurs paysages de zinc peint et cabossé. J'aime bien que les yeux soient à la même hauteur, autant que possible la bouche à sa place. Voilà ce que l'on ne trouve pas toujours chez Druet, rue Royale, lieu de rendez-vous des Yves Alix, Jules Zing, Maurice Denil, Valotton, Picasso et tous les cubistes, équilibristes, z... istes, parmi lesquels Maurice Denis (qu'il ne faut pas confondre avec le plus quelconque Maurice Denil) fait figure de quasi pompier. Mais au moins, parmi tant d'atroces choses pour mes yeux démodés, on fait quelques découvertes intéressantes, tandis que chez Georges Petit et Consorti, c'est de la purée pour milliardaire ! C'est gentil, c'est puétil, ça coûte cher, ça vous a de petits faux airs de moderne, ou des grands faux airs de classique. Ça se regarde en grande toilette avec un face à main. Ça prend un air aimable devant l'invitant sourire de M. Petit (Georges). En un mot, c'est coco !...

A côté de ces notes, écrites comme on parle, en voici d'autres toutes pleines d'une profonde philosophie :

Mardi 27 mai 1919. — Il me semble qu'on pourrait établir un parallèle entre le génie et le talent. Le talent est un charme, une aptitude, une vocation qui facilite ce que l'on veut exprimer. Le génie est une lumière qui pénètre très profondément, avilit la société si c'est un mauvais génie, l'épure, la transforme, l'ennoblit si c'est un génie d'essence divine. Nous avons tous un peu du génie divin puisque spirituellement nous sommes des souffles de Dieu. Au lieu d'étouffer ce souffle, que nous croyons incompatible avec la vie réelle et matérielle, on devrait le développer et l'introduire dans la vie journalière. Le talent rencontre généralement un écueil : l'engourdissement intellectuel. Le génie croît, se développe, rayonne, se répand au dehors et touche la voûte, là où sont les frontières de l'intelligence humaine. Après quoi, il n'y a plus que la mort qui puisse donner au génie toute son extension au ciel. Si Rodin est un sculpteur de talent, Desvallières dont j'ai admiré avec tant d'émotion le Christ au visage douloureux, lié au poteau de la flagellation, est un peintre de génie. C'est un génie fécondant. Il m'a donné ce matin un grain de semence, comme j'en ai reçu de Plume et de Bourdelle. Puisse Dieu permettre que lève cette semence et qu'elle produise à la longue une belle moisson à la gloire du créateur. Seigneur ! Je m'offre pour travailler à votre vigne. Vous prendrez l'ouvrier. Et vous le formerez pendant qu'il est encore jeune.

On le voit, l'esprit de Jeanne Malivel est essentiellement observateur. Elle a le don du terme juste et imagé. Si elle est caustique parfois dans les expressions, son âme est toujours haute et fière. Elle aime la vérité au-dessus de tout. Sa netteté morale ne sera jamais ternie. Dans chacun de ses actes comme dans toutes ses correspondances, on retrouve sa fidélité aux principes qu'elle s'est fixés : volonté, sincérité, simplicité.

Et comme s'il lui était nécessaire que cette règle fût toujours présente à son esprit et à sa vue, elle a peint, dans son atelier, au milieu d'un triangle, un œil immense que souligne cette légende : « Qu'y a-t-il de plus paisible que l'œil simple ! »

Cette période fut la plus favorable pour la formation de l'artiste, en ce sens qu'elle lui donna la sûreté et les connaissances techniques.

Elle connaît cependant quelques déceptions, nées, pour la plupart, de la grande diversité de son action. Elle n'est pas faite pour

Paris, ni Paris pour elle. Malgré les encouragements de ses maîtres, de tous les peintres, sculpteurs, artistes bretons autochtones ou bretons adoptifs : David Nillet, Schkerstzer, Forges, Jean Bouchand, Charles Rivière, Hamon, Guillonnet, Desvallières, Maurice Denis, malgré les situations brillantes qu'on lui offre, elle songe sérieusement à regagner Loudéac.

Elle s'en ouvre à une amie :

Mon désir de toujours est de rester Bretonne, de travailler dans mon pays, à l'art de mon pays. Je me moque de la vie factice de Paris, de ses tripots, de ses peintures hétéroclites, de ses mensonges, de ses théâtres, etc., chez nous, les gens sont forts et vigoureux, leurs promesses sont solides. Un mot pour nous vaut un écrit. Voilà la vraie vie, calme, large, droite, la vie loyale enfin.

Le séjour de la capitale ne lui apparaît plus aussi nécessaire qu'elle l'a pu croire tout d'abord. Puisqu'elle travaille isolément, sans recourir aux maîtres, avec toute la liberté de son goût, de son sens de l'expression, qu'importent les lieux où elle accomplira son labeur.

Si elle a trouvé à la Gilde des joies de piété, elle n'y a pas rencontré l'appui sérieux, viril même dont elle a besoin. Toujours sincère avec elle-même, un prosélytisme trop ardent choque son bel équilibre moral. Elle s'avoue secrètement qu'elle a peur de manquer de caractère, « de se laisser entraîner par le flot qui passe ».

Toute sa tendresse et toute sa pensée se tournent alors vers sa famille :

A bientôt ! ce mot est très doux à écrire... misère ! que je serai contente de vous revoir tous ! en dépit des charmes si prenants de Paris. Le peu de travail que je fais ici, je pourrais tout aussi bien le faire à Loudéac... Alors ! Pourquoi ai-je tant souffert sans l'avouer à personne ? Ce n'est pas pour gratter les murs de la Gilde que mes parents m'envoient ici, c'est une bonne œuvre peut-être, mais joliment mal comprise ! Et pendant ce temps on a confiance en moi, on croit que chaque journée m'est utile à Paris. Donc ! je trompe ma famille ! Ne suis-je plus loyale ?



Cette crise douloureuse dure quelque temps. L'appel de la terre natale se fait plus pressant. Elle songe à avertir ses amies qu'une rupture est possible. Elle s'entraîne à cette pensée, afin de pouvoir, avec le moins de souffrance possible, pratiquer l'amputation qu'elle juge indispensable à son propre salut.

La crise paraît s'être atténuée au cours des vacances de 1919, qu'elle a passées à Loudéac, de juillet à septembre. Mais dès son retour à Paris, en octobre, le noir reprend son action déprimante :

28 octobre. — Il a passé, le temps délicieux des vacances. Il a fui comme le reste, laissant une somme de souvenirs, comme un livre ouvert où l'on peut puiser tous les jours. Je me souviens, comme d'un rêve, de mes derniers temps avant les vacances... Le dégoût de Paris me soulevait le cœur, pour le remplir de vide et de tristesse, alors que j'avais pour moi la jeunesse...

Le séjour ne sera pas d'ailleurs de très longue durée. L'atelier n'était loué que pour un an, et Jeanne ne songeait aucunement à renouveler son bail. Pourtant, il lui arrivait de fréquemment songer avec mélancolie au chagrin que causerait son départ parmi les amitiés solides « construites avant les vacances » et qu'elle avait retrouvées. Afin d'augmenter son courage, elle éduque et oriente sa volonté. Il faut qu'elle soit à même de donner d'une main ferme le coup de barre qui la conduira où elle veut aller. Plus tard, elle avouera tristement :

Je travaille d'une façon méthodique et continue, mais il y a quelque chose en moi d'irréparable, je n'ai plus assez de confiance en mon travail, je n'en éprouve plus les saints enthousiasmes, je suis trop isolée ! Pourtant, je réagirai une fois de plus. Un effort ne peut être perdu. Après tout, faire de la matière sa pensée, pour rendre sa pensée accessible à d'autres, c'est beau tout de même.

Mais, Dieu ! que je suis dure à instruire. Si le noir me vient, je pense au beau pays de Guérande, au Faouët, et je suis soulagée.

Seigneur, aidez-moi à œuvrer quelque chose de bien pour la gloire de votre pays de Bretagne, à qui vous avez donné une si belle âme.

Et cette fois, elle rejoint sa famille avec le désir formel de demeurer toujours en Bretagne.



VI

C'est un soir, à la Gilde Notre-Dame, en lisant une étude sur la gravure sur bois, d'après les procédés japonais, que Jeanne Malivel eut, pour la première fois, l'intuition des réalisations modernes qu'il était possible d'obtenir d'une formule renouvelée des xylographes moyenâgeux.

Dès le lendemain, elle se rendit pleine d'enthousiasme à la Bibliothèque Fournet, dans le but d'étudier de plus près les gravures anciennes. Cet art dans l'enfance la séduisit aussitôt, car il a pour qualités principales : la liberté, la soudaineté, la vie et, surtout, la simplicité !

Tout de suite également, elle comprend comment procédaient les primitifs graveurs. Sans disposer d'un outillage perfectionné, ils ont réalisé des chefs-d'œuvres. Pourquoi, avec les moyens de fortune

qui sont à sa portée, ne tenterait-elle pas, elle aussi, d'œuvrer quelque chose d'intéressant et de beau ?

Comme l'artisan du xv^e siècle, elle trace son dessin sur un bloc de bois lisse. A l'aide d'un canif, ou, plutôt, d'un vieux bistouri de chirurgie, qu'elle a conservé en souvenir de son séjour, durant la guerre, à l'hôpital de Loudéac, elle « champlève » tout ce qui, dans son bois, n'est pas couvert par le dessin. Elle « taille » dans la masse, en épargnant le trait. Et c'est bien la réédition du procédé primitif qui a valu à ce mode de gravure le nom si expressif de « taille d'épargne. »

Elle demande aux uns et aux autres quelques conseils, mais elle se passe de professeur. N'a-t-elle pas été en toutes circonstances une autodidacte ? Il lui faut, une fois de plus, toute la persévérance qu'elle tient de son entêtement breton pour réussir un pareil tour de force. Bientôt, la joie du sculpteur lui apparaît plus grande que celle du peintre. Après deux ou trois essais qui, sans la satisfaire, lui donnent bon espoir, elle s'attaque au bois qu'elle considèrera, plus tard, comme sa première réussite : l'image du patron même de Loudéac : saint Maurice Duault.

Un vieux poirier a été jadis abattu par M. Malivel. Son tronc est bien desséché. Jeanne le fait scier, débiter : et cet arbre du jardin familial lui fournit les blocs dont elle a besoin.

Pendant la guerre, en allant voir sa sœur, infirmière à l'hôpital de Trestraou, Jeanne Malivel a connu J. C. (Cécile Danio). Les deux jeunes filles sont faites pour s'entendre. Chacune d'elles a sa personnalité bien marquée. Elles ont aussi des idées communes.

Un jour, devant le décor aussi admirable que tourmenté de Ploumanac'h, toutes deux en parlant eurent spontanément l'idée d'une collaboration tout intime, en vue de fixer leurs sentiments bretons. Et c'est ainsi que naquit le projet de cette *Histoire de Notre Bretagne*, qu'édita, par la suite, Camille Le Mercier d'Erm.

Le texte est rude, presque schématique. C'est tout le passé de la Bretagne qui est évoqué dans ces pages d'où semblent avoir été volontairement exclues les longues digressions littéraires et les considérations philosophiques. Les faits sont rapportés brutalement. Ce sont des récits simples, de ceux que cherche le peuple qui veut connaître les détails d'un évènement sans se soucier des commentaires qui l'accompagnent. Jeanne Malivel voit dans l'édification et la décoration de ce livre la réalisation de l'un de ses rêves favoris.

Elle se met à l'œuvre et son enthousiasme la pousse. Elle établit et grave les soixante-douze bois dont quelques-uns sont considérés, à juste titre, comme de véritables chefs-d'œuvres.

Le sujet qu'elle traite est pour elle une « belle matière », une matière éminemment inspiratrice... Le « Seigneur » a répondu à l'appel que lui adressait la jeune artiste aux heures de détresse morale. C'est lui qui, venu à son secours, lui aidera à « œuvrer quelque chose de bien pour la gloire du pays de Bretagne ».

Sa joie rayonne, frappe les siens, ceux qui l'entourent, ceux qui la voient au travail...

Elle vit la vie même de l'Armorique dans son atmosphère de légendes et de traditions. Elle a devant elle un inépuisable trésor de beauté et de poésie dans lequel elle peut puiser à pleines mains.

Avec quel délice, mais aussi avec quel respect elle dresse et trace les grandes figures des saints, des moines, des rois, des ducs, des seigneurs qui ont été les héros de l'indépendance bretonne.

On ne saurait, sans les déflorer, décrire ces gravures admirables. Il faut les voir, en regarder longuement les détails émouvants.

Elles jettent une telle note d'art et de charme dans l'ensemble du livre, que beaucoup, qui discutent son esprit, l'achètent pour les bois qui l'illustrent.

Cependant, l'artiste éprouve quelques déceptions de se voir prêter



SANT-RODAN
PEDIT
EVIDOMP



des sentiments qui n'étaient pas les siens. Elle écrivait, le 8 avril 1923, à son amie, Mme Le Goaziou, de Quimper :

Tout le monde a sa somme de misères. Quand on a comme moi une vie assez plate, les moindres événements prennent des proportions considérables. Toute la semaine dernière, je voyais mon honneur perdu à cause de cet article de Jean Des Cognets, dans l'*Ouest-Eclair*, qui interprétait une gravure dans un esprit fort différent de celui dans lequel je l'avais faite, car la fiscalité est de tous les pays et de toutes les époques. Mais je comprends qu'un texte donne une couleur à la moindre image, la meilleure preuve en est dans les démarquages faits par l'éditeur. Et si je n'ai rien dit parce que je me trouvais trop seule à me défendre, je vous assure que tout cela m'a été bien amer.



192



VII

DEPUIS son retour de Paris, Jeanne Malivel ne quitte plus sa ville natale que pour des déplacements momentanés ; soit qu'elle entreprenne de courts voyages d'études, soit qu'elle se rende à Rennes, pour ses cours à l'école des Beaux-Arts.

Tout de suite, elle organise avec sa méthode coutumière sa vie d'action intellectuelle ou de travail.

A côté de la maison de ses parents s'élève un corps de bâtiment assez inconfortable, composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Jeanne Malivel en fera son hôme particulier, son atelier, son studio.

Elle installe le tout elle-même avec des moyens de fortune. Des caisses aux planches épaisses deviennent bientôt entre ses mains, avec la collaboration de son père, des armoires, des tables, des bibliothèques. Elle les peint de couleurs vives dont elle atténue ensuite la note un peu criarde par le dessin de quelques arabesques plus claires.

193

Elle a besoin de rideaux pour draper ses bibliothèques, ses meubles. D'anciennes doublures de sacs à sucre se transforment en de somptueuses tentures par des procédés qui lui sont particuliers.

Son goût décoratif, sans cesse en évolution, la pousse bientôt vers la fresque dont les larges surfaces permettent les dessins virils et sobres, les à plats aux coloris puissants et chaudement évocateurs. Pour s'entraîner, c'est dans la pièce du rez-de-chaussée de son studio qu'elle commence une importante composition qui va se dérouler sur plus de douze mètres de longueur. Elle y trace en de saisissants tableaux une synthèse de l'Histoire de l'Humanité, depuis la création du monde jusqu'à la grande guerre.

Dans cette première fresque, d'un symbolisme étrange, Jeanne Malivel présente les diverses scènes de l'Ancien Testament. Quand, après s'être laissés prendre aux perfidies du serpent, Adam et Eve sont chassés de l'Eden et condamnés à gagner leur pain à la sueur de leur front, ils se trouvent en face de la Mort, qui, sous les traits de l'Ankou breton, vient à eux en sommant du biniou, tout comme dans la Danse Macabre de Kermaria-an-Isquit.

Successivement, voici l'âge d'or, la Tour de Babel ; la venue du Messie, la mort du Christ, la Résurrection, le Juif Errant, la guerre, la victoire et enfin le soleil de la paix qui se lève à l'horizon...

Jeanne Malivel entreprendra par la suite plusieurs autres compositions. Ce sera, dans la salle du patronage de Loudéac, la décoration du fronton au-dessus de la scène. Elle y affirmera son amour pour la Bretagne et sa foi en groupant autour de la croix celtique la plupart des saints de la légende dorée de Bretagne. Ils se tiennent debout ou à genoux, avec le geste ou l'emblème caractéristique de leur orthodoxie et, derrière eux, devenus d'excellents motifs décoratifs, les dragons vaincus se terrent accroupis, le col serré dans les étoles d'Armel ou de Paul Aurélien.

Elle sait ce qu'elle veut et où elle veut aller. Cependant, pour

être plus certaine encore de ne pas s'éloigner de la ligne qu'elle s'est tracée, elle prend le soin d'indiquer sur son cahier de notes ce qu'elle conçoit et comment elle le conçoit :

L'ESPRIT

Ne serait-il pas plus intéressant de glisser dans la composition quelque chose qui fasse sentir la grande souffrance pendant la guerre ?

Chacun a payé et porté sa croix —

Ce nouveau calvaire est une épuration —

Doit l'être, tout au moins !

Les saints aussi ont combattu

— Ils ont vibré —

Leur tâche, ils l'ont faite avec amour —

— Avec conviction et avec amour —

Cette ardeur n'exclut pas la paix.

Ne nous perdons pas trop dans l'engourdissement, mais ayons toujours justement à l'esprit ce qui les animait et dont l'expression même doit nous porter à la prière.

Le rappel héroïque ne consiste pas en grands gestes.

Il peut se faire sentir par la seule harmonie des couleurs —

Par la lourdeur des draperies —

La force du mouvement —

La transposition sur un être ancien, de la gaucherie un peu brutale des soldats de la grande guerre — Ce n'est pas de la truculence cela !

Il peut résider en autre chose encore :

Dans le paysage ou la végétation —

Dans la forme d'un groupe —

Dans le dragon de Saint-Armel. — Nous connaissons ce que c'est que la Brute — Il est des brutes en tous temps. Il ne faut pas avoir peur de les connaître, mais il faut les étudier d'assez près pour savoir en exprimer l'horreur.

Un seul rappel de ce genre transformerait d'un seul coup la composition tout entière.

LE TON

Il faudrait chercher des harmonies.

Un ciel peut être plus plaintif et profond —

Un piquant de rouge dans la tristesse du groupe de Gwénéolé —

Un simple rappel suffirait encore —
Les harmonies en mauve seraient à étudier —
Les ombres, elles-mêmes peuvent et doivent être décoratives. Celles
de Gildas seraient sans doute à garder. C'est d'une bonne qualité.
Le vert aussi serait à trouver.

LA MASSE

Le volume de Gwénolé manque de solidité, d'architecture — Saint
Armel et Saint Méen sont pauvres — maigres —

Un petit croquis avec des taches de formes bien voulues et des harmo-
nies de tons cherchés pourrait guider la teneur générale, sinon la donner
complètement.

Encore des croquis séparés ou de groupes —

Les autres aussi, de souvenir. —

Obtenir un balancement général *fort, paisible, pur* mais pas bégueule.

HORIZON

Un prisonnier fervent et convaincu, vivant de front sa vie matérielle
et spirituelle, privé de toutes ressources pour se procurer modèles et docu-
ments, désire de toute son ardeur laisser à la Vierge un témoignage sen-
sible d'amour.

Pourra-t-il composer entièrement en esprit une annonciation ?

Oui, s'il y met son âme et sa volonté, et cette annonciation sera d'un
très beau et très sincère sentiment.

CELUI. QUI. VEUT.

CELUI. LA. PEUT.

L'œuvre est saisissante par son bel ensemble. L'artiste a tra-
vaillé avec enthousiasme, avec une inlassable volonté, sans arrêt
jusqu'à la fin et l'on croirait presque sans fatigue. Elle montait le
matin sur son échafaudage, apportant deux œufs, une bouillotte à thé
et un quignon de pain. Sur un réchaud à pétrole, elle faisait cuire
ses œufs et bouillir son eau, ne voulant pas perdre son temps.

Une autre fresque de Jeanne Malivel décore le salon de sa sœur,
Mme Chevalier, à Loudéac. C'est son premier essai d'ensemble. Les

CONTES · ET · LÉGENDES · DE · BRETAGNE



· PAR · F · CADIC ·

Projet de Couverture illustrée

portes vitrées qui séparent la pièce de la salle à manger ont été faites d'après ses plans, ainsi que l'aménagement intérieur. La frise complète le tout décoratif. Et c'est l'histoire de Morvan-Lez-Breiz, qui nous est contée dans une suite de tableaux interprétatifs des fragments épiques recueillis par de la Villemarqué. Plus tard, pendant la période malheureusement si courte de son mariage, elle peindra ses dernières fresques pour embellir sa petite maison de Vitré. Elle dressera en décors prestigieux les grands châteaux des Marches de Bretagne : Vitré avec son pont levis, son chatelet, ses tours et ses fossés, Fougères aux courtines puissantes qui s'élèvent sur l'escarpement du ravin au fond duquel coule le Nançon; les Rochers enfin, demeurés à peu près semblables à ce qu'ils étaient au temps de Mme de Sévigné. Dans une autre pièce, ce sont des horizons loudéaciens : des landes avec des pins aux fûts noirs et tordus, qui supportent un panache d'aiguilles, ou encore, la Sapinière... qui tenait une si jolie place dans ses souvenirs.

Après de prenantes et longues séances de travail, Jeanne Malivel aimait à marcher à travers la campagne, accomplissant, sans fatigue apparente, des randonnées d'une vingtaine de kilomètres.

Au cours de ses promenades, elle trouve un vif plaisir à pratiquer, selon l'expression pittoresque d'Anatole Le Braz, « la maïeutique de la mémoire populaire ». Les chansons du pays l'intéressent surtout. Il en est de savoureuses, dont la poésie très près de la nature, se nuance parfois d'un grain de gauloiserie. Pourquoi ne les recueillerait-elle pas, comme ont fait Luzel dans le pays breton, Orain dans l'Ille-et-Vilaine? Mais les paroles ne lui suffisent pas. Elle veut également noter les airs qu'elle entend. Une petite flûte en celluloïd lui servira d'antenne réceptrice et enregistreuse. Elle s'en sert avec un art très réel. Les sons qui s'élèvent jolis, rappellent le tireli des alouettes dans les champs. C'est ainsi qu'elle a recueilli plus de soixante chansons.

L'un de ces vieux airs fait surtout sa joie. Elle aime à en répéter les notes, ou même à en fredonner les paroles gaillardes et gaies :

Si les filles voleraient
Comme volent les bécasses,
Alors que l'on verrerait
Tous les gars à la chasse...

Elle se plaît encore à patoisier dans les fermes, où elle est connue et familièrement appelée par son petit nom. Elle voudrait établir le glosaire complet du parler loudéacien, à l'exclusion des bouffonneries et des prononciations défectueuses. Et c'est alors que prend corps dans son esprit l'idée d'écrire un conte qui aura, tant par le fonds que par les mots, la saveur du terroir.

La Sapinière, à une lieue et demie de Loudéac, est surtout son quartier d'été. Elle y passe des heures de calme et de quiétude. Son cœur y bat au rythme des saisons. Elle y vit de la nature sauvage et rude, fraîche et austèrement gaie de son pays.

C'est la campagne, maintenant, la grande campagne avec l'horizon des Montagnes-Noires... Le bruit, dans les arbres, des cailles, des bérées, des alouettes... une petite maison peinte en bleu charron, et badigeonnée d'ocre jaune... et sur une étagère de belles grosses vieilles tasses... Ici, je suis à 6 kilomètres de la civilisation...

Et ce mot « civilisation » est écrit en grosses lettres que l'on sent avoir été volontairement tracés, pour qu'elles aient un aspect moqueur.

C'est dans son studio de Loudéac et dans sa chambre de la Sapinière que Jeanne Malivel travaille et crée. C'est de là aussi qu'elle écrit ces lettres vivantes, imagées, décorées d'énluminures comme les manuscrits anciens. Certaines sont tout intimes : d'autres revêtent un caractère d'apostolat, quelquefois même de polémique. Jeanne Malivel est toujours ardente, parce que toujours sincère, dans la défense des causes dont elle se fait le champion.

Son thème favori, « C'est que le Régionalisme trouvera sa meil-

leure expression dans les œuvres d'art populaire que les siècles nous ont léguées. Elle pense que dans un pays quasi-intact et riche en sentiments, comme l'est la Bretagne, cet art populaire impressionne, au cours des années, des tempéraments d'artistes autochtones, souvent les moins préparés à en concevoir l'attrait. A plus forte raison, cette influence se fera-t-elle sentir dans les œuvres de ceux que leur éducation rend plus aptes à comprendre l'originalité latente du sol et de la race. (1) »

Vous trouvez, écrira-t-elle pour exprimer son opinion, qu'il n'essayait pas de traduire la vie, le vieil art de nos ancêtres. Mais c'est grouillant de vie, au contraire : les lettres, les méandres, les entrelacs, tout est vivant ; les animaux s'en mêlent, se tortillent et se déforment et se mélangent tout en restant viables. Les lignes, les simples lignes mêmes, ne sont que mouvement et vivent, non pas d'une vie matérielle et réaliste, mais d'une vie fantasmagorique : c'est une fièvre, une débauche d'imagination, une vie en folie qui s'en prend à tout. Sans doute nous ne nous plaçons pas au même point de vue. Vous dites « Nos ancêtres avaient raison, ils n'essayaient pas de traduire la vie ». Et moi je réponds : « Ils avaient raison, nos ancêtres, de communiquer à tout le souffle de la vie, même aux choses les plus inertes. »

Sur tout un ensemble de pensées énoncées de cette façon, Jeanne Malivel élabore dans son esprit le plan d'une renaissance de l'art régional en Bretagne. C'est, en elle, une évolution d'ailleurs assez rapide, quoique profondément mûrie et logique. Elle aboutit finalement à deux formules très précises : le bois gravé, la décoration artistique généralisée.

Son tempérament intuitif a trouvé le moyen heureux d'amalgamer la tradition bretonne à l'esprit moderne, de prendre dans le passé de son pays tout ce qui est inspiration pure et de le réaliser autrement qu'en recourant à des formes et des décors qui ne répondent plus à notre sensibilité d'aujourd'hui.

Le succès vient pour elle, s'affirme. Loïn de la troubler, il l'incite

(1) Maurice Facy (extrait d'une étude inédite).

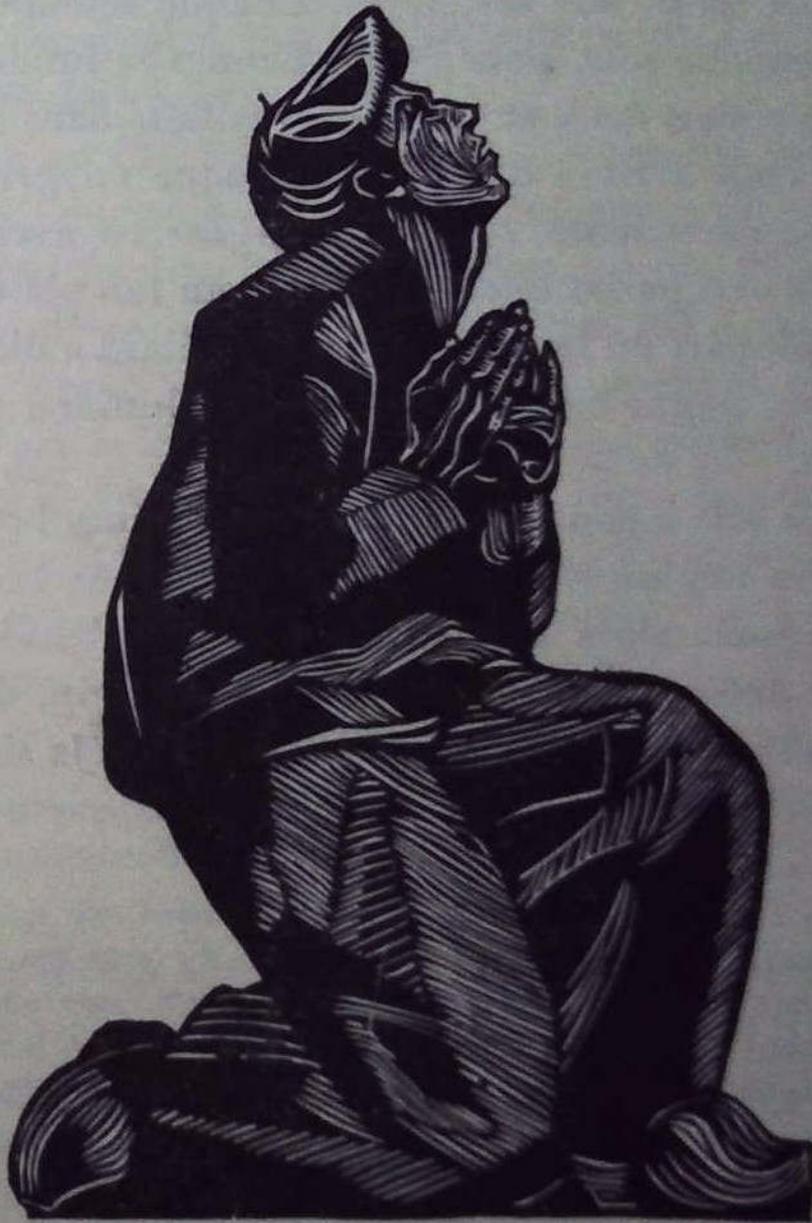
à travailler. Le livre posthume de Jean-Pierre Calloc'h, *A Genoux*, était paru quelques mois avant *l'Histoire de notre Bretagne*. Ceux qui savent la puissance de ces « lais bretons », qui connaissent l'héroïsme calme du « grand veilleur debout dans la tranchée » qui, en montant sa faction, s'écriait : « Je sais ce que je suis... Je sais ce que je fais... C'est toute la beauté du monde que je garde cette nuit », comprendront que les poèmes de Bleimor aient enthousiasmé l'artiste et la Bretonne.

Et voici qu'un groupe de catholiques, patriotes bretons, a décidé d'offrir au Cardinal Mercier un exemplaire de luxe des poèmes de Calloc'h. Jeanne est sollicitée d'illustrer le volume de hors textes. Ce qu'elle accepte avec empressement. Malheureusement, faute de documents précis, elle ne réalisera pas l'entier de son projet. Elle grave seulement une croix celtique (qui sera placée plus tard sur l'image mortuaire de l'artiste) et la maison du barde, basse sur son rocher grésillon, avec une façade et un pignon blancs, des chaînes d'angles en granit sombre ; une toiture d'ardoises noires au-dessus de laquelle les nuages déroulent leurs volutes... Ces deux bois furent éprouvés sur japon et Jeanne compléta sa décoration par trois aquarelles également sur japon.

On a dit avec raison que le nom de Jeanne Malivel demeurera attaché à la rénovation de la gravure sur bois. Dans les dernières années de sa vie, elle a perfectionné sa technique, et a réussi des bois en deux tons qui témoignent de son habileté.

Desvallières voulait un jour lui en acheter un. Elle l'offrit à la jeune fille de l'artiste.

La réputation de Jeanne Malivel grandissait. Son nom se propageait dans les milieux artistiques bretons, comme promis à une notoriété certaine. Maurice Denis lui proposa de créer un cours de gravure, dans son atelier parisien. Bien que très honorée d'une offre semblable, elle refusa, préférant demeurer chez elle. M. Ronsin, direc-



teur de l'École des Beaux-Arts de Rennes, eut plus de chance dans son désir de faire bénéficier ses élèves du savoir de la jeune artiste. A sa demande, celle-ci accepta d'enseigner à la fois la gravure sur bois et les travaux d'art des jeunes filles.

Elle fut un professeur modèle. Son autorité bienfaisante se fit une fois de plus sentir sur ses élèves. Chaque semaine, elle quittait Loudéac le dimanche soir, pour être à Rennes le lundi, à l'ouverture de l'École. Elle restait deux et trois jours entiers dans la capitale bretonne, qu'elle était arrivée à prendre presque en grippe et qui lui semblait « plate, silencieuse, fermée ». Ah! ces voyages, quelle obsession, bien qu'elle en parlât quelquefois sur un ton plaisant. Elle allait et revenait, la plupart du temps, par le « tortillard » dit économique, qui, de Loudéac, gagne Saint-Méen et la Brohinière, pour rejoindre la grande ligne.

Maintes fois elle a conté à ses amis ces longues heures de fatigue et d'ennui et ces déplacements inconfortables, effectués au cœur de l'hiver. Elle signait alors ses lettres « Tekipranletrainporrène » les illustrait par le dessin de l'affreux quinquet du train, dont la lumière incertaine et diffuse ne permet pas de lire, ou par la silhouette même du tortillard bonasse, qu'elle appelait humoristiquement son « petit siffleur du soir ».

Apprenez, chers amis, que le petit siffleur du soir est un train, étroit, poussif et cahoteux, qui me ramène chaque lundi soir vers le « pays de Loudia » exactement à 22 h. 10 (elle avait quitté Rennes à 6 h. 50). Il s'arrête devant notre maison de la rue de la Gare et se met à siffler de toutes ses forces, pour appeler le chef de gare et ses employés endormis.

Mais il y a encore quelqu'un qui écoute et qui, au premier coup de sifflet, sort dans la nuit, entre à la gare, passe sur le quai et m'accueille chaque semaine avec joie; c'est ma mère. « As-tu fait un bon voyage ? » Il vaut mieux le trouver bon... mais ça n'éclaire tout de même pas beaucoup.

Son originalité se manifeste une fois de plus dans ses cours de « travaux de dames », qu'elle oriente délibérément vers la décoration

générale. Mais les modèles inspirés du cadre régional font défaut. Elle les créera. Et son inspiration la porte à découvrir des merveilles dans tout ce qu'elle voit, dans tout ce qui l'entoure. Dans le vêtement, elle étudie les tissus, les boucles de ceintures, les souliers, les spilous ou épingles à châles. Elle fixe la magie des teintes vives: un dessin rapide, quelques touches de couleur crue. Sa vision est intense, son sens de l'expression exact. Elle note ainsi des bannières, des écussons, des broderies de corsages...

Les rubans qu'elle conçoit ont une originalité très personnelle. Ils sont brochés de laine ou de soie, filigranés et pailletés d'or et d'argent. Et pour faciliter leur réalisation, au bas du dessin se lisent des annotations de ce genre « ornement courant à exécuter sur drap noir en jaune orangé blanc; autant que possible que la broderie couvre bien... par la simplicité du dessin qui permet la modicité du prix de revient, arriver à ce que la beauté soit à la portée de tous... »

Pour la dentelle, la broderie, elle agit de même, indique le nombre ou la grosseur des fils, leur disposition sur le fond du tulle, de la mousseline ou du filet. Ici des modèles sont nettement inspirés des décors celtiques, des frises qui courent dans les églises, des bas-reliefs qui parent le socle des calvaires, des sculptures qui ornent les panneaux des lits-clos. Surtout quand il s'agit de coussins, de tapis, de jetés de table, elle s'inspire directement de la nature. Il n'était pas rare qu'elle s'arrêtât au cours d'une promenade, sortit de sa poche son carnet de croquis pour fixer la vision d'une fleur, d'un arbre, d'un champignon... « Marchez devant, disait-elle à ses compagnes, je vous rattrape... mais je viens de trouver un chic motif pour mes broderies. »

Le linge de table n'est pas oublié. Elle dessine des serviettes, des nappes. Le dessin est toujours sobre, sans ornements inutiles, des entrelacs, des carrés, des losanges, des lignes droites ou brisées. Et ces lignes formeront des fleurs, des fougères, des compositions déli-

cates qui tendent à faire croire que l'art celtique se rapproche de l'art japonais. Comme toujours, elle ne se contente pas de dessiner les modèles. Elle donne des dimensions, indique la nature des tissus à employer, la largeur des ourlets, des chaînettes, la longueur des franges. Rien n'est laissé au hasard. Tantôt le décor est dans l'angle, tantôt au milieu, tantôt fait de quelques traits jetés comme au hasard, de droite à gauche, tantôt il n'y a qu'un monogramme stylisé...

Elle a des projets de faïences et de poteries : assiettes, plats, bolées, soupières, sucriers, tasses, soucoupes, pichets, pots à eau, cuvettes, porte-savons. Elle joint le pratique à l'agrément ; rêve d'un bol spécial pour le cidre bouché ; avec un large col plat qui permettra l'étal de la mousse. Ses assiettes ont des décors byzantins, des mélanges de couleurs qui paraissent parfois jurer, mais s'harmonisent délicieusement après deux ou trois essais.

Les couverts : fourchettes, cuillères de bois, de fer ou d'étain lui fournissent encore des occasions d'innover, de dessiner des « parallèles » (porte cuillères, des « palikettes », palettes pour retourner les crêpes sur la galetière), des méloirs à « peuh » (bouillie d'avoine) et même des « pincettes tan » dont les vieux Bretons se servent pour prendre les tisons du foyer afin d'y allumer leur « marniot », pipe de terre noire, dans laquelle on fume le tabac en « carotte » coupé, haché sur la « martyre », et, de par son ingéniosité, ces « pinsettes-tan », deviendront d'amusantes « pinsettes-suk »... Tout ce qui est décor la sollicite aussi : en ferronnerie, elle dessine des clefs, des entrées de serrure pour les bahuts, des lustres, des lampes, des appliques.

Et pour se procurer la documentation nécessaire, elle parcourt le pays en tous sens, couvrant ses carnets de croquis, de souvenirs de voyages, de dessins pris n'importe comment, avec un détail précisé par « du vague et de l'imprécis ». Mais, et c'est le principal, elle saura toujours ce que sa note « veut dire ».





VIII

D EPUIS mars 1923, Jeanne Malivel était en rapports avec René et Suzanne Creston. Ils avaient échangé par lettres bien des idées, mais ils ne s'étaient jamais rencontrés. Ils se donnèrent rendez-vous au pardon de Notre-Dame du Folgoët. Et c'est par une jolie et douce journée de Septembre, qu'ils se trouvèrent réunis au pied de l'église dont les premières pierres furent posées par Jean V, qui voulait honorer à la fois la Vierge et son fidèle serviteur : Salaün ar Fol. La foule se pressait autour du monument gothique qui passe à juste titre pour l'un des plus purs joyaux de la Bretagne. Le soleil faisait resplendir les broderies rutilantes et les ors des costumes léonards. Des groupes de jeunes filles passaient processionnellement. On eut dit un défilé de princesses moyen-âgeuses.

Jeanne Malivel et ses amis avaient les yeux éblouis par la somptueuse splendeur des vêtements et des coiffes. Ils ne se lassaient pas d'admirer d'une part la diversité des habits et, de l'autre, l'extraordinaire harmonie de l'ensemble. Cependant, avec une certaine mélancolie, de ci, de là, ils constataient les navrants effets des concessions faites aux costumes modernes et voyaient dans les résultats une véritable atteinte à la beauté traditionnelle.

Et tout aussitôt naquit chez nos jeunes enthousiastes l'idée commune de créer un « Journal de Modes Bretonnes », qui adapterait le costume local à la vie moderne, corrigerait les fautes de goût des novateurs et tenterait de maintenir à tout prix cet élément si original dans la population de nos campagnes.

Jeanne Malivel et Creston se faisaient fort de mettre sur pied cette publication. Un numéro projet fut établi : il était charmant, bien étudié, bien compris et il aurait, très certainement, fait sensation en Bretagne. Malheureusement la cherté et les difficultés actuelles de l'édition ne permirent pas la réalisation escomptée.

Au retour du pardon, sur la route du Folgoët à Lesneven, les jeunes artistes dissertaient à perte de vue. Ils exaltaient leur foi dans l'avenir artistique de la Bretagne et affirmaient leur désir de réalisation pratique.

— Et pour l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs de 1925, ne ferons-nous rien ? La Bretagne sera-t-elle donc mise à part ? Il faut, là aussi, tenter quelque chose, il faut constituer un ensemble décoratif. » Ainsi naquit, dit Maurice Facy, le projet d'un pavillon populaire breton, édifié par le groupe. Bien vite des camarades se joignirent à la jeune équipe. Christian Lepart, artisan de Languidic, Sébilleau, sculpteur-meublier de Redon, Pierre Jacob, de Clohars-Carnoët, Abadie Landel, Dommée, architecte de Saint-Nazaire, qui établit les premiers plans. Puis ce furent les fabricants qui apportèrent avec empressement leur concours, Henriot, faïencier de Quimper,

Jéglot, flateur et d'autres, que l'idée originale et le « cran » des initiateurs avaient séduit de prime abord. »

C'est ainsi que fut formé le groupe des « Seiz Breur » (des Sept Frères).

Il ne s'agit pas ici d'une de ces sociétés qui, un peu partout, naissent spontanément d'une idée généreuse, flambent haut comme un bon feu de paille et meurent au lendemain de leur naissance, après avoir permis à quelque pontife « restanplan », comme les appelait irrespectueusement Jeanne Malivel, de s'octroyer une Présidence en vue de collectionner les titres à une récompense.

Pour ce qui est de fonder une nouvelle société, écrit-elle, je ne marche pas pour l'instant... Mais pour un groupe amical, des échanges d'idées en vue d'une réalisation commune sans un encombrement de présidents, cotisations, réunions, statuts, etc... j'en suis.

Ar Seiz Breur ne sera pas non plus, en dépit de son titre apparemment limitatif, un cercle fermé, une petite chapelle. La preuve c'est que les Sept Frères sont toujours plus de sept. Le titre n'a été choisi que pour signifier entre les adhérents une volonté d'union bretonne, sous le signe des Sept Frères de la race, les grands éponymes : Corentin, Tugdual, Malo, Briec, Paterne, Samson et Pol. C'est dire assez clairement, et les événements l'ont montré, qu'il s'agit d'une réunion d'artistes et d'artisans travaillant en commun pour la réalisation d'une œuvre commune. Aucune prérogative d'honneur n'est décernée. Tous sont égaux. Pour bien marquer cette égalité on se réunit autour d'une table ronde — qui bien souvent est à la fois la table de travail et la table du repas — comme faisaient les chevaliers de l'épopée celtique.

Le groupe veut s'inspirer uniquement des règlements de l'exposition qui répondent pleinement à ses tendances.

...Les exposants pourront se réunir par groupes pour édifier le pavillon.
...Sont admises à l'exposition, des œuvres d'une inspiration nouvelle

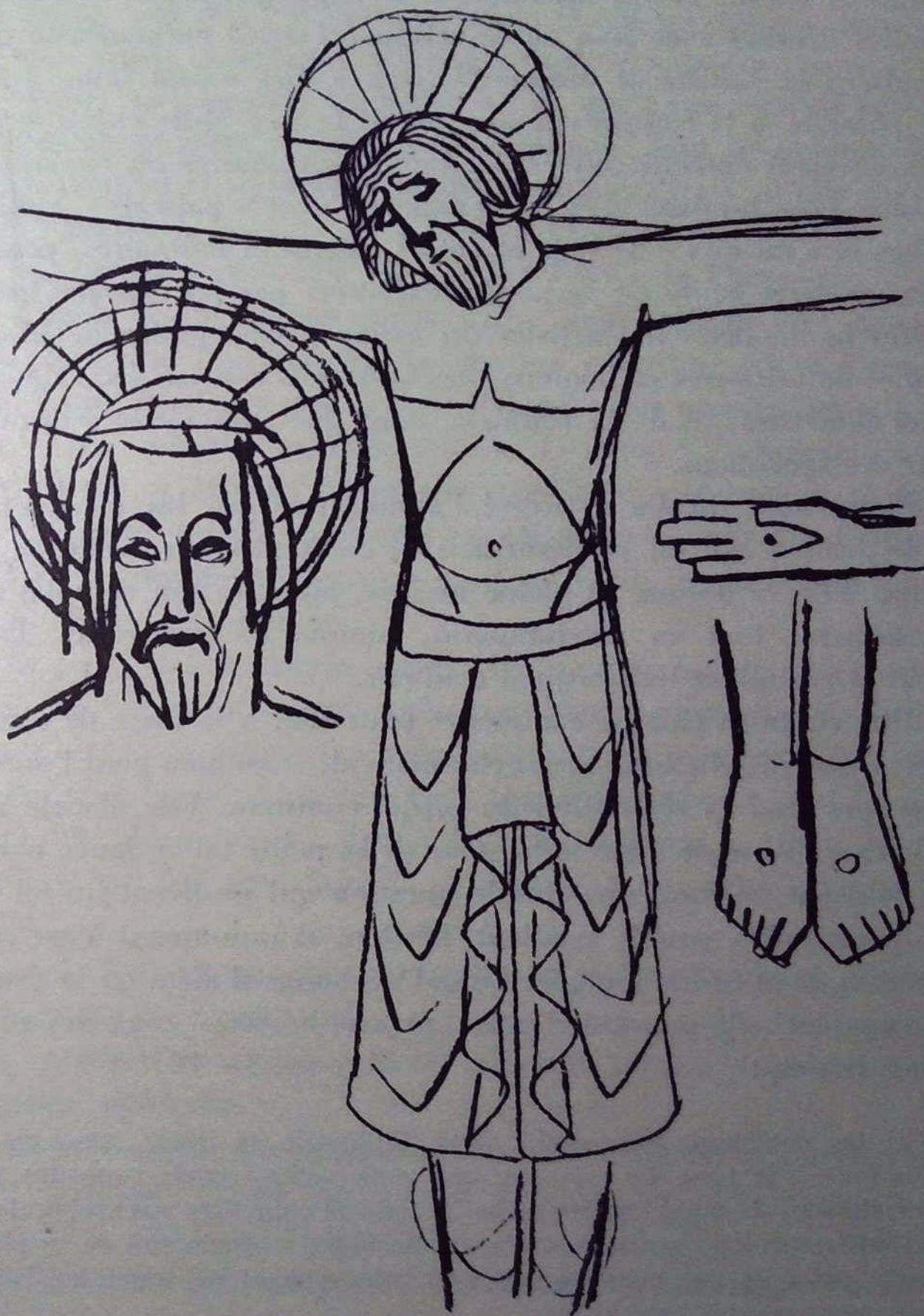
et d'une originalité réelle, exécutées et présentées par les artisans, artistes, industriels, créateurs de modèles et éditeurs.

...Pour les modes de présentation la plus grande liberté est laissée aux exposants.

C'est à la fin de septembre que les initiateurs de « Ar Seiz Breur » se sont rencontrés. Dès le 6 Octobre suivant, ils déposent au Comité des A. D. I. M., à Paris, un projet de pavillon breton, dont M. Maurice Facy nous donne ainsi la description :

« Les Seiz Breur, en effet, ne prétendaient rien moins que présenter au public de toutes pièces un Pavillon Breton de grandes dimensions, où se seraient épanouies leurs conceptions de l'art moderne appliqué à la vie rustique.

« Le pavillon, dans son architecture, devait rappeler le style des maisons régionales et former avec sa fontaine et son jardin un ensemble d'une belle unité décorative. La fontaine comprenait la source abritée par une voûte sur piliers et deux abreuvoirs, puis un grand bassin lavoir ; la fontaine construite en granit rose et les bassins en granit gris. Quant à l'intérieur du pavillon, il offrait trois pièces types : la boutique, le cabaret et une salle commune de ferme bretonne. Imaginons l'aspect de la petite boutique « où l'on trouve de tout » et où nos jeunes décorateurs auraient montré des faïences, des mouchoirs imprimés, des souvenirs de noce et de pardon, des personnages en pain d'épice, des pots à miel, etc... Passant de là au cabaret, le visiteur, dans le cadre de beaux bahuts et de vaisseliers étincelants, aurait pris plaisir à déguster les produits spéciaux du pays, tels que cidre, miel, crêpes, gâteaux bretons, et, ainsi préparé, aurait franchi le seuil de la salle de ferme moderne. Ici se trouvait résumé le caractère véritablement breton de notre art rustique, tant par l'arrangement des meubles que par les commodités particulières apportées dans la structure de chacun d'eux, armoires, bahuts et coffres, comportant au lieu des battants et couvercles, des panneaux à glissières, lits ouverts et voilés de rideaux imprimés de couleur, pour



remplacer les lits clos si malsains. Il n'est pas jusqu'aux décorations murales décrites avec soin où se retrouve l'esprit enthousiaste mais minutieux et réaliste de Jeanne Malivel. « elles seront faites autant que possible, à la fresque sur une enduit frais. » Mille objets appropriés auraient embelli cette salle: lampes ordinaires ou électriques, en bois noir incrusté d'étain, « parallèles » et « palikets » cuillers, poches et « méloirs » de buis et autres ustensiles culinaires, poteries enfin, en terre brute ou vernissée, exécutées par les artisans locaux d'après les modèles des artistes du groupe, sans parler de bijoux, plaques de ceintures et boutons, des costumes conçus selon des formules nouvelles, ni de la librairie, dont quelques vitrines devaient offrir des spécimens. »

Maintenant qu'elle a trouvé l'atmosphère qui lui convient, la vie de Jeanne Malivel va désormais se confondre avec celle de son groupe. Elle va donner sa pleine mesure, attendre son complet épanouissement, tout en revendiquant, comme les camarades, l'anonymat et répudiant tout orgueil d'auteur.

Une véritable bataille commence pour elle. A la place de combat qu'elle a choisie, elle lutte avec acharnement, aussi bien pour l'organisation que pour la réalisation du projet commun. Elle discute avec passion, se dresse de toute la hauteur de sa petite taille, lance parfois dans le débat un mot, une simple question qui prouvent un tel bon sens que les plus assurés vacillent, hésitent et reprennent à ses côtés le chemin de la froide logique. Quand l'échange d'idées ou la discussion s'égarait, elle y met de l'ordre, précise les rôles, ceux des autres comme le sien :

J'ai des exécutants pour ceci... pour l'industrie du livre... voici ce que je puis faire... Je vous dis cela afin que vous sachiez quels concours vous pouvez attendre de moi... En revanche, faites-moi connaître vos recherches... Pour tous les projets, que le mot d'ordre de notre croisade soit de se placer au triple point de vue artistique, breton, moderne et de travailler la joie au cœur pour œuvrer beau et bien.

« Paroles de décision, dira encore Maurice Faey, jaillies d'une âme mûre, qui me font songer, aujourd'hui qu'elle est disparue, que nous aussi, dans notre histoire artistique bretonne, nous avons pu compter une seconde Duchesse Anne, une autre « petite brette » ou, plus simplement, notre « petite Jeanne », tant ce prénom était devenu familier et significatif pour les milieux divers où elle passait, où on l'aimait. »

Son ardeur l'avait fait surnommer Jeanne la Flamme.

« Nous la chérissions comme une sœur cadette tant émanait d'elle de grâce souriante et de charme enfantin, écrira Creston. C'était pour nous, non pas Jeanne Malivel, mais notre « Tek », notre « Maliviau », notre « petit écureuil », l'« Oéséo », sobriquets amusants qu'elle se donnait lorsqu'elle signait les nombreuses et spirituelles missives qu'elle adressait à ses amis, à ses camarades d'atelier. »

Mais le travail d'atelier n'est pas tout. C'est, la plupart du temps, la nuit qui lui est réservée.

Le jour, il faut courir, rendre des visites aux diverses personnalités de l'exposition, aux industriels, aux commerçants. Il faut les convaincre de l'importance de l'objectif à atteindre. Il faut aussi discuter avec les pontifes. Elle tient tête à ces derniers, fait face aux orages les plus violents. Aux « je vous ordonne », aux « je vous interdis » qui lui sont lancés, placide et fermement résolue, elle répond :

— Je ferai ce que mes camarades et moi avons décidé de faire.

L'avalanche d'ordres et de défenses aurait pu être cent fois plus forte, qu'elle n'aurait pas cédé un pouce de terrain. La fermeté était sa qualité maîtresse.

La préparation du stand des Sept Frères qui fut la solution définitive imposée, exigea un labeur considérable. Le règlement de l'exposition réclamait l'impeccable présentation d'un ensemble original. Il y avait bien de quoi révolutionner des fabricants et des arti-

sans, entraînés depuis longtemps à un rythme de productions et de créations personnelles. Il fallait encore que cet ensemble répondît aux caractéristiques de l'art régional et ne constituât en aucune façon un pastiche du passé.

Elle pensait même devoir s'occuper seule avec son groupe du pavillon tout entier. Rien ne devait être laissé au hasard, ni oublié, ainsi que le témoigne cette lettre du 12 septembre 1923 :

Je compte aller voir Denis qui ne se souviendra plus de moi, sans doute, mais voilà. Le pavillon breton ne serait pas complet si nous n'y faisons place à une section d'Art religieux moderne. Je sais que ce sera bien difficile, mais un effort ne se perd pas, et peut-être y aurait-il quelques compatriotes aux ateliers d'art sacré susceptibles de nous aider. Je n'ai pas voulu aller trop vite en exposant cette idée dans le plan général, mais du moins, ai-je déjà pensé aux chapelets, souvenirs de pardons, livres et images de piété, statues en faïence, — il y a encore des meubles d'églises. — La Bretagne ne possède ni chapelle, ni église moderne. Malheureusement la laideur est préférée parce que déjà vue.

Pendant plus d'une année, Jeanne Malivel montre une activité telle qu'on se demande comment elle a pu résister aussi longtemps aux fatigues, au manque de sommeil et parfois de nourriture. Quand elle travaillait, elle n'entendait jamais son estomac crier famine. Elle allait tour à tour de Loudéac à Rennes et à Paris, revenait à la Turbale, pour retrouver les Creston, qui habitaient là, leur maison de Ti-Bihan. Chaque fois elle apportait des projets nouveaux. Les trois collaborateurs se penchaient très longuement sur ceux-ci, au cours de séances qui duraient quelquefois 14 et 15 heures.

Alors seulement, harassés de lassitude, ils prenaient un peu de repos en dégustant des « grous » fumants, qu'ils puisaient au hasard de la fourchette, dans un grand chaudron de fonte. Au dessert, Jeanne tirait de sa poche sa petite flûte et des airs du pays s'élevaient pleins de charme et de douceur.

À la Turbale, un soir, alors que la tempête faisait trembler Ti-

Bihan et vaciller la flamme de la lampe, Jeanne lut à ses amis pour la première fois : *L'Histoire des Sept-Frères* :

Une fille joliment jeune avait une fois
Sept Frères,
Tandis qu'ils sont au clos,
C'est elle qui lave leurs hardes.
Au doué du bout du pré,
Porte leur mé-matinon,
Met les patates doucement à cuire
Au fournel,
La chair à la marmite
Les châtaîns à la flamme,
Le lait en caillibottes
Pour les jours de Dimanche...

Les auditeurs furent, on le pense bien, littéralement enthousiasmés par ce conte, si joliment narré en patois de « Loudia », que Jeanne disait avec un accent de terroir vraiment nature. Ils songeaient tout à la fois à un poème rustique et à une œuvre extrêmement moderne, à un vieux fabliau où à du Max Jacob.

Cette « histoire » prit par la suite toutes les allures d'une œuvre symbolique, d'une légende originale, toute semblable aux légendes qui sont à la base des pieuses associations. Ce fut elle, en effet, qui devint la « geste » du groupement « Ar Seiz Breur ».

Après ses séjours à Paris ou à la Turbale, elle rentrait à Loudéac. Dans le calme de son studio, elle revisait tous les projets, les corrigait, les mettait au point.

C'est sur le mobilier que porte maintenant ses efforts. Elle dessine des meubles : buffets, tables, fauteils et bancs. Sébilleau, de Redon, les réalise. Elle veut la perfection et, sans relâche, poursuit l'amélioration de tout ce qu'elle conçoit.

Pour se rendre compte du pratique de ses idées, elle fait exécuter des ameublements complets pour ses sœurs, Mmes Chevalier et Cordier. La salle à manger de cette dernière est d'un goût parfait :

De pareilles lettres disent toute l'amitié, toute la camaraderie qui régnait parmi les « Sept Frères ». Quelquefois, c'est Jeanne Malivel qui s'ennuie et qui se demande ce que deviennent les « Zoiziaux solitaires ». Elle a besoin de nouvelles pour se donner un peu de courage.

Mille et mille amitiés du triste écureuil... envoyez-moi des nouvelles de vos démarches, ce serait fraternel et charitable.

La réponse ne se fait pas attendre et c'est la joie qui éclate à la réception d'une longue missive :

Reçu lettre épatante du vieux frère Badie ! Ça m'en a donné de la joie pour plusieurs jours !... Chérami, la chose s'éclaircit singulièrement. Hier, en lisant ta lettre, j'ai, immédiatement, procédé à l'enterrement d'un ka-phard « préalablement » mort subitement de je ne sais quelle maladie ; « conséquemment » j'ai pris mon marteau pour briser la plus belle et la plus spacieuse de mes caisses, celle qui servait d'imprimerie dans « mes ateliers » !!! J'en ai retiré pour deux jours un feu gai, clair, pétillant, il pétarde à chaque nœud du bois (et il y en a beaucoup de nœuds).

Enfin un vrai feu d'artifice !

Dans d'autres lettres, elle invite « les vieux frères » à prendre le « brave petit tortillard », le brave « bonhomme de siffleur du soir », pour venir à Loudéac « au centre de la Bretagne », travailler aux projets communs.

Un jour de septembre de l'an 1924, toute la bande débarque à Loudéac, se rend au quartier général dans la petite maison aux volets bleus.

Ils restent presque reclus durant de longs jours et souvent même des nuits, exécutant, recopiant, parfois en quadruple exemplaires, les projets et les plans. La patience s'émousse mais le courage ne manque jamais.

Pour se délasser, ils se promènent dans les environs de Loudéac. Ils vont au camp romain, à Saint-Gilles, à la Sapinière, à la Chapelle Saint-Maurice.



Un dimanche, ils se rendent à un pardon. Jeanne Malivel avait eu l'idée de tirer à un nombre assez élevé d'exemplaires son bois gravé de saint Maurice Duault. Le public s'arrache littéralement cette image, fruste d'apparence et dont il ignore cependant la réelle beauté. Jeanne Malivel s'enthousiasme, et un projet nouveau surgit dans son esprit : rénover l'art charmant de l'imagerie populaire et surtout des images de pardon.

— Je voudrais les revoir dit-elle, modernes et bien bretonnes, accrochées aux boutiques des marchands de souvenirs dans les pardons ou aux falles des lits clos dans les fermes du pays.

Et pour compléter sa pensée, ajoute Creston, elle dit tout son amour des bons vieux saints des pardons de chez nous, qui sont si bons, si loins des bienheureux romains froids et étrangers et capables de glacer leurs pèlerins... qui sont un peu comme les paysans que l'on coudoie chaque jour, bons enfants, simples et francs et avec cela habillés de si jolies couleurs... Des amis, quoi, presque des camarades.

Au cours de ces promenades, Jeanne conduit ses compagnons chez tous les artisans qu'elle connaît dans le pays : chez le tourneur Moisan qui, sur ses indications, a créé des objets nouveaux ; chez un fabricant de pipes de la Prénessaye, dont elle rêve de bretonniser les modèles ; chez les tisserands d'Uzel ou de Grâce. On fait chaque fois la route à pied en chantant des chansons.

Mais la visite préférée est celle à Connan le « tissou ». Et celui-ci est tout heureux de recevoir ses amis les artistes. Il lève vers le ciel un menton triomphal, ses yeux brillent, et, tout bas, Jeanne confie à ses compagnons :

— S'il est si fier, c'est qu'il passe maintenant dans le patelin pour demi-Dieu ou quart !

A la veille de l'ouverture de l'Exposition des Arts Décoratifs et après une dernière démarche auprès du Comité, tout sembla bien au point à Jeanne, pour le stand « ar Seiz Breur ».

J'ai été reçue merveilleusement par le Jury, dit-elle à son retour, et comme par la baguette des fées, les difficultés sont maintenant aplanies. Tous mes projets ont été définitivement admis et portent l'estampille officielle du jury.

Ce sont ces modèles qui pour la plupart figurent dans cet album.

Les Sept Frères ne purent réaliser l'ensemble de leurs projets, mais l'osté, ou salle commune qu'ils exposèrent, rallia tous les suffrages. Elle signifia par son établissement impeccable et son ensemble original, que le mot d'ordre de Paris avait été admirablement compris en Bretagne.

M. Maurice Facy le note dans *La Bretagne Touristique* de 1925 :

« La salle commune de l'Osté exposée ici est le résultat des efforts d'un groupe d'artistes, de décorateurs et artisans, les « Seiz Breur » ou Sept Frères, dont les travaux sont déjà fort appréciés dans la Bretagne. Le programme de ce groupe est à la fois très moderne et très régional. S'appuyant sur les résultats obtenus par quelques-uns de nos jeunes architectes qui construisent, avec toutes les commodités et tous les perfectionnements voulus, de solides et belles maisons bretonnes, les Sept Frères créent des modèles de meubles rustiques, inspirés des plus saines traditions locales et les font exécuter dans les ateliers de leurs collaborateurs, à Redon, sous la direction artistique de M. Sébilleau. Quant aux accessoires du mobilier, les Sept Frères les exécutent par eux-mêmes où en soumettent les projets à des artisans locaux qu'ils alimentent de leurs commandes.

« Admirons cet intérieur sobre et plaisant, conçu aussi bien pour garnir une salle de villa au bord de la mer que pour orner l'intérieur d'une demeure modeste dans un bourg ou une petite ville de Bretagne. Les meubles, décorés au trait, d'une belle patine, ont été dessinés par Creston et par Jeanne Malivel. Ces deux artistes ont également conçu le décor des tentures et ont fait exécuter par les tisserands des Côtes-du-Nord cette toile au garreau de couleur pourpre, qui garnit les

chaises et le banc et s'allie si bien avec le ton chaud des meubles. Les pièces de céramiques de Mme Creston, disposées çà et là, sortent des ateliers de la Maison Henriot, de Quimper, qui n'hésite jamais à éditer les créations de nos artistes.

« En résumé, cet ensemble est autre chose qu'un essai ou un exemple : conçu pour des habitants au goût simple mais choisi, il restitue à leurs yeux, non pas dans les détails mais dans l'ensemble, l'atmosphère gaie et sincère d'un intérieur de campagne. C'est, je crois, le meilleur éloge qu'on puisse faire de cette présentation, qui marquera une date dans l'évolution de l'art breton.

« L'exposition de 1925 ne tend pas, en effet, à imposer la production parisienne aux clients de la province ; elle a pour but de montrer ce qu'on fait dans la capitale, où luttent toutes les influences artistiques et ce que les provinciaux, avec leur sens des réalités locales, peuvent tirer de l'exemple de Paris. Les meubles exécutés à Rennes et à Nantes, conviennent admirablement à la clientèle régionale, choisie dans la classe moyenne et la classe fortunée ; les meubles des Sept Frères séduiront davantage les artistes, les propriétaires de villas et les maisons de plaisance. Le régionalisme y trouvera son compte, les artistes et les artisans bretons pourront, grâce au développement de cette double production, suivre une voie favorable à l'épanouissement de leurs dons originaux. »

On comprend, dans de pareilles conditions, que le stand des Sept Frères ait obtenu un aussi vif succès. La plus haute récompense, la médaille d'or, lui fut décernée et le groupe reçut en outre des félicitations du jury pour l'ensemble parfait de sa présentation. Jeanne Malivel obtenait personnellement pour ses faïences et ses céramiques un diplôme d'honneur.



AR SEIZ BREUR

TOUOEAC: LE Vitre



1986 -

Écoutez l'histoire du Retour!

Pluie au départ - baisers d'adieu - deux doigts pour saluer une petite dame mince et bleue qui trotte sous son parapluie de soie bleue - c'est Yvonne - Plus loin le magasin peint de bleu.... puis Mendrignac où L'Amilcar croise Jean Pothier.

Le panier de verdure tient toujours.

La voiture saute dans les trous d'eau, la boue gicle sur l'épave, entre par les défauts de la capote éclabousse les deux passagers, tandis que la pluie continue à tomber.

.... on approche de St Méen on dépasse St Méen toujours la pluie, la boue, la vitre qui on essuie toutes les minutes, Montauban, Bedée, puis Rennes. Il est environ 4 heures. Arrêt du conducteur pour régler la jauge dans le réservoir d'essence -

Le panier de verdure est toujours là!

Après l'arrêt de l'avenue de Mail, la voiture a traversé Reims, gagné la route de Paris, passé par devant Berthier, le petit St Méen, la sombre Pithiviers, puis voilà les nombreux écartements de Lessou, avec des réclames d'escargots.... Toujours la pluie, la boue - les paquets sont bien en place - le beurre dans le dos de Jeanne, la valise sous les pattes, les boîtes de peintures bien tranquilles et bien coïncés.

Puis voici Châteaubourg, son importante église, et ses nombreux clochetons.... après Châteaubourg, le marchand de machines agricoles, et ses machines à laver, alignées sur la banquette, et toujours saccés

par la pluie.
 Encore quelques villages, quelques maisons, on approche de Vitry, le, kilomètres viennent en déduction de, kilomètres, le moteur souffle, l'avion glisse sur la route bitumée.... Ça gaze!... Ça gaze et - - gut! - la haine!



au dessus des arbres
 les pannes
 P T T Q



AR SEIZ BREUR

LOUDEAC. LE

Alors c'est l'attente sur la route mouillée, la
démarche à la ferme voisine, la course à la plus
proche auberge dans l'espoir d'un bidon d'essence;
le regard suit la perspective des rapides autos

qui passent indifférents..... Enfin c'est le camion qui s'arrête au
passage.... la crainte du jour qui baisse. Vitri est à 3 kilomètres!
Enfin, c'est le garçon libreur, charitable, qui prend la dame "pour
passager". Elle s'assied devant le panier d'osier vide de vin, les
pieds dans la paille sèche, près du tableau de cuir ou de treillis.

..... le garagiste est prévenu.....

le couvert est mis, le bouquet des violettes de Loudeac est
sur la table, le temps passe.....

Enfin!... un roufflement connu.

Houurah! c'est l'Amilcar!.... le garage grand ouvert l'en-
gouffre avec son roufflement et sa viture de boue.... Tout se tait
l'aviateur descend = Te voilà enfin!...

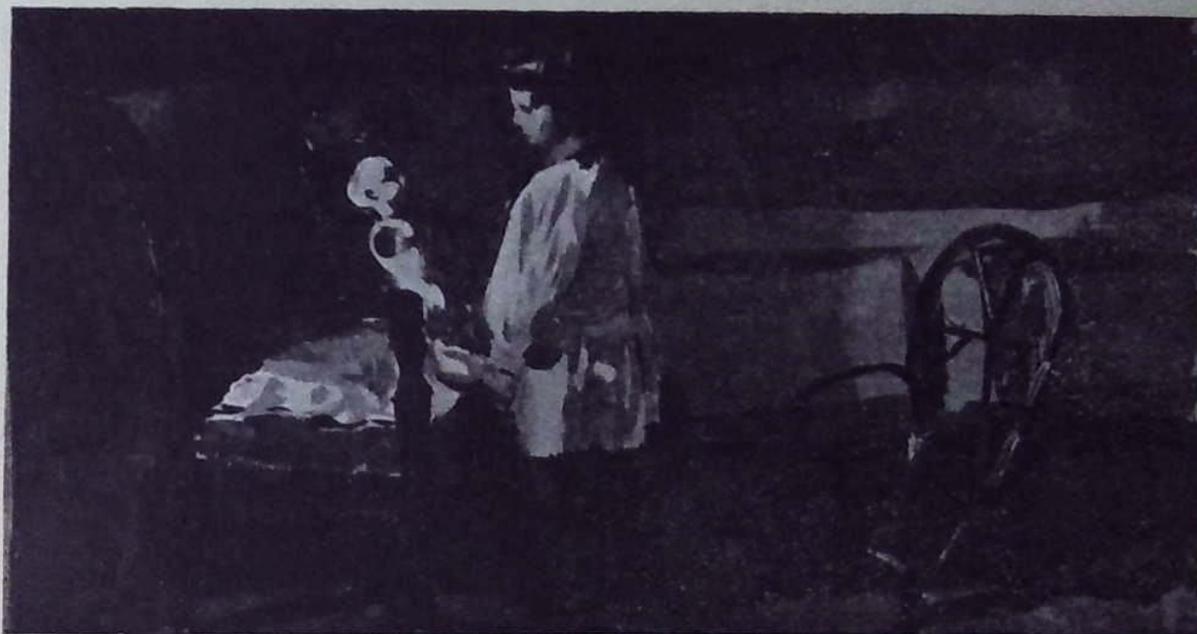
Mais le panier est toujours là!

Ils sont là tous! les trénes, les rosiers, les mille pertuis, les violettes, les mor-
querites, l'aralia, les deux chandelles au bout de leur oignon, et qui se-
présentent je ne sais plus quelle plante qui sera grande comme ça dans
19 jours. Ils sont là, le thym et le persil, et les échalottes, et le mille
pertuis, et le plant dont les feuilles sont découpées comme de, ombellifères.
Rien ne manque à l'appel, même pas les patates restées depuis octobre dans
le fond du panier, et qui viennent du jardin de Joseph Couëdic. Tout
à l'heure, coupées en petits morceaux, elles vont passer dans la future, faisant
la nique à l'acanthé, à la béttes ave, et aux semelles de souliers qui attendent
qui son coup de plantoir, qui son tour de salade, et qui son introduction dans
la chaussure.

L'escalier se garni du contenu de l'éperon = il y a des ocre, des
bleus, des boîtes de couleurs, des tresses de toilettes, des guêtres et du linge,
des dets de barrique, la bonne petite motte de beurre et des bouguins, des bou-
guins, des bouguins. Ste Anne elle-même fière de son voyage prend la Ste
Vierge sous son bras. manquant et qui se sur l'armoire de la salle à manger.
Tout va bien!

Et nous sommes si heureux de vous avoir vu que, tous les deux, bruyamment
nous vous envoyons nos baisers les plus nombreux et les plus retentissants

Raymond Maunier



IX

ON pouvait supposer que cette jeune fille admirable, appartenait uniquement à l'art et à la Bretagne. Elle disait fréquemment : « L'art ne suffit pas à remplir l'existence ». Et elle se prenait à rêver d'un foyer.

En avril 1925, elle fit la connaissance de Maurice Yung, alors contrôleur des contributions directes à Loudéac. La sympathie fut réciproque. Avec un débordement de tendresse et de joie, Jeanne accepta l'offre qui lui était faite de fonder un foyer.

28 mai. — Il se peut que vous soyez surprise, écrit-elle à ses sœurs, d'apprendre que je me suis décidée aussi vite ?... Mais je crois que tout est prévu et voulu par Dieu... C'est donc ainsi pour le mieux. J'ai hâte de vous présenter Maurice...

À son amie, Mme Le Goaziou, de Quimper, elle annonce l'évènement en ces termes :

6 juin. — Je remercie Dieu qui, après bien des épreuves, m'envoie un si grand bonheur. Je vous demande le concours de vos prières.

Elle la remercie ensuite avec effusion.

Merci, ma thère Anne, vos prières ont été si bien à l'unisson des miennes, que déjà elles ont développé tout ce qu'il y a de spirituel et de divin dans l'âme humaine.

Et elle dit son bonheur :

Je vis dans un rêve et me trouve absolument heureuse. Nous chantons un perpétuel *Alleluia*, car il nous semble que nous sommes fiancés depuis des années. L'accord a été spontané entre nous deux, comme une chose prévue de longue date, je suis fière de porter au doigt l'anneau d'une arrière grand'mère alsacienne.

Le 16 juillet 1925, l'union de Jeanne et de Maurice fut bénie par le vieux curé, dans la vieille église natale.

Le bonheur humain ne saurait être parfait. Au retour du voyage de noces, Jeanne fut atteinte d'une parathyphoïde dont elle ne se remit jamais complètement. Le jeune ménage s'était d'abord établi à Loudéac, dans la maison de Jeanne, puis M. Young, étant nommé à Vitré, il gagna cette ville où, nous l'avons déjà noté, Jeanne mit tout son art et toute son âme à embellir la petite maison de la rue de Beauvais. Le bonheur rit dans ses lettres. Comme jadis, elle raconte tout de sa vie, suppléant aux descriptions et aux incidents familiaux par des dessins pleins d'humour. Elle a sans cesse des mots charmants et délicats pour les siens, aussi bien pour ses parents que pour les sœurs, les neveux, les nièces. Dans « mon esprit, dit-elle, chacun a sa couleur comme au croquet ».



Papa, écrit-elle un jour, tu nous nommais, chacune à notre tour, ton ministre de l'Intérieur, quand maman était ministre du commerce et Yvonne à l'instruction publique. Chez nous, personne ne renversait jamais le cabinet. Ici, je suis ministre de l'Intérieur de notre tout petit état et je n'arrive pas à tout.

A toi, notre maman à tous, notre douce bonne maman, qui a douze enfants et petits enfants, à tous des baisers en pagaye, des doux, des gros, des cuicants, des durs, des qui gazouillent et des qui miaouffent fort, mais tous très tendres et très nombreux.

Si tu savais comme j'aime la maman de Maurice. Je crois que tu l'entendras très bien avec elle, papa s'entendra bien aussi avec mon beau-père, ils sont tous bon et affectueux pour moi, tous les oncles et tantes, cousins, cousines, je les aime de tout mon cœur...

Quelques jours avant une dernière rechute, elle écrit à ses petites nièces, deux jumelles qu'elle appelait ses anémones :

Petite Annette et gentille Mona, grand père Malivel m'a donné des petites fleurs de menthe de votre part. Je suis très contente et je vais mettre ces petites fleurs dans un tiroir pour faire partir les vilaines mites.

Bonne maman m'a donné des pastilles de menthe de la part de Mona et de la part d'Annette. Jeanne a sucé une pastille de menthe et puis ça l'a un peu guérie... Et elle l'a trouvée très très bonne et très sucrée.

Et Merci à Mona.

Et Merci à Annette.

Jeanne embrasse tant plus fort qu'elle peut et Jeanne aime bien Mona et Jeanne aime bien Annette.

Toute à son existence nouvelle, Jeanne abandonna momentanément l'œuvre artistique et régionale entreprise sous son impulsion. La direction en fut confiée, comme elle l'est encore aujourd'hui, à P.-Y. Creston, auquel la jeune femme faisait entièrement confiance. Jeanne n'oublia jamais ses amis et plus tard, le 6 janvier 1926, elle écrivait de Vitré :

Mon vieux René, ma chère Suzanne, Depuis longtemps je voudrais vous voir, vous parler. Nous avons besoin d'une bonne explication car j'ai la peine de penser que notre amitié pourrait être altérée et je m'en attriste. J'aurais voulu vous écrire, tant d'événements graves et la maladie m'en ont

empêchée, mais nous habitons Vitré et Vitré se trouve sur la ligne de Paris-Brest, j'ai l'espoir de vous voir. Le vieux Tek n'a pas changé...

Non, Jeanne Malivel n'a pas changé. Elle a voulu continuer de donner des cours aux Beaux-Arts de Rennes. Mais elle se fatigue. Il lui arrive souvent de se coucher le dimanche afin d'être assez forte pour voyager le lundi de Vitré à Rennes :

Je faisais tous mes efforts, pour ne pas paraître malade.

Le mal fut plus fort que sa volonté. Quoique sérieusement atteinte, elle s'en fut à Rennes un dernier lundi.

Le soir, elle s'alitait, avec 40° de fièvre. Transportée à la clinique, elle ne perdit pas courage et son moral fut toujours bon. Le 16 juillet, anniversaire de son mariage, elle écrit à sa mère et sa lettre porte le dessin du Christ placé sur la blanche muraille, face à son lit.

Il y a un an à pareille heure, petite mère, je m'habillais pour aller à une bien belle cérémonie. Ce matin, je me suis éveillée vers six heures, dans une petite chambre peinte au ripolin, tout étonnée de me trouver là, seule, si peu malade. Je crois que je serai ici bien soignée, et je souhaite que le sacrifice que j'ai fait en entrant ne soit pas inutile.

Du fond de la clinique, Jeanne pensait encore à l'œuvre de rénovation entreprise par les Ar Seiz Breur.

Le 23 juillet 1926, elle s'adresse à l'un d'eux :

Mon cher Christian, Vous savez que, depuis un an, je suis toujours plus ou moins souffrante. Mais depuis quelques mois les crises de fièvre étaient si fréquentes que je ne pouvais être assurée d'une bonne journée. Prise subitement d'un accès à Rennes le 8 juillet, j'ai été transportée ici et je suis alitée depuis, ce qui ne me change guère. C'est pour ces raisons de santé que je ne vous ai pas écrit. Je n'ai eu que deuils et maladies. Mais on a préparé à mon intention un vaccin qui, paraît-il, va me guérir. J'en suis si heureuse que je vais recommencer à travailler dans mon lit.

Hier, j'ai presque accepté une commande de salle à manger. Dans le courant de l'hiver j'ai eu plusieurs commandes, que j'ai refusées puisque vous n'étiez pas en mesure de livrer. Maintenant je voudrais savoir si vous êtes à même d'accepter les commandes que je pourrai vous passer.

Cette lettre prouve que Jeanne était bien résolue à mener de front sa vie d'épouse et sa vie artistique.

Bientôt, le mal fit de rapides progrès. Après un court séjour à Loudéac, juste le temps de sourire aux siens et à l'horizon natal, Jeanne déclara : « Il est trop tard pour me soigner, je n'ai jamais eu de chances. Elle demanda les secours de la religion, communia. Le sacrifice de sa vie était fait. Sur les conseils de son docteur, on la transporta de nouveau à la clinique Saint-Vincent de Rennes. Le traitement qu'elle y subit fut douloureux. Au retour de la salle d'opération, elle tendait ses bras vers le Christ, disant : « Je ne puis pas prier, mais j'offre mes souffrances à Dieu ». On s'illusionne facilement sur ceux que l'on aime, on ne voit pas la mort accomplir son œuvre de destruction.

Le jeudi 2 septembre 1926, à 9 heures, Jeanne Malivel rendait sa belle âme à Dieu.

Et la mort fixa sur sa bouche ce sourire idéal qui lui était particulier et illuminait sa physionomie... Elle aimait les fleurs, les bonnes religieuses en semèrent sa couche funèbre. Son cercueil fut recouvert de nombreuses gerbes apportées par ses amis, et par les élèves des Beaux-Arts, de Rennes. Après les vêpres des morts, qui eurent lieu à Notre-Dame, au moment du départ pour son cher pays de Loudéac, le directeur de l'école, M. Ronsin, prit la parole pour apporter un pieux hommage et un témoignage de sympathie et d'estime à la jeune artiste, trop tôt disparue.

« Donée des plus beaux dons d'artistes, dit-il, sa nature était fine et volontaire et son nom se propageait dans nos milieux artistiques bretons, comme promis à une notoriété certaine ».

Puis rappelant son rôle de professeur à l'école des Beaux-Arts de Rennes, il poursuivait :

« Malgré sa jeunesse, elle eut vite acquis sur ses élèves, garçons et filles, l'autorité nécessaire, tant elle apportait avec elle une forte résolution en même temps qu'une grâce souriante qui ne l'abandonnait jamais. Les résultats dépassèrent toute attente. Dans le trop court espace de temps que dura son enseignement, elle forma une pléiade de jeunes graveurs dont quelques-uns, sans aucun doute, feront honneur à la Bretagne ».

Après avoir montré l'œuvre de Jeanne Malivel et son action ardente dans l'établissement du stand des Sept Frères, évoqué la douleur qui maintenant emplissait le foyer qu'elle avait voulu fonder, M. Ronsin terminait :

« La mort, rapidement, est venue s'abattre sur ce jeune foyer, saccageant tous les beaux rêves, plongeant dans la douleur époux, mère, parents, les laissant tous atterrés par son œuvre effroyable.

« Jeanne Malivel, votre âme très chrétienne a quitté cette terre pour retourner selon votre croyance vers son créateur.

« Votre passage parmi nous laissera le souvenir durable d'une belle âme d'artiste. Ce souvenir, vos élèves le conserveront pieusement dans leurs cœurs. Ils se souviendront du professeur intelligent, dévoué, qui les initia au secret de l'art et ils vous en seront pour toujours reconnaissants. »



Les faits ont parlé d'eux-mêmes. Il n'y a rien à ajouter. Tout commentaire affaiblirait la portée de cette vie véritablement exemplaire qui se révèle à nous comme une magnifique et puissante leçon d'énergie, que résume cette phrase des triades bretonnes, dont Jeanne Malivel avait fait une de ses devises : « Celui qui veut, celui-là peut ».

L'effort considérable fourni par Jeanne Malivel est venu à son heure. Son œuvre malheureusement fragmentaire et inachevée lui donne cependant droit à l'une des premières places dans la phalange des artistes bretons.

Le seul souhait qui se puisse exprimer c'est qu'un aussi bel effort ne soit pas perdu et que ceux qui ont pu profiter de ce qu'elle a semé d'idées chez nous, se fassent un devoir, maintenant qu'elle n'est plus, de continuer son apostolat et de travailler, comme elle l'eut fait elle-même, pour la plus grande gloire de cette Bretagne à qui appartenait véritablement son âme, à qui, puisqu'elle est morte sur la brèche, elle a donné sa vie.



STÈLE

POUR JEANNE MALIVEL

Est-ce le marbre, ou le granit?... Est-ce la stèle
De schiste dur, ou d'argile pour " tanagra "
Qu'il faut dresser sur l'enclos vert où l'on dira :
« Ici, c'est Elle !... »

Est-ce la force, ou la douceur?... Est-ce la force
Qui, dominant le tendre nom, doit émerger?...
Est-ce la neige ? Est-ce la rose et l'oranger?...
Est-ce le cœur du blanc pétale, ou de l'écorce ?...

Est-ce la femme, ou bien l'artiste ? Est-ce la femme,
Qu'il faut pleurer, lorsqu'elle emporte en s'en allant
Ce doux chef-d'œuvre, aux ais rompus : un berceau blanc.
Est-ce l'artiste, avec ce bel enfant : son âme ?

Est-ce la Gloire ou la Douleur, ô sombre stèle,
Qui doit donner sa forme ardente à ton menhir ?
Est-ce rayonner qu'on t'appelle?... Est-ce mourir ?...
« Ici, c'est Elle ! »

MARIE-PAULE SALONNE.

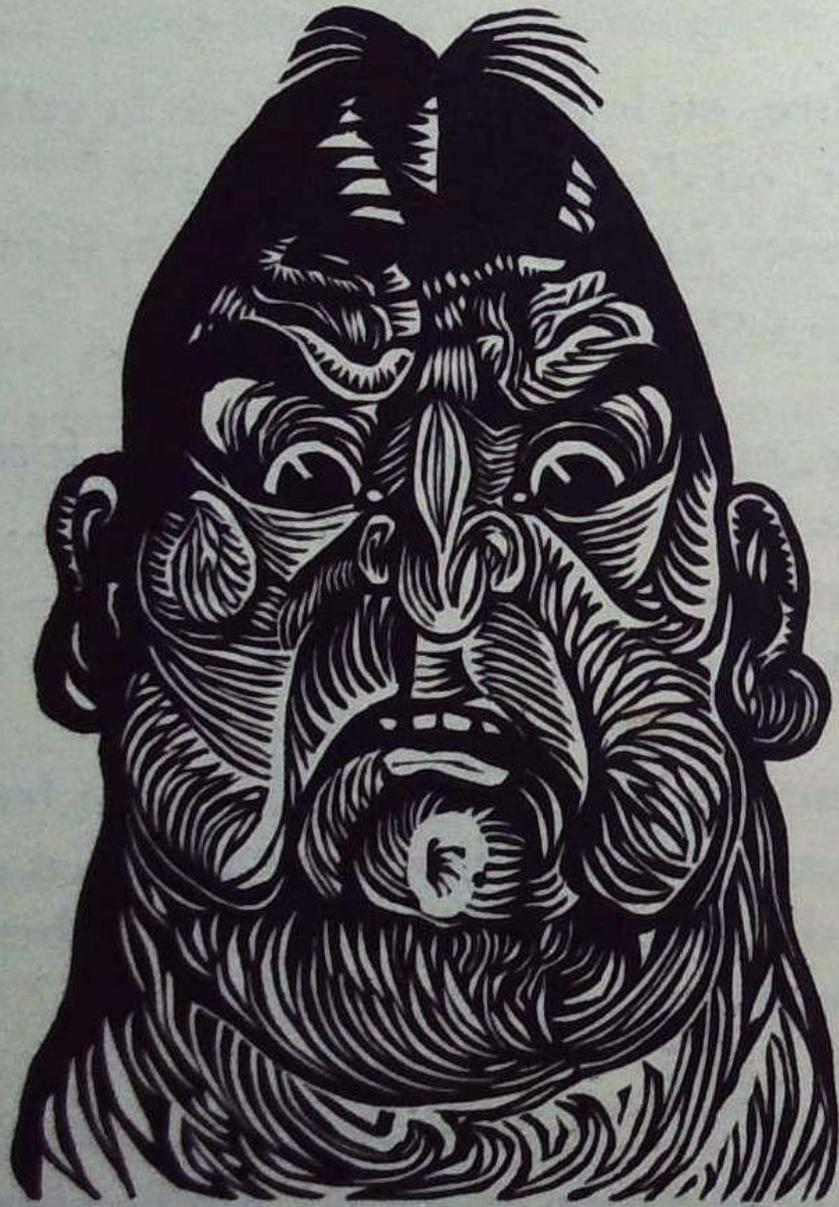




TABLE DES MATIÈRES

Préface (<i>Maurice Denis</i>)	1
Ameublements	15
Fresques et Décors.	27
Vitraux et Tentures.	41
Faïences et Verreries.	49
Lingerie, Broderies, Rubans.	57
Bois gravés.	65
Les Sept Frères, Conte en Patois (<i>Jeanne Malivel</i>).	105
Jeanne Malivel et son Œuvre.	137
Stèle, poème à Jeanne Malivel (<i>Marie-Paule Salonne</i>).	233
Table des Matières.	235
Table des Illustrations.	237





TABLE DES ILLUSTRATIONS

Jeanne Malivel (<i>studio Binet</i>).	8
Buffet ordinaire	17
Buffet à glissières	18
Lit divan, Table Bahut de chevet.	19
Bonnetière	20
Horloge	21
Etudes pour une Chaise.	22
Fauteuils et Chaises (étude).	23
Entrées de Serrures, fer forgé, cuivre, modèles de clefs.	24
Ameublement d'ensemble de Jeanne Malivel, réalisé par Bacon.	25
Salle " Ar Seiz-Breur ", à l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925.	26
Ensemble décoratif réalisé par J. Malivel dans sa maison de Vitré.	29
Fresques du studio de Jeanne Malivel.	30-31
Fresques de Jeanne Malivel pour le salon de M ^{me} Chevalier (<i>la Légende de Lez-Breiz</i>).	32-33
Etude au crayon pour la fresque du Patronage de Loudéac.	34
Première étude de St-Gildas pour la fresque du Patronage de Loudéac.	35
Esquisse de la fresque du Patronage de Loudéac.	36-37
Fresque du Patronage de Loudéac (ensemble).	38
Les Saintes Femmes (étude).	39
Le Château de Vitré (fresque).	40

La Corbeille de Fleurs (projet de vitrail)	43
L'Eglise du Village (projet de vitrail)	44
Les Vieilles Maisons (projet de vitrail)	45
Le Vallon (projet de vitrail)	46
Etudes de Tentures murales	47-48
Pichet, Compotier, Bolée, Bol à Cidre bouché, etc., etc.	51
Tasse à Café, Tasse à Thé	52
Sucrier et Bolée à deux anses	53
Plats et Raviers	54
Lampes, Lampadaires, Tasses	55
Verres et Compotiers	56
Serviettes de Table	59
Etudes de Broderies pour coussin et sur tulle	60
Napperon octogonal, tulle brodé	61
Napperon, broderie tulle	62
Rubans de couleur, laine, soie, velours	65
Rubans fantaisie	64
Frontispice de l'Histoire de notre Bretagne	67
L'Eteignoir	68
Bénitier sculpté (renaissance bretonne) — Combat naval des Venètes	69
Merlin et Viviane	70
L'arrivée des Saints en Armorique	71
Judicaël	72
Morvan Lez-Breiz — Le Tribut de Nominoë	73
La Bataille de Ballon — Lettre ornée — Grille à secret de Loudéac	74
Alain-le-Tort — Alain Fergent — Cavaliers Normands	75
Saint Yves au tombeau de Saint Tugdual	76
Pierre Mauclerc — Mort de Ch. de Blois — Meurtre d'Arthur I ^{er}	77
Supplice des trente prisonniers bretons (1341)	78
Jeanne la Flamme	79
Bertrand Duguesclin — Urne funéraire — Le Combat des Trente	80
Débarquement triomphal de Jean IV à Dinard	81
Arthur III	82

L'Hommage d'Arthur III — François II et Pierre Landais	83
Bataille de Saint-Aubin-du-Cormier — Anne de Bretagne — Maximilien d'Autriche	84
L'Union de la Bretagne à la France	85
Le Voyage de Reine Anne en Bretagne — Les Dragonnades de Rennes	86
La Bretagne garottée	87
Supplice de Pont Callec et de ses Compagnons	88
La Chalotais	89
Les Etats de Bretagne — Les Loups en Bretagne — Les Bretons à la Bastille	90
La Guerre des Talus (chouannerie) — Quiberon	91
Georges Cadoudal — Persécution de la Langue Bretonne — Le Manoir de Keramborn	92
Le Camp de Conlie	93
La Bretagne d'aujourd'hui	94
De la Villemarqué — Chateaubriand — Brizeux — Tristan Corbière	95
La Bretagne de demain	96
Les Pardons de Bretagne	97
L'Union Panceltique — Nostalgie : Breton de la Grande Guerre	98
La Maison de Calloc'h à Groix	99
Corbeilles de Fruits et Corbeilles de Fleurs	100
Bandeaux et Culs de lampe	101
Les Chouans, Bretons en prière, Bandeau	102
Descente de Croix	103
Saint Cado	104
Les Sept Frères	113
Croquis en vue de l'illustration des Sept Frères	116
L'Ainé des Sept Frères	118
Une Fille joliment jeune (croquis)	121
Etude en vue d'une illustration marginale	131
Oh ! mes frères qué diote j'ai été !	136
Jeanne Malivel dans son atelier à Loudéac (<i>studio Binet</i>)	139
Titre pour un livre imaginaire (bois)	141
Le Vieil Arbre (bois)	143
Dessin marginal, sur un cahier de Jeanne Malivel	146

Le Soldat blessé (crayon).	147
Le Vieux Poirier (bois).	151
L'Arbre qui a perdu sa coque (bois inachevé).	156
L'Arbre sans feuilles (bois).	157
Les Pommes de pin (étude).	159
Paysan de Loudéac (aquarelle hors texte).	161
Nature morte (bois).	165
Bahut (étude au lavis).	167
Femme de Gavre (aquarelle hors texte).	171
Études de Lettres (crayon).	175
La Chapelle Sainte Suzanne (pochade aquarelle).	179
La Procession (bois).	185
Quimper (dessin en vue d'un bois).	187
Saint Ronan	190
Saint Hervé	191
La Lecture de la Lettre au blessé.	192
Le Château de Vitré.	193
Couverture pour un Livre (hors texte).	197
A genoux.	203
Champignon (hors texte).	207
Le Calvaire de Saint Thégonnec (fragment).	209
Étude pour un Christ.	213
Saint Maurice Duault.	221
La Poupée brisée (aquarelle).	225
Quo Vadis (bois inachevé).	227
Frontispice de Ar Seiz Breur.	231
Croix Celtique.	232
L'Ogre.	234
Histoire de Bro Werech.	235
Grotesques	236
Scène de la vie de Château (Bretons du XIII ^e siècle).	237



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
MODERNE A SAINT-BRIEUC, LE 15 DÉCEMBRE 1929, POUR
LE COMPTE DE O.-L. AUBERT, ÉDITEUR, TI-BREIZ,
SAINT-BRIEUC, QUI A ÉGALEMENT ÉCRIT LE TEXTE
DE *Jeanne Malivel et son Œuvre*, D'APRÈS
LES DOCUMENTS FOURNIS PAR LA FAMILLE,
EN COLLABORATION AVEC M^{lle} ANNE
COLLET, MM. MAURICE FACY ET RENÉ
CRESTON. LE COLORIS DES PLAN-
CHES A ÉTÉ EXÉCUTÉ PAR
LE MAITRE ENLUMINEUR
JEAN SAUDÉ, DE
PARIS.

